

Contes et Légendes du Périgord et du Quercy

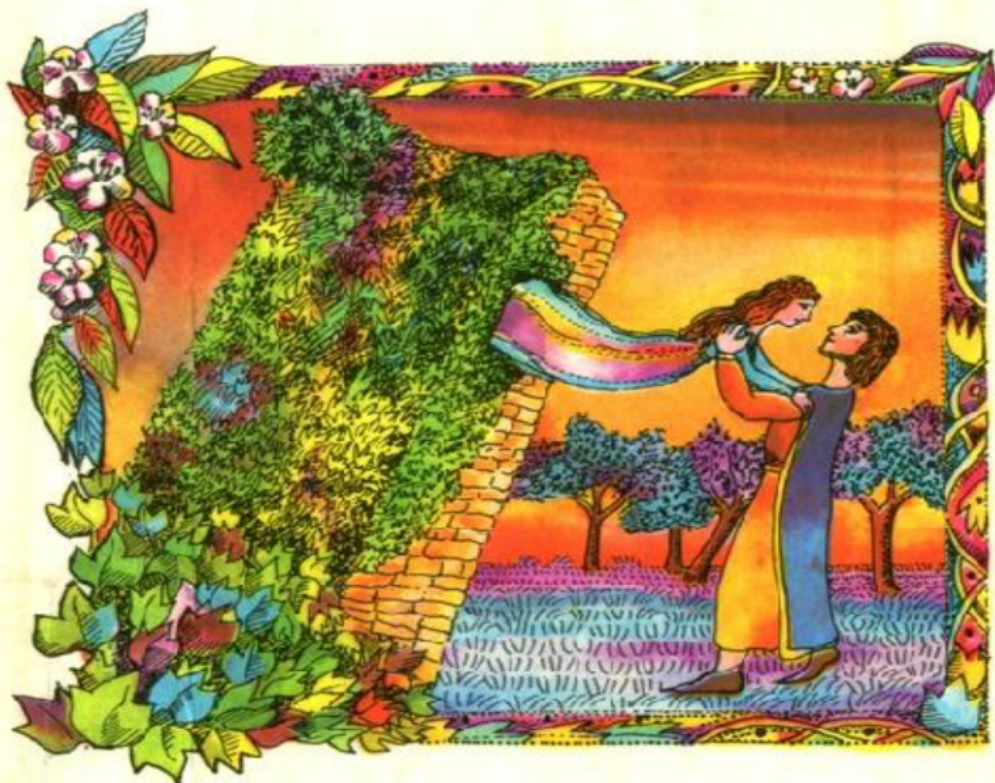
Toussaint-Samat, Magelonne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Maguelonne TOUSSAINT-SAMAT

CONTES ET LÉGENDES DU PÉRIGORD ET DU QUERCY



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DU PÉRIGORD
ET
DU QUERCY

Par

Maguelonne Toussaint-Samat

Illustrations : Arnaud Laval

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1978

*À mon Renaud si fier,
dernier seigneur de la Renaudie,
pour qu'en relevant les vieilles pierres
de notre pauvre château failli,
il y trouve le seul vrai trésor :
avoir bien servi le Périgord.*

Avec la tendresse de sa mère.

M. T.-S.

AVANT-PROPOS

Le Périgord et le Quercy sont des pays enchantés, des pays magiques où l'on a, à la fois, l'impression d'être en dehors du temps et de vivre simultanément toutes les époques. Les premiers Chasseurs qui vinrent s'y installer à l'aube de l'humanité le savaient bien en choisissant cette terre prédestinée, dont l'antique et la seule véritable noblesse est inscrite non pas sur des parchemins, mais sur les parois des grottes les plus précieuses du monde.

Ici, on perçoit à chaque pas la présence des mille et mille générations qui ont fait ce que nous sommes dans un paysage dont la diversité exceptionnelle n'a guère eu à souffrir de l'occupation humaine. Bien mieux, par une sorte de miracle, si les rivières périgordines semblent avoir été créées pour mettre en valeur les châteaux innombrables et dignes de ceux de la Loire, les plateaux quercynois furent le berceau qui attendait les premières céréales cultivées d'Europe. Quant aux causses, relief chapeauté de calcaire, ils constituaient déjà autant de forteresses avant même que les Celtes n'y viennent édifier ces murailles dont les éboulis se confondent avec les méfaits de l'érosion et du vent.

Les villes-bastides, anciens bourgs fortifiés, somnolent comme des bergers au milieu du moutonnement des vignobles, et l'on se sent envahi d'un délicieux bien-être à se reposer sous les arcades de leurs ravissantes placettes.

Dans un climat aussi harmonieux que les camaïeux du décor, l'ambiance est restée d'une grande sérénité. Cette sérénité est celle d'un humanisme profond, celle de peuples et de pays riches d'expériences, car ils en ont tant vu depuis les premiers âges. « L'histoire y parle toute seule », a dit quelqu'un.

On a l'impression d'être, ici, le dépositaire de traditions millénaires, à charge de les reconduire pour qu'elles restent vivantes. Les coutumes sont la continuation des gestes paisibles de tous les jours, avec la joie de vivre autour et un enracinement dans le bon sens. Malgré les péripéties d'une histoire fertile en désolations, Périgordins et Quercynois n'ont perdu ni l'instinct des choses simples ni le sens de l'humour, la plus saine des philosophies, la meilleure façon de surmonter l'adversité.

Aussi, les contes et les légendes ne sont pas de ces histoires mortes qu'on pioche dans les archives départementales ou les manuels d'ethnologie, mais de petits chefs-d'œuvre d'esprit et de poésie, bien à la manière des troubadours de naguère. À respirer l'air de la région, ceux-ci ne purent qu'avoir intuitivement du talent...

Dans ce parler savoureux, qui n'a guère changé depuis et forme les dialectes régionaux de la langue occitane, on retrouve à la fois le florilège des superstitions anciennes, des explications merveilleuses et par-dessus tout, la malice des viorles, les bonnes histoires des grands-mères conteuses.

Le don d'observation, le culte du terroir et des gestes millénaires, la tendresse nuancée d'un grand respect pour les choses et les êtres, caractérisent les paysans quercynois et périgordins. Mais aussi une fierté qui tourne à la passion : cette « bonne foy », comme disait Montaigne, le plus illustre enfant du Périgord... Cette « bonne foy » souleva les plus humbles et les plus ignares vers un idéal de liberté et de justice, bien avant que les penseurs du XVIII^e siècle n'aient ouvert la porte à la Révolution de 89.

Il est vrai que les philosophes avaient tous lu, non seulement le sage Montaigne, mais encore cet ardent Sarladais, La Boétie qui, âgé de dix-huit ans seulement, fit entendre son « Plaidoyer pour la liberté contre la tyrannie ». Il s'en fallait de deux siècles que la Bastille ne s'écroule !... Et la plupart des gens l'ignorent maintenant !

Montaigne, La Boétie, sont les plus prestigieux fleurons de notre galerie d'hommes illustres. Je citerai aussi Fénelon, Brantôme... mais il ne faut pas oublier parmi tant d'autres célébrités, plus nombreuses encore qu'ailleurs, Clément Marot, Cyrano de Bergerac (le vrai), plusieurs papes dont Jean XXII, le général Daumesnil, le maréchal Bugeaud, l'entomologiste Fabre, le peintre Ingres, le sculpteur Bourdelle, le tribun Léon Gambetta, Charles de Foucauld, le saint, et les romanciers : Eugène Le Roy, auteur de l'inoubliable Jacquou le Croquant et Albéric Cahuet à qui nous devons Pontcarral.

Jacquou le Croquant, Pontcarral le demi-solde, deux êtres fiers qui refusèrent de plier le genou devant l'oppression... Autre héros (j'allais dire véritable, comme si le petit croquant et le colonel manchot ne furent pas la synthèse des plus fiers périgordins), autre héros, l'écrivain-scout Guy de la Rigaudie : il trouva la mort à cheval, d'une balle au front quelques jours avant l'armistice de 40.

Avec de tels antécédents, dignes héritiers de La Boétie et des révoltés de la forêt de Vergt, les maquisards périgordins et quercynois furent parmi les plus glorieux des Résistants. Durant les féroces expéditions punitives des occupants allemands, leurs sacrifices et leur efficacité méritent une place particulière dans notre reconnaissance pour ceux qui libérèrent la patrie et redonnèrent tout son sens au mot « honneur ».

Je m'en voudrais aussi de n'avoir pas une pensée émue pour ces obscures

et talentueuses ménagères qui ont tant fait pour une de nos gloires nationales, la gastronomie, ce neuvième art, qui, sans le Périgord et le Quercy, ne serait pas ce qu'elle est, incomparable...

M. T.-S.

Le faucheur prodigieux



LA lisière de la vaste forêt qui cerne le Bas-Périgord entre la Dordogne et l'Isle et plus précisément aux environs de Villefranche-de-Longchapt, vivait jadis un riche propriétaire.

Le secret de son opulence résidait en partie dans une avarice devenue proverbiale par tout le pays et si on le jugeait mal, personne n'osait le lui dire en face, car la brutalité de cet homme égalait sa pingrerie.

Mais finalement, aux beaux jours, las de compter pour la paye de longues journées plus de coups de bâton ou de reproches que de pistoles, son personnel tout entier l'abandonna face aux récoltes urgentes.

Dans toute la paroisse, nul n'accepta désormais de travailler pour lui. Il ne s'était jamais marié, de peur d'offrir un jour ou l'autre un bonnet ou un châle à son épouse, et ce soir-là, il réalisa combien lui manquaient des fils vaillants et dévoués.

Oui, ce soir-là, la Saint-Jean passée d'une semaine, il ressassait sa rage, assis tout seul devant sa porte, à entendre les échos des joyeuses *gavaudes*, les repas en commun du voisinage. On chantait de bon cœur malgré les courbatures, autour des tables décorées du bouquet ornant la dernière charrette rentrée.

La campagne à l'entour embaumait le foin coupé, cette odeur grisante, miraculeuse et inexplicable qu'exhale l'herbe mûre, sitôt la faux passée.

Rendu plus furieux encore par la liesse générale, insensible à la suavité de l'air, il contemplait le ciel du couchant dont les couleurs,

une splendeur de pourpre, de turquoise et d'améthyste, ne lui disaient rien qui vaille : un orage éclaterait le lendemain.

— C'est bien le diable si je ne trouve personne avant !

L'irascible avare ne perdait pas confiance, vous voyez.

Or, au détour du chemin, s'avancait maintenant un pauvre homme maigre et barbu, traînant les pieds, le dos courbé par le malheur. À son cou, retenue par une ficelle vernie de crasse, une coquille indiquait son état de pèlerin.

Le vagabond portait également en bandoulière, outre une besace lourdement chargée, une *daille* (faux) tellement tordue qu'on aurait dit un tire-bouchon et une serpette bien rouillée. À sa ceinture, pendait une corne de vache évidée qu'on appelle encore de nos jours, le *coffin* ou coudier. Ce petit réservoir conserve humide dans de l'eau vinaigrée la pierre à aiguiser la faux.

Lorsque le passant fut assez près, il salua le fermier d'un bien aimable « *A Di sias* » (soyez à Dieu ! À Dieu, adieu !). Cette coutume des pays occitans étonnera toujours les gens du Nord.

— Comment peut-on se dire « adieu », alors qu'on se rencontre ?

Sachez que, dans nos régions, on ne parle pas pour ne rien dire. Les traditions ont des raisons profondes : comme vous ne pouvez déjà savoir si l'arrivant n'est pas une incarnation du diable, vous avez intérêt à vous assurer de sa bonne foi. Le démon ne fera qu'un bond jusqu'à sa funeste demeure en entendant ce souhait : « *A Di sias*, soyez à Dieu ! », mais la personne de bonne compagnie aura à cœur de vous retourner la politesse.

— *A Di sias*, répondit machinalement notre avare plongé dans d'amères pensées.

Comme la courtoisie l'exige également, le vagabond fit alors quelques remarques sur le temps.

— Ouais ! Demain soir, il y aura de l'averse, grommela le fermier. Et mes prés seront gâchés. Quelle pitié !

Il leva les yeux sur le passant, quêtant quelque commisération et rencontra un regard si bleu qu'on aurait dit un sourire du ciel.

— Dame, approuva le pèlerin, il se fait tard...

Et le cultivateur, tout à sa colère, d'expliquer que les ouvriers d'ici n'étaient que ramassis de fainéants et de malhonnêtes.

— Pensez qu'ils veulent être payés plus de cinq sous la journée, sans parler d'un bon dîner et de bouteilles qui ne soient pas de piquette. Quelle époque !

— Pourtant, dit le passant, j'ai vu en venant, les prés noirs de monde. Derrière les équipes travaillant avec entrain, l'herbe, de haute et drue, devenait pièce de velours. C'est que bien faucher exige des qualités particulières ! Autant de vigueur que d'habileté et de légèreté de mains. Si l'on veut que la fauche soit régulière, le talent se paie.

— Mais moi, je n'ai pas de quoi payer, maugréa l'avare.

— Vous n'avez peut-être que peu de terres ?

— Peu de terres ? Aïe !... Je possède la moitié du pays ! Mes récoltes sont les plus abondantes... enfin, elles devraient l'être si je peux les rentrer avant l'orage... et si je trouve quelqu'un pour m'aider.

L'inconnu posa sa besace sur le sol. Elle paraissait chargée de pierres ou plutôt de fer, car elle heurta un caillou du chemin avec un bruit métallique.

— Eh bien ! dit-il en souriant d'un air engageant malgré sa pauvre mine. Si vous voulez, nous pouvons passer un contrat. Sans me vanter, nul mieux que moi ne sait aussi bien faire chanter la daille. Voyez, je ne me sépare jamais de ma *fargue*...

Il désigna l'enclume contenue dans la besace.

Savoir bien aiguiser sa daille, sa faux, est le premier talent d'un bon faucheur. Il y a naturellement l'adresse et la régularité de l'ouvrier dans le champ et son coup de main particulier, mais savoir bien faire chanter la faux en l'aiguissant sur une petite enclume portative, piquée entre deux grosses racines, est en quelque sorte le secret un peu magique de la réussite.

On déplace doucement le tranchant de la lame sur l'enclume de pierre ou de fer, en la tapant avec un marteau à aiguiser, plat et à bord légèrement arrondi. Cela afin que l'acier devienne extrêmement lisse. Ensuite, pour donner la plus grande finesse au fil de la lame, on y passe le fusil, c'est-à-dire la pierre à aiguiser que l'on transporte à sa ceinture dans la corne de vache.

« Bien heureux est celui qui a une bonne épouse et une bonne pierre à faux », affirme le proverbe.

La façon d'aiguiser fait partie du cérémonial. Une sorte de danse lente et immobile, alors que l'homme bien campé sur ses jambes écartées, passe la pierre de part et d'autre de la lame dans un large mouvement rythmé du bras droit.

Il a planté le manche en terre entre ses pieds et encercle la lame du bras gauche, tout en chantant, selon les paroisses : « Zito, zato, zito, zato... » Ou bien : « Passim, passa, passim, passa ! » Puis, de son pouce calleux, il vérifie le fil avant d'y couper, clac, un bout de l'ongle qui dépasse.

Tous ces préparatifs sont faits avec sérieux, presque avec religiosité et amour car, de même que le paysan aime son travail, il aime ses instruments qui, alors, le lui rendent bien. Chacun, même le plus pauvre, possède en propre sa faux, choisie avec soin, entretenue avec tendresse.

On a surveillé le forgeron qui vous l'a fabriquée. Il faut que la lame ait une bonne largeur de talon, mesurée les doigts ouverts. L'autre extrémité, parfaitement effilée, doit piquer comme un aiguillon. Le

manche de coudrier ou de châtaignier porte deux solides poignées, l'une à un bout, l'autre au milieu du manche et juste assez écartée pour ne pas fatiguer les bras tendus qui saisissent l'instrument comme on serre un ami contre son cœur.

La daille émoussée du passant de ce soir, d'aussi minable aspect que son propriétaire, ne pouvait guère inspirer confiance à un homme avisé et le fermier se mit à rire méchamment...

— Vous appelez faux cette clinquarde toute torte que vous avez sur le dos ? Et votre fargue, où est-elle ? Dans cette besace ? Elle est bien petite. Ha ! ha !

— Ma faux est peut-être torte, mais elle fait plus de travail que les dailles du meilleur ouvrier d'ici. Vous n'aurez pas les yeux assez vifs pour voir les andains s'amonceler derrière moi.

Un andain est la quantité d'herbe qu'un faucheur abat à chaque pas. Ahan ! Woop ! Ahan ! Woop !

— Faucheur n'est pas mon métier, mais mon passe-temps, mon délassement. Car mon vrai métier est de me promener.

— Un métier qui ne rapporte pas grand-chose, constata le fermier avec perfidie, en considérant la mine de son interlocuteur.

— Bof ! en échange d'un coup de main dans un pré, je ne demande qu'un peu de soupe et quelques sous. Quant à mon métier, ah ! c'est plus particulier. Grâce à lui, je contrôle le Paradis.

Le fermier ouvrit des yeux ronds. Il n'entendait rien à une telle philosophie. Mais les mots « quelques sous » provoquèrent sa grimace.

— Vous m'avez l'air bien trop faible pour venir à bout de mes champs dans la journée. Si ce soir, je vous sers une petite soupe en acompte, je vous paierai quatre pistoles de moins que je donnerais aux costauds de par ici. C'est à prendre ou à laisser.

Les costauds refusaient de ne toucher que cinq sous pour la journée !

— Tope-là, fit le pèlerin. Vous ne le regretterez pas. Je n'avais pas encore mangé aujourd'hui.

Le lendemain, dès l'aube, dans les dernières prairies du pays encore hautes, les équipes se mirent en place, avant que le soleil ne pointe son nez rose au-dessus des collines. L'alouette, elle-même, ne s'était pas réveillée.

On voyait les gars s'avancer en ligne dans la brume de l'aurore, de leur pas souple et cadencé, ouvrant l'herbe épaisse et blonde qui se couchait par vagues, exhalant l'odeur exquise de son dernier soupir.

Chez notre avare, le pèlerin ronflait paisiblement au fond de la grange où il avait trouvé abri. Le propriétaire, furieux, le secoua d'importance et eut toutes les peines du monde à le mettre debout. Pourtant, il savait trouver les mots à vous faire bondir.

— *Te macharo un co dé guillado !* Je vais te flanquer un coup d'aiguillon. *L'ase te quille sur un bouisson blanc !* Que mon âne t'envoie

sur un buisson d'aubépine ! *M'en douti ! M'en douti !* Je m'en doutais ! Je m'en doutais !

Finalement, pour conclure ces menaces, il voulut d'un maître coup de pied expédier le lambin à l'ouvrage, mais sa jambe dressée se trouva brusquement paralysée par une terrible crampe.

Il poussa un hurlement et dut se laisser tomber assis sur le sol. Massant son genou, il assista impuissant au départ nonchalant de sa nouvelle recrue, qui, passant par la cuisine, y fit halte pour se tailler un copieux casse-croûte.

— Bandit, voleur, assassin ! Que mon pain t'étouffe ! Que mon jambon t'étran...

Il ne put achever, secoué par un violent hoquet. Traînant les pieds, mais mordant avec énergie dans la miche bien garnie, le vagabond se dirigea vers les prés. L'autre, écumant de rage, frappait le sol avec fureur.

Vers dix heures, le maître, clopinant, vint voir où en était le travail. L'inconnu, assis au pied d'un arbre, battait sa lame sur l'enclume en chantant des cantiques. Furieux et les deux poings en avant, le fermier cria qu'il allait le renvoyer. Il n'eut en réponse qu'un paisible sourire et ce commentaire :

— Avec cet orage qui menace, il fera chaud à midi. Veuillez donc, je vous prie, m'apporter un barrico de vin très frais et point trop coupé, avec l'omelette, le confit d'oie et les quelques fruits de mon déjeuner.

— L'OMELETTE ! LE CONFIT D'OIE ! UN BARRICOU DE VIN ! Il est fou, ma parole ! Des coups de bâton, voilà ce que tu dégusteras, brigand !

Pas le moins du monde impressionné par cette menace, le faucheur très occasionnel n'eut même pas un regard pour son employeur qui battit finalement en retraite sans cesser de grommeler d'autres injures bien senties. Il se remit à caresser de sa pierre la lame torte couchée sur la petite enclume, l'acier arrosé avec délicatesse d'un filet d'eau s'écoulant de la corne de vache.

À midi, le propriétaire nageait encore dans une telle colère qu'il en étouffait.

— Et puis, d'abord on n'aigüise pas sa faux comme cela. C'est un imposteur. J'ai bien vu qu'il avait l'œil *mal-jauvant*.

Les jeteurs de sort, les sorciers, ont le regard mal-jauvant, c'est très connu : ils ne vous regardent pas en face.

Notre avare, lui-même, ne s'était jamais considéré dans une glace, de peur de l'user. S'il l'avait fait, il aurait peut-être su qui était le plus mal-jauvant des deux, car les prunelles bleues de l'inconnu, à la fois tendres et perspicaces, ne pouvaient que mettre mal à l'aise celui qui avait mauvaise conscience.

Comme si cet extraordinaire regard le surveillait jusque dans sa

cuisine, le ladre prenait maintenant, furtivement, des provisions qu'il entassait dans un panier. Peut-être la curiosité et aussi l'inquiétude pour ses récoltes l'avaient-elles fait changer d'avis sur la conduite à tenir ?... Quoi qu'il en soit, au fur et à mesure qu'il rassemblait les victuailles, ses douleurs de jambe et d'estomac se calmaient pour repartir de plus belle à chaque fois qu'il laissait encore monter sa fureur.

Dehors, avec la méridienne(1), la chaleur était intense comme aux beaux jours du mois d'août. Sous la rage du soleil, l'air vibrait et la campagne entière bourdonnait. Chaque brin d'herbe, chaque feuille, chaque écorce, chaque fleur, cachait un insecte musicien, criquet ou cigale et tous ces élytres grésillaient, stridulaient, raclaient comme pour dire :

— *Sego, sego. Ligo, ligo*. Fauche et lie...

Aie ! Au bord du pré, le faucheur ne fauchait guère. En fait, il ne fauchait pas du tout. Du moins, il tâtait sa lame et paraissait se livrer à de savants calculs, dont il sortit pour engloutir son copieux déjeuner, sous les yeux médusés du fermier.

— Après un tel régal, une petite sieste me donnera des forces, dit enfin l'étrange ouvrier et il s'allongea bien à l'ombre, le chapeau rabattu sur la figure.

— *Gorgonclo ! Gargantua, goinfre ! Fainéant ! Usurpateur !* hurla l'autre en se penchant sur lui pour le bourrer de coups de poing.

Mais une crampe violente le saisit aux reins, et les injures se terminèrent en un gémissement déchirant. Le faucheur qui-ne-fauchait-pas se redressa à peine pour considérer le perclus, puis il se retourna sur un haussement d'épaules.

— Je n'ai jamais entendu quelqu'un qui *platusse* autant que vous. C'est mauvais pour la santé de parler pour ne rien dire. Reposez-vous à côté de moi. Quand le soleil aura tourné, on s'y mettra.

Quatre heures plus tard, le maître se réveilla en sursaut.

— Écoutez ! cria-t-il, la tourterelle annonce l'orage ! Et mon herbe qui n'est pas coupée ! Vous n'êtes qu'un imposteur, un brigand ! Fichez-moi le camp, avec votre faux grotesque ou j'appelle les archers...

D'ici à Villefranche, il y avait bien deux lieues...

N'osant frapper le pique-assiette et surtout ne le pouvant, tellement ses membres lui faisaient mal, l'irascible puisait dans son cerveau un nouveau flot d'invectives lorsqu'il resta la bouche ouverte : il était devenu muet !

Alors, le faucheur se leva avec nonchalance.

— Les meilleurs ouvriers entament les prés par la gauche. Donc, je prends par là, expliqua-t-il par-dessus son épaule. Je suis le meilleur... puisque je suis tout seul.

Le fermier, comme paralysé et toujours incapable de proférer le moindre mot, aurait bien voulu dire... « Mais parole, il n'a pas sa daille avec lui ! »... lorsque l'autre claqua des doigts.

Ah ! mes amis, la faux torte, d'un bond, sauta de plusieurs coudées pour se placer dans les mains de l'homme exactement comme il le fallait. Aussitôt, ô prodige, il lança son instrument à la volée : Vrouououou ! Le foin jaillit sous l'acier, fouettant l'air si vite qu'on n'avait pas le temps de le voir. Les andains d'un seul mouvement allaient d'un bout du pré à l'autre, tandis que l'ouvrier se déplaçait à pas de côté, bien en cadence.

La voix lui revenant, le fermier criait :

— Hé ! faites attention ! Par ici, c'est la forêt et tous ces beaux châtaigniers-là m'ont été achetés d'avance par un important armateur de Bordeaux... Les arbres doivent encore attendre deux ans pour être débités.

— Quels arbres ? répondit sur le même ton le journalier qui n'en interrompit pas pour autant sa besogne.

Ahan ! Zzzou ! Les cent premières rangées d'arbres de se coucher comme sous le revers d'une main gigantesque.

— Parole, constata le faucheur, il y a par ici une *pétarosse* (ronce) un peu dure.

Maintenant, le fermier courait, affolé, vers l'autre bout du champ.

— Prenez garde à ce mur de grosses pierres ! Mon voisin y tient beaucoup.

La clinquarde fit voler les pierres. Woof !

— Les taupinières sont vraiment tassées cette année, remarqua l'ouvrier.

— Arrête, brigand ! bandit ! ou je vais te faire pendre, s'époumonait le fermier, prudemment sur la troisième lisière du champ.

— Calmez-vous ! L'herbe est plus facile à faucher qu'à bien récolter et vous aurez besoin de votre corde pour nouer les balles sur la charrette, avant que la pluie ne tombe. Et voilà l'ouvrage terminé. *Qu'ei saba*. C'est fini.

Perchée dans un noyer, une tourterelle roucoulait à l'orage et, à l'horizon au-dessus de Villefranche, des nuages s'amoncelaient, noirs comme le fond d'un chaudron. L'averse n'allait plus tarder. L'averse et la foudre. Ah ! miséricorde !

— Et le sacristain et le curé, que font-ils à cette heure ? Bien sûr, ripaille comme tout le pays.

Il faut vous dire que les sacristains, outre nettoyer l'église et aider leur vicaire, avaient une tâche et un devoir extrêmement importants : faire sonner les cloches pour l'angélus, la messe, les baptêmes, les mariages et le tocsin.

Le carillon servait également à parer à un grave danger : l'orage !

On lui attribuait le pouvoir d'éloigner la tourmente et la grêle. Cela n'est peut-être pas ridicule scientifiquement, si l'on songe que la déflagration d'un tir au canon paragrêle moderne trouble si fort les nuages qu'ils renoncent à crever en grêlons.

Chaque paroissien payait à son église une sorte d'impôt rétribuant cet office, et l'on cite des chanoines de Saint-Front à Périgueux qui furent condamnés pour avoir négligé leurs devoirs si bien rémunérés. Notre avare, bien entendu, avait remis aux calendes le règlement de sa dîme, et à cette heure, bien certain que partout sauf chez le grigou, l'herbe était rentrée, le sonneur ne s'en faisait pas, tout à se régaler. Bien mieux, il se refuserait à monter au clocher, afin de laisser cet incivique personnage face à ses responsabilités.

Le fermier considéra le ciel d'ouest virer à l'encre. Dans le pays, on disait :

Montagnos claros, Bourdeau oscur
Aouren de pletio, de sigur.
Montagnes claires, Bordeaux obscur
Nous aurons de la pluie, c'est sûr.

Cependant, mis en confiance par la rapide et miraculeuse fenaison, notre avare ne se fit pas de souci :

— Vous allez m'aider. L'herbe est assez sèche pour la mise en meule. En un tour de main, ce sera expédié.

— Hé ! protesta l'inconnu. Nous avons un contrat pour la fauche, non pour la meulée.

— Passons un autre contrat. Un sou de plus, c'est mon dernier mot.

— Un sou ? Comme vous y allez ! Enfin j'accepte, car c'est comme si c'était déjà fait. Donnez-moi ma fargue, s'il vous plaît.

Le fermier apporta l'enclume que l'autre disposa bien au milieu d'un andain. Puis il se mit à taper là-dessus avec sa faux. Une gerbe d'étincelles jaillit.

— Holà ! Mais il est fou ! hurla le fermier, sautant prudemment en arrière.

L'herbe sèche avait aussitôt pris feu et tout le champ avec. Quand la fumée se fut dissipée, le propriétaire à genoux, tête contre terre, martelait le sol de ses poings.

— J'aurai tout vu, tout subi aujourd'hui, hoquetait-il dans son désespoir. Mon chaume brûlé, mes arbres abattus, le mur disparu ! Tout cela à rembourser !

— Pourquoi pleurez-vous comme un âne braillard que vous êtes ? Regardez !

Sur le tapis blond du champ si bien fauché, cent grosses balles se trouvaient toutes liées.

— Bon, maintenant, je m'en vais. Payez-moi et débrouillez-vous tout seul. J'ai eu assez de passe-temps pour aujourd'hui et je dois aller à mes affaires, pour le salut de bien des âmes.

Le fermier eut beau supplier, menacer, rien n'y fit. Le journalier ramassa son enclume, sa clinquarde tordue, sa gourde et tendit la main. L'autre la lui serra avec émotion.

— Merci, merci, fit-il. Je n'oublierai jamais.

Mais le passant gardait la paume ouverte.

— Que si, vous oubliez.

— Ah ! non, je n'oublie jamais rien. Tout restera gravé là.

Et il montrait son cœur.

— Vous oubliez de me payer.

Le fermier fit mine d'être contrit. En fait, il l'était... mais de payer !

— Voilà votre sou, comme convenu.

— Et pour les meules ? Nous avons aussi un contrat.

— C'est que j'ai fourni du vin et une omelette, sans parler de la miche de pain et du confit d'oie.

Le pèlerin n'avait plus du tout l'air de plaisanter.

— Encore un sou, fit-il sèchement.

— Je n'en ai plus.

Une brûlure lui vrilla la peau sous la poche de son gilet, juste à l'endroit où il cachait sa bourse. Machinalement, l'avare y porta la main. Dès qu'il sortit une pièce, la douleur sauta de sa poitrine à ses doigts. Alors, de mauvaise grâce il paya sa dette.

— Très bien, approuva le pèlerin. Mais comme je suis bon prince, je vais vous faire deux cadeaux. D'un, puisque ma serpette n'a pas encore servi, je vais lui commander d'empêcher la pluie, afin que vous ayez le temps de rentrer la récolte...

Et hop, d'envoyer la serpette en l'air. L'instrument s'accrocha à un nuage et devint un arc irisé dans un ciel aussi bleu que le regard de l'inconnu.

Le paysan se mit à genoux.

— *Pardouno me ! Vous se balai loun boun Diou.* Pardonnez-moi, vous êtes le bon Dieu ! Ou son fils ? Ou un saint du Paradis ?

— Qui sait ? dit l'homme maigre et barbu. Mais que cela te serve de leçon, car de deux, je te donne ma fargue mon coudier et ma clinquarde. Tâche de les utiliser pour faire du bien. Deviens bon. Pour cette fois, l'orage ne mouillera pas ton foin, mais gare à toi, si tu retombes dans ton péché. Le feu de l'enfer te consumera.

Et il disparut... Le fermier rentra chez lui émerveillé. Bien sûr, il se garda de raconter le prodige et il dormit paisiblement, certain de savoir ses récoltes désormais sauvées.

Au petit jour, refusant avec hauteur la demande d'emploi d'un groupe de journaliers qui ne trouvaient plus d'embauche, car par tout

le pays, le travail était terminé, il gagna ses terres en sifflotant. Il restait encore un pré à faucher.

— Baste, se dit-il, je ne vais pas perdre mon temps à aiguiser une daille qui le fut suffisamment hier.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le second pré fut fauché et fort bien. Le grippe-sou ne se tenait plus de joie.

— Pourquoi aurais-je gaspillé mon bon argent à payer des fainéants pour faire ce qui se fait gratis ?

À peine eut-il pensé cela que la clinquarde, s'échappant de ses mains, bondit à travers l'espace pour atterrir avec fracas à plus de vingt lieues de là. Frrrou ! Boum !

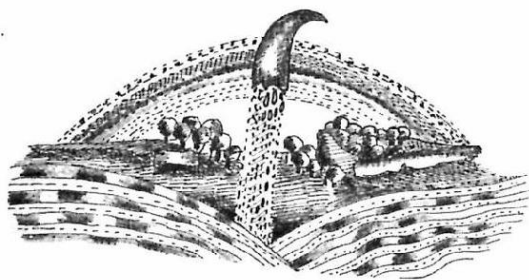
Le sillon qu'elle traça en retombant sur le sol était aussi large et aussi profond qu'une vallée. La corne à pierre, posée aux pieds du fermier, suivit le même chemin et, lorsqu'elle chut pareillement, elle se renversa, remplissant de son eau l'immense ornière. La Gironde était née ! Les fleuves paresseux de la Garonne et de la Dordogne s'y diluèrent sans réfléchir, allant à la rencontre de l'Océan, désormais mariés l'un à l'autre.

— Bon débarras, constata le propriétaire en voyant disparaître ses instruments dans les nues. *Rai !* ça m'est égal. Avec ces outils capricieux, j'aurais pu me couper. Il me reste la fargue pour lier les meules...

Et de taper avec son couteau sur la fargue nichée au creux du foin craquant. Une gerbe d'étincelles s'en échappa et mit le feu... non seulement à tout le pré, mais à celui d'à côté où l'inconnu divin avait si bien travaillé.

Lorsque notre avare ouvrit les yeux, les champs entiers étaient carbonisés...

Après la festo, lou fat resto.
Après la fête, les idiots restent.



La petite fille de Cro-Magnon



U pied de la falaise, sur la berge de la rivière, deux enfants se poursuivaient à grands cris et harcelaient leur mère qui triait du poisson. Un autre gamin cherchait à attraper un bout de bois flottant, pour s'y jucher. Comme il risquait de mettre à mal un piège de branchages garni de débris de viande, une vieille femme le chassa promptement à coups de graviers.

La marmaille qu'on avait exclue du solennel repas des funérailles, cherchait à faire des bêtises pour tromper sa faim jusqu'au repas du soir. Mais la petite fille, réfugiée là-haut dans les rochers, n'entendait pas son estomac se plaindre tant elle se sentait malheureuse.

Le soleil avait déjà parcouru la moitié de sa course. Vue de la falaise, la rivière ressemblait à une anguille, se tortillant à travers les rochers. L'air sentait bon la résine et les herbes surchauffées par la grande lumière du ciel.

Blottie dans une anfractuosité de la paroi, l'enfant y retrouvait un peu le réconfort des bras d'une mère, tant la roche était chaude et douce sous la mousse. Le souffle tiède du vent caressait de son haleine affectueuse les bras maigres et les joues où séchaient de grosses larmes.

— Peut-être est-ce sa respiration ? se dit-elle avec espoir, évoquant encore une fois celui qui reposait au fond de la caverne funéraire. Il se réveillera demain. Et je le reverrai.

Les autres membres du clan s'étaient déjà moqués de la gamine lorsqu'elle avait voulu empêcher qu'on donne une sépulture au Vieux Chasseur après que l'ours l'eut terrassé...

— Attendez un peu ! Attendez, il va se réveiller. Et il sera très fâché contre vous. Il vous tuera !

— Attendre quoi, enfant ? Il est mort et il ne tuera plus personne puisque l'ours l'a tué.

Ah ! cela avait été un combat magnifique : la bête, énorme et furieuse, l'homme vigoureux malgré son âge et ne reculant pas d'un pouce jusqu'à ce que la patte acérée l'écrase contre le sol. Petite Fille n'en savait que ce qu'on racontait. Elle n'avait même pas vu l'animal blessé s'enfuir en grognant, sa vengeance assouvie. Les hommes, enfin accourus, ne purent le rattraper.

— Il est mort, se lamentaient-ils en ramenant leur chef. Il ne respire plus. Nous l'avons perdu à jamais.

Petite Fille se sentait encore plus triste devant tous ces mystères inconcevables. Non seulement elle se trouvait seule désormais, sans son protecteur, père de son père, mais personne ne lui expliquerait plus rien. Jamais. Jamais.

Ainsi, montrant le soleil qui descendait lentement comme aujourd'hui vers l'aval de la rivière, il lui avait raconté une fois, comment l'océan, ce fleuve sans limites, là-bas au bout du monde, engloutissait chaque soir le feu du ciel, afin qu'il ne retombe de tout son poids sur la forêt ni ne l'incendie. Océan se trouvait loin, bien loin derrière les collines après une vaste plaine. Même en montant sur l'arbre, en haut de la falaise, on ne pouvait le voir.

Pour aller à ce là-bas, certaines années au début de la belle saison, le clan quittait l'abri des grottes et se mettait en marche, derrière le soleil, pendant des jours et des jours. Quand on arrivait devant la Grande Eau, on constatait que le chef avait bien raison. Oui, il savait tout : l'art de la chasse, la magie de guérir et de comprendre la magie du ciel, la tradition et les lois sages.

Mais, à propos du soleil, une chose tracassait fort les gens :

— Pourquoi chaque matin, la lumière disparue la veille dans la mer, jaillissait-elle de nouveau des plateaux de l'est dans un grand flamboiement ?

— Peut-être les Petits Hommes qui chassaient dans ces terres désolées retenaient-ils prisonnier le soleil ? Celui-ci, plus fort qu'eux, brûlait alors ses liens à l'aurore.

— Alors, comment en une seule nuit, les Petits Hommes pouvaient-ils aller chercher à nouveau le grand feu englouti ?

Ce mystère, si Grand Père avait vécu plus longtemps encore, il l'aurait expliqué, tout au moins à Petite Fille. Mais voilà, il n'en avait pas eu le temps jusqu'ici malgré son existence si longue et personne – sauf Petite Fille – n'osait insister. Grand Père n'expliquerait plus aucun secret. L'ours l'avait terrassé.

L'ours avait terrassé cet homme si fort, si sage. Le plus vaillant d'un

peuple vaillant.

Ce peuple si vaillant était arrivé jusqu'ici, clan par clan, après avoir cheminé longtemps, longtemps, en courtes étapes insensibles entre de très longues haltes. Il venait, affirmait la tradition, d'encore plus loin que le plateau des Petits Hommes. D'au-delà de la prison du soleil.

— Alors, ce sont les nôtres qui ont fabriqué le jour à coups de silex. En frappant sur un silex énorme. N'est-ce pas, Grand Père ? Et les Petits Hommes nous l'ont volé !

Grand Père ne disait pas non... Ce long voyage au cours duquel on avait appris tout ce qu'on savait maintenant, cette poursuite de l'astre échappé, cet exode qui avait fait venir les gens du fin fond des terres n'avait pu que s'arrêter au bord de l'eau sans limites.

— Il était inutile d'aller plus loin, comprends-tu ?

Alors, on avait rebroussé chemin jusqu'à cette contrée giboyeuse et abritée des intempéries. Il y faisait moins froid qu'ailleurs et la neige y était moins épaisse. Partout de nombreuses cavernes offraient des gîtes pour la mauvaise saison.

L'été, on quittait les vallées pour se répandre dans la plaine à la poursuite des animaux bons à manger : rennes, bisons, aurochs, chevaux. Mais il fallait faire attention aux mammouths et aux rhinocéros laineux. Ces montagnes de viande étaient les plus dangereuses qui soient. Ici, ne se hasardait guère qu'un gibier plus petit et facile à traquer.

Le peuple des Grands Chasseurs se répartissait en autant de clans qu'on a de doigts aux mains ou à peu près. Chacun disposait d'un territoire à traverser en une journée de marche.

— Ainsi le veut la loi.

— Cette loi, est-ce toi qui l'a faite ? Et pourtant, comme tu devais être fatigué après la longue marche depuis le pays du soleil.

Ah ! quel homme admirable, courageux et sage ! Grand Père riait.

— Enfant, sais-tu combien de générations de mes parents se sont usées en ce voyage et combien d'autres ont fréquenté cette vallée avant que je naisse à mon tour ? Autant de générations qu'une petite fille a de cheveux sur la tête.

— Pourtant, personne du clan n'est aussi vieux que toi.

Grand Père montra ses doigts. Elle aimait autant l'entendre parler que regarder ses gestes lorsqu'il expliquait. Les mains agiles complétaient bien la voix, à la fois lente et brève.

— J'ai vu plusieurs générations, énumérait-il à l'enfant. Un peu de celle de mon père, la mienne, celle de ton père et le début de la tienne. Ton père, comme moi, venait juste de voir pousser sa barbe lorsqu'il a pris femme(2). Cela fait beaucoup d'hivers... Aussi ai-je mal dans mes os fatigués et bientôt, je ne pourrai plus mâcher, faute de dents.

Et maintenant, tous les chasseurs de la famille, Grand Père, ses fils : Père et Frère de Père et même un jeune garçon, dormaient dans la grotte funéraire et ne reverraient ni l'hiver ni le printemps... On appelle cela « à jamais ».

Père et son Frère avaient perdu la vie dans un combat avec les Petits Hommes des plateaux de l'Est. L'Ancêtre affirmait que ceux-ci étaient bien plus nombreux, il y a très longtemps de cela, à l'arrivée des Grands Chasseurs.

Petite Fille en avait aperçu qui se hasardaient jusqu'ici à la poursuite de bisons et d'aurochs. Cela se terminait en général assez mal pour eux et il ne restait que quelques rares familles à plusieurs jours de marche de la rivière.

Très effrayants, ils marchaient la tête basse, leurs longs bras se balançant le long du corps. Ils vous regardaient de dessous leurs épais sourcils accentuant l'oblique d'un front bas. Leurs grosses lèvres prolongeaient des mâchoires pareilles à des museaux. Ils parlaient peu et grognaient beaucoup. On disait dans le clan qu'à défaut de gibier, ils se régalaient volontiers de chair humaine.

Heureusement, il n'en restait plus guère, mais il fallait s'en méfier toujours. Même si on ne les voyait pas.

Ainsi, lorsque quelqu'un souffrait inexplicablement dans son corps, sans blessure apparente mais jusqu'à parfois en mourir, on pensait que les Petits Hommes se vengeaient à distance et par une magie invisible, magie que certains des Grands Chasseurs pouvaient aussi pratiquer. Des animaux ou les esprits de la forêt comme de la rivière en étaient également capables. Et le froid et la faim...

Succombaient en général de cette manière, les femmes, les petits enfants et les vieillards usés par les chasses. Les hommes tombaient en victimes honorées des combats et des grosses bêtes.

Grand Père et ses fils méritèrent leur fin glorieuse, que ce soit par les Petits Hommes ou l'ours brun. Le chef disparu, on ne se lamenta particulièrement que parce que personne d'aussi capable ne mènerait les siens vers des expéditions fructueuses.

On installa la dépouille au fond de la grotte où reposaient déjà ses enfants. Sur ses vêtements, étaient cousus les coquillages ramassés au bord de l'océan, témoignages de ces voyages, que lui seul était digne de porter : quatre à son bonnet, deux à chacun des coudes, des genoux et des pieds. On recouvrit le corps d'argile rouge pour remplacer le sang perdu.

On veilla à ce que tous les bijoux du mort continuent à bien signaler sa puissance et sa richesse pendant le long sommeil : des bracelets d'os et de jolies pierres, des colliers multiples, faits de dents percées, enfilées à des liens de cuir, bout à bout et en pendeloques. Ses armes aussi furent placées à côté de lui, au cas où il en aurait besoin :

couteaux de silex pointu, harpons barbelés faits dans des côtes de renne, sa fronde de cuir et la pierre ronde, une lampe de pierre creusée, remplie de graisse d'auroch, de belles fourrures épaisses...

Petite Fille aurait voulu offrir sa propre collection de pierres de couleur, mais elle ne réussit qu'à en glisser quelques poignées. Les adultes ne voulaient pas la voir autour d'eux. À ce moment-là, elle était trop en colère pour ressentir du chagrin. Ce ne fut que lorsqu'on la chassa, qu'elle réalisa son abandon.

Puis on mura la cavité, comme elle l'avait déjà été par trois fois auparavant, avec des pierres et de l'argile mouillée.

— Cette famille n'existe plus. Voilà ce qu'entendit Petite Fille, cachée dans son coin tandis que le repas de funérailles se déroulait à l'entrée de la caverne.

— Et moi ? J'existe ! Moi, à qui il avait raconté tant et tant de choses.

Mais elle n'osait rien dire, reléguée, oubliée. L'aurait-on écoutée ? Car si elle savait quelques secrets, possédait-elle un semblant de force ? Quant à l'expérience, pauvre gamine reniflante, qu'auras-tu connu qui te fasse considérer ?

Déjà, le chasseur qu'on appelait Bison, car il n'avait pas son pareil pour pister et diriger les troupeaux sauvages vers les précipices où ils dégringolaient, déjà Bison avait annoncé qu'il transporterait son feu dans la grotte occupée jusque-là par le Vieux Chef.

C'était une cavité spacieuse, bien orientée sur la colline. La façade bouchée par un mur de moellons solides ne craignait pas les incursions des fauves. Elle comportait deux salles communicantes. Une large pierre permettait de dormir isolé du sol. De nombreux vases et des armes soigneusement fabriquées par le défunt assuraient un mobilier enviable, autant que les fourrures amoncelées. Bref, il semblait que Bison ne pouvait pas mieux choisir.

Il prétextait que sa famille – celle que Petite Fille voyait d'ici à présent – se plaignait depuis longtemps de l'humidité et de l'insécurité de son gîte trop proche de la rivière.

Personne ne protesta. Il était désigné par avance. Accepterait-il d'héberger Petite Fille dans cette habitation qui fut la sienne depuis sa naissance ? Sûrement pas ! Il avait ses propres enfants. Et ni lui ni les autres ne se soucieraient de nourrir une bouche aussi inutile.

— Elle sait courir vite et ramasser des baies. Qu'elle se débrouille...

Aurait-elle l'âge de se marier, elle épouserait un chasseur et mériterait sa nourriture par son travail ou son assistance à la poursuite du gibier. Et tout serait réglé.

Mais Petite Fille n'avait encore vécu qu'autant d'années que ses mains portaient de doigts. Elle le savait. Grand Père marquait chaque automne anniversaire de celui qui l'avait vue naître sur une plaque

d'os. Il possédait beaucoup de cartilages où il avait gravé bien des événements : les lunaisons, les expéditions remarquables, les crues de la rivière.

Ce trésor caché, nul ne pouvait dire où il se trouvait. Aussi, Bison serait-il bien heureux de mettre la main dessus. Si Petite Fille le donnait, la famille accepterait de la nourrir, mais Petite Fille n'était pas de celles qui quémandaient la charité en s'abaissant à des marchandages.

Même en proposant de devenir plus tard l'épouse du jeune fils de Bison, un galopin qui lui tirait les cheveux mais lui plaisait bien, elle avait trop de respect pour troquer l'héritage sacré du disparu, contre des restes de viande et des fourrures usées.

« De toute façon, pensait-elle, on me promettra beaucoup et à la première occasion : Va-t'en, il n'y a rien pour toi. »

Grand Père le disait toujours : on ne respecte que celui qui sait se faire respecter et craindre.

Que craindre d'une gamine abandonnée ?

— Le respect est comme le feu, poursuivait l'ancêtre. On doit l'entretenir jour et nuit. Seul le brasier permanent peut éloigner les bêtes dangereuses : l'hyène, l'ours, le tigre aux dents longues, le lion... Y a-t-il des fauves dans le ciel ? La crainte, elle, est provoquée non pas par une arme, mais par l'habileté de celui qui sait s'en servir. Une petite fronde, utilisée avec précision, ne rate jamais son but. Une fine pointe de silex, au bout d'une lance bien dirigée, arrête l'énorme auroch lorsqu'elle se fiche dans son œil. Quant à l'ours, il faut savoir le frapper à la racine du nez, juste entre les deux yeux. Il faut le savoir, mais être très rapide. Ainsi, si tu le rates et qu'il se jette sur toi, tu dois de ton autre main protéger ta poitrine d'un épieu pointu qui le transpercera. Le chasseur qui sait tout cela n'a pas de crainte à avoir, tant que les autres animaux ou hommes ne pourront le prendre en défaut.

En se rappelant ces paroles, Petite Fille soupira. Le vieux Chasseur était craint et respecté... Or, l'ours avait trouvé son défaut ! L'effrayant animal devait être sûrement le chef des ours et posséder une magie encore plus forte et plus subtile.

Pourtant, le vieil homme avait toujours fait ce qu'il fallait pour entretenir son pouvoir. Il allait souvent à une demi-journée d'ici, dans le sanctuaire souterrain où les générations successives avaient peint toutes les figurations d'animaux auxquels les chasseurs se mesuraient.

Les images, criantes de vie, représentaient des bisons en fuite ou blessés, des poneys caracolants, des mammouths s'affrontant, des rennes...

À chaque scène se rattachait l'événement où s'était illustré tel ou tel personnage. Des gens qui avaient parfois vécu bien avant Grand Père,

mais dont on gardait ainsi la mémoire.

Il y avait aussi des représentations souhaitées par celui qui espérait une bonne chasse : il s'appropriait par avance le gibier piégé pour l'éternité sur les parois fidèles.

Mais la scène que Petite Fille préférait entre toutes était un épisode dramatique : un homme gisait au pied d'un bison éventré, sa lance inutile au sol. Hommage à un chasseur qu'elle n'avait pas connu, mais particulièrement estimé dans la tradition. Il portait le nom d'un oiseau représenté sur le pieu fiché à côté de lui.

En contemplant ce combat célèbre, Grand Père entendait peut-être l'esprit du disparu lui donner des conseils, afin qu'un tel sort ne le frappe pas à son tour. À la lueur mouvante de la torche qui redonnait vie aux peintures, il consentait parfois à expliquer les gestes qui font le chasseur habile et les points vulnérables de chaque animal.

Lorsque Petite Fille accompagnait l'Ancien dans son pèlerinage, elle le faisait discrètement, les autres n'auraient pas admis que tant de secrets se partagent avec une enfant. Avant elle, Père et Frère de Père avaient écouté les paroles, mais depuis leur disparition, le Vieux, tête, ne voulut rien dire aux autres. Surtout à Bison, dont il blâmait la jalousie.

Cela expliquait en partie l'attitude de ce dernier envers l'enfant. Une attitude cependant conforme à la tradition. Cruauté rendue nécessaire par la précarité de la vie : on ne protégeait que les individus utiles à la continuité des tribus.

Ils allaient aussi parfois dans une autre salle souterraine, au fond d'un étroit goulet. Les murs s'y ornaient de nombreuses marques de mains. Salle sacrée entre toutes : n'y pénétrait pas qui voulait.

Petite Fille avait vu son aïeul tremper sa main dans de l'ocre et appliquer sa paume contre la paroi. Il n'avait jamais voulu jusqu'à présent lui donner la signification de ce geste.

— Tu es trop petite. Au prochain automne, nous en reparlerons.

« Maintenant qu'il n'est plus là, je pourrai aller voir sa trace sur la roche. Ce sera comme s'il existait encore. »

En fait, et surtout depuis la confiscation par Bison de l'habitation de Grand Père, l'enfant ne possédait presque plus rien qui lui vienne de lui. À part ses vêtements de jolie fourrure de marmotte, les seuls souvenirs du disparu étaient les armes-jouets qu'il lui avait fabriqués : un casse-tête de pierre, en forme de poing, mais pointu à un bout, solidement fiché dans un manche de bois et attaché par un lien de cuir, et la petite lance dont ils avaient patiemment durci le bois au feu, avant d'y insérer de fines aiguilles de silex collées entre elles avec un mélange de résine et d'écailles de poisson fondues. Une arme redoutable par sa finesse et à laquelle Petite Fille faisait très attention. Un capuchon de cuir empêchait, du reste, tout accident involontaire.

Ainsi équipée, même si les autres ne la voulaient plus, elle pourrait subsister. Cela ne faisait pas le moindre doute pour elle.

— Tu cours vite, avaient-ils dit, débrouille-toi.

Elle se débrouillerait. Jusqu'à présent, elle n'avait fait qu'accompagner Grand Père dans les environs. Et si l'on excepte quelques menus animaux atteints par sa fronde – un autre cadeau malheureusement bientôt entre les mains des garçons de Bison – elle n'avait jamais employé ses talents éventuels qu'à pousser à grands cris le gibier vers une traque, fosse profonde hérissée de pieux durcis au feu, ou vers une falaise d'où l'affolement les précipitait.

Les mammoths par exemple, falaises ambulantes de graisse et de viande recouvertes de poils pareils à une chevelure, sont les plus bêtes qui soient lorsqu'on les excite. Hélas ! leur masse rend à elle seule la chasse dangereuse et il faut de préférence s'attaquer aux jeunes qu'on sépare du troupeau.

Frère de Père avait été ainsi poursuivi par une mère folle furieuse. Il ne dut son salut qu'à une faille de rocher où il put se glisser. La bête ne réussit pas à l'en déloger et s'en désintéressa au bout du jour...

L'ours, également, devient enragé lorsqu'on le provoque.

Ah ! Ours maudit... Bien qu'elle s'efforçât de penser à autre chose, Petite Fille ne pouvait se délivrer de cette obsession. Elle avait beau secouer la tête en pleurant de rage, l'affreux souvenir ne s'envolait pas.

Reniflant avec détermination, elle tenta de s'intéresser un moment aux occupations de la famille de Bison, près de la rivière. On devait préparer le déménagement car les femmes empilaient maintenant des peaux. Bison et le fils aîné paraissaient absents. Sans doute avec les autres à discuter de l'élection du nouveau chef ? Peut-être même dans la grotte sacrée aux empreintes de mains, tous autant qu'ils étaient ?

Petite Fille considéra d'abord cette éventualité comme une nouvelle méchanceté à son égard, mais brusquement ses yeux s'arrondirent d'épouvante. La paume sur la bouche, elle s'était même arrêtée de respirer, car elle venait de penser...

— ... mais si les Petits Hommes ou un fauve survenaient, il n'y aurait personne pour défendre les femmes et les enfants ! Toutes les familles à la ronde étaient abandonnées, pendant que ces vaillants s'empiffraient encore et discutaient la bouche pleine. Est-ce que le prétendant au pouvoir avait songé à une telle imprudence ?

Grand Père n'aurait jamais agi ainsi. Il avait en quelque sorte prévu le drame qui devait lui coûter la vie :

— Pendant que nous parcourions la plaine durant les dernières lunes, un ours s'est installé par ici. Tenez, on suit ses traces jusque chez Bison. Il y a fait son gîte. Il reste des rayons de miel et des os de lièvres. Voyez les touffes de poils sur le mur où il s'est gratté et ses

ordures...

Cette découverte remontait à quelques jours à peine. On revenait de la chasse d'été plus tôt que prévu, car les vols d'oies dans le ciel prévenaient d'un hiver précoce.

Grand Père avait ajouté, l'air sombre :

— L'ours sait bien que le froid va réapparaître. Il se prépare déjà à hiberner et voudra récupérer un endroit qui lui convient et dont il a maintenant l'habitude. Il tuera tous ceux qui voudront l'en empêcher. J'ordonne que quelqu'un veille toujours au défilé et que chacun reste sur ses gardes tant que nous ne l'aurons pas coupé en morceaux.

Au bout d'une lunaison, l'ours n'avait pas encore oublié ! Chaque fois, son incursion fut repoussée, mais il demeurait insaisissable. Bison lui-même déclara en avoir assez de sacrifier son temps à ce guet monotone. Le Vieux Chasseur conciliant mais prudent, proposa de le remplacer. Il y laissa la vie et l'ours courait encore...

Ce matin, de bonne heure, la femme de Bison était dans les taillis, à ramasser du miel ou de délicieuses cigales, les dernières de la saison. Soudain, l'ours s'était dressé, dominant un buisson de sa masse énorme.

La femme, lâchant son récipient, avait couru en hurlant, comme une folle, mais l'ours la rattrapa en deux bonds.

Grand Père, qui taillait une arme nouvelle non loin de là, s'était précipité. Saisissant sa hache, il s'était interposé pour que l'ours lâche sa victime qu'il essayait d'étrangler.

L'ours se dressa sur ses pattes de derrière. Grand Père, pourtant un homme de haute taille, ne put atteindre le muflé de l'animal, là où il est le plus vulnérable, entre les deux yeux.

N'ayant pas son épéu sur lui, l'Ancien tenta de fendre la poitrine de son adversaire, au creux de l'aisselle. Mais, hélas, il se trouvait trop près et gêné dans ses mouvements. L'ours se laissa tomber, écrasant le Vieux Chasseur avant que l'aîné de Bison, encore un gamin, n'ait osé intervenir. Il était paralysé par la terreur.

Le meurtre accompli, la bête fila, boitillante, mais grognant de satisfaction. Fils Aîné de Bison partit de son côté comme un lièvre et toute énergie revenue, pour appeler au secours.

— Houou, Hiïü ! Houou Hiïü !

Quand la femme de Bison se releva, le nez et le bras seulement cassés, Grand Père avait cessé de respirer, la poitrine déchirée.

Et maintenant, loin de chercher à venger celui à qui il devait de conserver une épouse, cette grosse bavarde imprudente, Bison ne pensait qu'à prendre sa place, ses armes et sa magie.

— Ah ! Grand Père, Grand Père, qui donc allait te venger ?

Le vent tiède de cet été finissant caressa doucement les joues de l'enfant, baignées de larmes. Les branches des bouleaux et des pins

faisaient des bz bz sous la brise. Leur chuchotement semblait un appel mystérieux, comme si Grand Père avait quelque chose à dire...

Sans réfléchir, la gamine se leva et toute courbée pour ne pas être vue de ceux d'en dessous, elle se glissa de roche en roche, jusqu'à la plate-forme constituant le seuil de la vaste caverne funéraire.

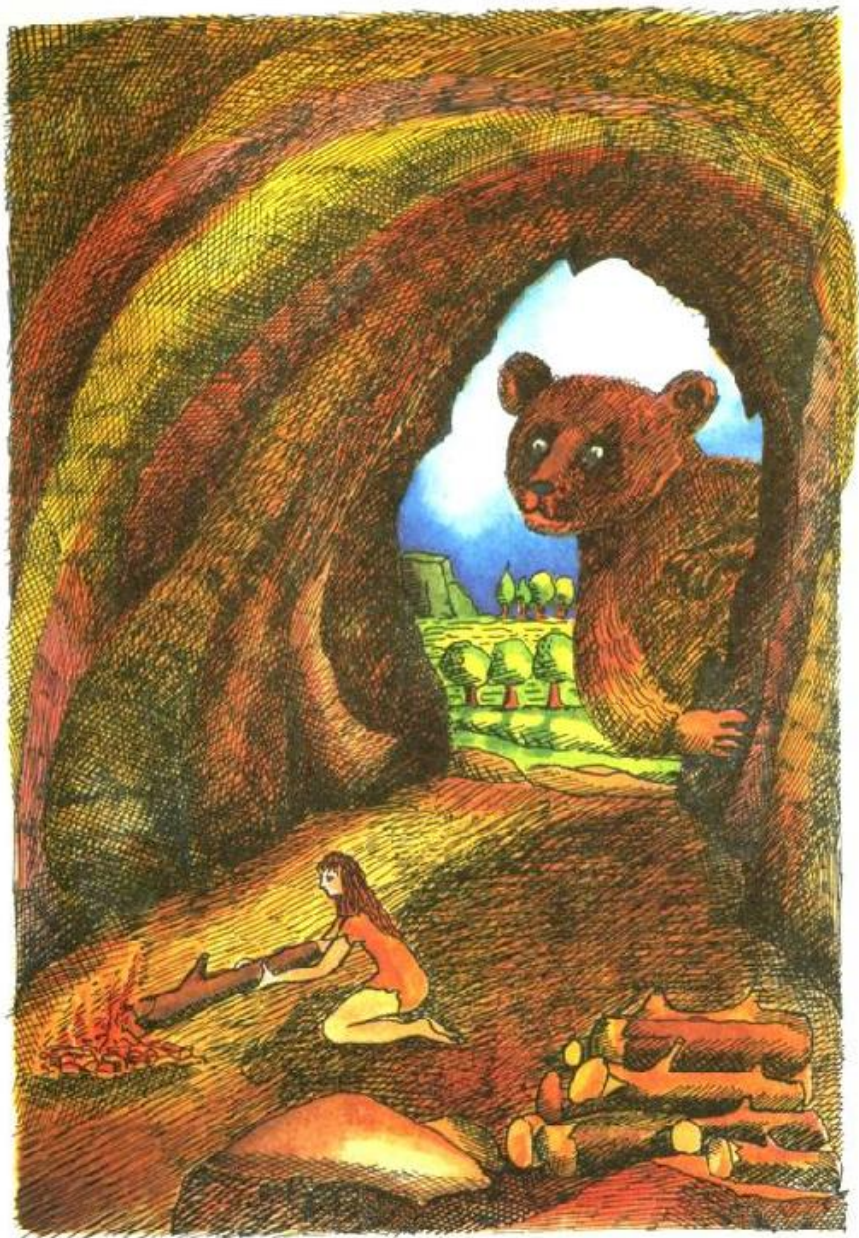
Les cendres du repas solennel fumaient encore. Il n'y avait, bien sûr, plus rien à manger, mais un tas de bois inutile restait dans un coin. Machinalement, Petite Fille saisit une grosse branche et s'amusa à ranimer le feu. Perdue dans ses amères réflexions, elle ne sentait pas le temps passer lorsqu'un grognement lui fit lever la tête.

L'ours se tenait sur la plate-forme, renflant et grondant. Il ne pouvait voir l'enfant dans l'obscurité de la voûte, mais son flair lui annonçait une victime bien propre à remplacer celle qu'il avait ratée ce matin.

Petite Fille resta d'abord accroupie devant les cendres, paralysée comme le fut l'aîné de Bison. Derrière son dos, le mur d'argile et de pierres bien jointes bouchait le fond de la caverne. Pas un trou pour s'y glisser. À trois pas, la brute préparant son mauvais coup, à se dandiner d'une patte sur l'autre. En bas, deux femmes, l'une âgée et l'autre blessée, des enfants. À portée de voix, peut-être ? d'autres familles venues pour les funérailles et, qui sait où, les chasseurs...

— Personne ne viendra à mon secours ou alors, pas assez vite. Ou plutôt... ils voudront me sacrifier pour que l'ours soit enfin satisfait. Et puis, cet ours m'appartient. Derrière moi, dorment tous ceux que j'aime. Surtout celui qu'il a anéanti. Mieux vaut les rejoindre tout de suite dans le grand sommeil, que de mourir plus tard de chagrin et de honte.

Elle avait pensé à tout cela en un éclair, Petite Fille sauvage et fière... Grand Père pouvait être content d'elle. Elle se redressa sans bruit, la branche toujours à la main. L'extrémité rougeoyante pleurait des larmes de feu. L'ours vit l'éparpillement de lumière dans l'obscurité et il en grimaça.



L'enfant dissimula bien vite le bâton derrière son dos et l'autre, stupide, l'oublia aussitôt. De sa main gauche, elle sortit prestement de sa ceinture les armes miniatures coincées contre ses reins.

Avec détermination, elle se débarrassa du casse-tête. Jamais elle n'aurait la force de frapper entre les yeux de l'animal. Mais elle garda sa petite lance qu'elle décapuchonna. L'assurant bien dans son poing, elle avança d'un pas décidé vers l'ouverture de la grotte.

À contre-jour, la silhouette de l'ennemi, découpée sur le ciel lumineux, paraissait plus gigantesque encore. Maintenant, l'énorme bête balançait sa tête et scandait chaque mouvement d'un grondement sourd et rythmé.

Les Chasseurs et les derniers Petits Hommes du plateau employaient la même magie destinée à impressionner l'adversaire avant le combat ou la chasse : lancinante mélodie d'incantations et d'insultes, qui se terminait brusquement par un cri de guerre.

— RRrrh ! RRrrh ! RRrrh !

— Yaou ! répondit l'enfant avec la plus épouvantable grimace dont elle était capable.

— RRaah !

L'ours se dressa pour punir l'insolente et bondit...

Mais gêné par l'étroitesse relative de l'ouverture, il manqua l'enfant qui avait fait un bond de côté et il ne réussit qu'à étreindre le vide autour de la grosse branche incandescente dont elle se para, les bras solidement tendus.

Battant l'air de ses pattes de devant, la bête ramena elle-même l'extrémité brûlante sur sa propre poitrine, s'en empêtra, tituba en plein vers le foyer dont les cendres éparpillées découvrirent un véritable piège de braises. Alors, gêné par le double feu qui le mordait aux pieds et le rongait au thorax, l'ours perdit l'équilibre, offrant sa gorge au javelot pointé sur lequel il s'empala. Par miracle, la fine mais redoutable pique avait pénétré juste sous la mâchoire. Lorsqu'elle atteignit le cerveau de la brute, un hurlement de douleur retentit pour se casser dans un gargouillis étonné.

L'ours bascula sur le flanc, juste au milieu du foyer que tout ce remue-ménage avait attisé. Dans un dernier sursaut de ses forces colossales, il chercha à arracher à la fois sa toison en feu et l'arme qui déchirait l'intérieur de son crâne.

Alors, Petite Fille ramassa posément son casse-tête et, d'un coup bien précis entre les yeux déjà vitreux, elle foudroya enfin le monstre. Lequel des deux fut le plus étonné ? L'animal de son trépas ou l'enfant de sa victoire ?

Au bout de quelques instants, Petite Fille laissa échapper l'air qu'elle retenait dans ses poumons. Elle tremblait maintenant au point de tomber à son tour de tout son long si la paroi ne l'avait pas retenue.

Elle se laissa glisser enfin et contempla, affalée, l'énorme masse velue, agitée d'un ultime soubresaut.

— Par le Tout-Puissant Feu du Ciel, s'entendit-elle prononcer en reprenant lentement ses esprits. Il est mort !

C'est exactement ce que Grand Père aurait dit. Toujours assise par terre, elle lança son pied contre le ventre de l'animal qui ne réagit plus. Oui, il était mort. Bien mort.

Alors, Petite Fille se leva d'un bond. Les bras en l'air, les mains tendues et frémissantes, elle se mit à tourner sur elle-même dans une joie délirante.

— Il est mort ! Il est mort !

Elle criait, elle riait, elle pleurait...

— Chasseurs qui dormez à tout jamais, ne vous inquiétez plus ! Je vous ai vengés ! Je l'ai tué, vous savez. Moi, Petite Fille, j'ai détruit la bête ! Ya Ho ! Je l'ai tuée ! J'ai tué l'ours. He Ya Hi Hooo !

He Ya Hi Hooo ! Le hurlement de victoire de la tribu. Elle sortit sur la plate-forme et jeta le cri aux quatre vents :

— He Ya Hi Hooo ! J'ai tué l'ours ! Le Vieux Chasseur est vengé ! He Ya Hi Hooooo !

Son appel revint des collines d'en face et se répercuta de falaise en falaise, au-dessus de la rivière. La magie de l'écho répétait cette chose extraordinaire :

— Hé Ya Hi Hoooo ! 000 ! Petite Fille a tué l'ours ! Le Vieux Chasseur est vengé !

En bas, la famille de Bison avait déjà entendu les grondements du fauve. Terrifiés, les deux femmes et les gamins s'étaient cachés, mais, à l'appel de Petite Fille, ils sortirent des buissons et restèrent là, sur la grève, à se regarder sans comprendre. Puis quelqu'un aperçut la fillette qui dévalait la pente, de roche en roche, criant et faisant de grands gestes. Les chasseurs, eux aussi, alertés par le tapage, arrivèrent presque en même temps qu'elle à la plage.

— Elle a tué l'ours !

— Oh ! C'est impossible !

— Sa tête est malade !

Petite Fille interrompit ses gambades et son chant. Elle fit face à la tribu, campée très droite sur ses jambes maigres, ses deux talons plantés dans le sable. Elle regarda au fond des yeux l'un après l'autre, chacun de ces incrédules. Elle ne riait plus.

Puis, relevant le menton et désignant de la main la caverne que le soleil montrait lui aussi de ses derniers rayons :

— Allez voir, dit-elle. Ce soir, je dormirai dans l'abri du Grand Chasseur. Femme de Bison, rentre tes affaires. Et toi, Bison, prends ton couteau. Tu trancheras la tête de l'ours, je veux que tu l'accroches à l'entrée de ma demeure.

Voilà l'histoire que le vent m'a racontée, un jour qu'adossée contre une roche tiède, je regardais couler la Vézère au-dessous de moi, entre les falaises des Eyzies, ces falaises qui s'étaient renvoyé, il y a plus de trente mille ans, un cri victorieux que l'on peut entendre encore, si l'on sait bien prêter l'oreille à l'écho du passé.

La Vézère ressemble toujours à une anguille se tortillant entre les roches, mais son lit s'est enfoncé de huit mètres. Tant d'eau a coulé sous les collines...

En 1868, alors qu'on construisait à travers la région le prolongement vers Agen de la voie ferrée Paris-Périgueux, un éboulis nécessita des travaux de terrassement. On ouvrit une carrière ici, à Tayac, dans un site où, auparavant un fermier nommé Magnon, avait aménagé un *cro*, un *abri* pour son foin, à partir de ce qui subsistait d'une grotte au fond obstrué par des gravats.

En fait, il ne restait que le surplomb d'une lourde dalle rocheuse sur un espace vide de huit mètres de profondeur pour le double de large. L'accumulation du terreau et du sable – matériau dont on avait besoin pour le chemin de fer –, formait une couche de plus de quatre mètres d'épaisseur. Avant qu'on ait récupéré cette terre, il fallait se glisser à « quatre pattes » pour gagner le fond de l'abri en partie obstrué par une sorte de mur de pierre et d'argile pétrifiée, qui sonnait creux.

C'est là, dans l'ancien *cro* du père Magnon, à Cro-Magnon, que les ouvriers mirent au jour cinq squelettes dont celui d'une femme et d'un enfant. Ces gens reposaient depuis plus de trente siècles...

L'un d'entre eux, surtout, parut remarquable. D'abord pour ce qu'on retrouva sur lui : des coquillages marins, insigne du pouvoir dans toutes les sociétés primitives : quatre à la tête, deux à chacun des coudes, des genoux et des pieds.

Il avait été un très beau gaillard, d'une taille élevée (1,87 m) avec un crâne allongé, un front large, une mâchoire carrée et un nez bien droit. Les savants remarquèrent une atteinte de rhumatismes et, à l'état de calcification de ses os, purent préciser son âge : au moins une cinquantaine d'années. L'espérance de vie de nos ancêtres de la Préhistoire n'atteignait presque jamais cela.

— C'est un très bel athlète d'âge mûr, dont l'intelligence devait être égale à la force, conclut le célèbre professeur Broca, après avoir examiné cet homme.

Un homme qui pensait juste et agissait bien : l'*Homo Sapiens*, un homme comme nous, de notre race, que l'on n'aurait pas remarqué, déambulant en complet veston dans les couloirs du métro, si ce n'est pour admirer sa prestance. Bref, le premier en date des hommes modernes. Un homme avisé qui avait eu également le souci de ses apparences : outre les coquillages sacrés, on récupéra autour de lui,

une quantité de colliers, de bracelets, d'amulettes d'ivoire ou de dents percées. Un homme pieux. Un homme douloureux. Un homme à la fois industriel et artiste. Subsistaient également nombre d'outils ingénieux et beaux, de pierre et d'os façonnés. Un homme qui avait un message à nous laisser et qui est devenu célèbre, l'Homme de Cro-Magnon, notre Grand-Père, le premier Périgordin.

Mais la célébrité a toujours été monopolisée pour l'unique profit de la vanité masculine. À croire que seuls ces messieurs, de Cro-Magnon ou d'ailleurs, ont fait l'histoire et la préhistoire. En tout cas, celles qu'ils ont écrites ensuite.

Malgré tout le respect que l'on doit à l'Ancêtre, je fus donc profondément choquée de constater que l'on ne parle jamais que de l'Homme de Cro-Magnon. Et la femme ?... Pourtant, elle dormait là, avec les Chasseurs. Sans doute en égale. Et certainement pour une bonne raison...

J'en étais là de mes réflexions, tandis que je me reposais après la visite du musée de la Préhistoire installé dans ce qui reste du château féodal des Eyzies.

Je méditais avec un peu d'amertume lorsque je sentis une caresse et j'entendis un murmure qui devint de plus en plus distinct.

L'esprit du vent me racontait l'histoire de la Femme de Cro-Magnon. Une femme qui commença, bien sûr, par être une petite fille et devint, sans doute, un Grand Chef. Elle en était capable, sa dépouille présente une blessure mortelle à la tête. Trépas glorieux à l'issue d'un combat ?...

À votre prochaine visite par ici, asseyez-vous au soleil devant ce paysage magnifique et prédestiné, berceau de notre race. Écoutez les voix des falaises, avant de poursuivre votre promenade au Moustier, à la Madeleine, à Bourdeilles, à Chancelade, à Combes-Capelle... autant de lieux où nos ancêtres ont laissé des témoignages et des traces de leur passage.

Aux admirables grottes de Villars, de Bara-Bahau, de Font-de-Gaume et de Lascaux (dès que cette dernière sera de nouveau ouverte aux visiteurs, ce qu'il faut espérer), vous serez frappé de stupeur en contemplant ces messages peints sur les murs, avec tant de talent. Point ne leur avait été besoin de savoir écrire pour nous faire connaître leur existence quotidienne, la chasse dont ils vivaient : les Grands Chasseurs ont inventé la bande dessinée...

Mais après ce voyage magique dans le temps, il serait injuste de ne pas avoir aussi une pensée pour les voisins du Clan de Cro-Magnon. Même si ces Petits Hommes n'ont pu nous laisser un testament, tellement ils étaient occupés à braver une nature hostile qui eut, en fin de compte, raison d'eux.

En effet, cette race avait été trop mal armée intellectuellement pour

pouvoir se perpétuer jusqu'à nous. D'elle, faisait partie le fameux Homme de Néanderthal, dont on découvrit notamment les restes en Allemagne et en Seine-et-Marne.

Pauvre brute, effarée par l'arrivée au pouvoir des ancêtres de Petite Fille, nos propres ancêtres, elle disparut sans faire de bruit, sans songer à peindre un message sur les murs des cavernes, sans avoir eu le temps d'inventer l'art qui a rendu l'homme immortel.

L'art est la seule manière d'exprimer sa pensée sans le secours des mots et la seule façon de la faire comprendre à tous. C'est le don le plus magnifique de soi, avec un compliment pour chacun de ceux qui admirent l'œuvre : la beauté.

C'est à tout cela qu'il faut songer en revenant du pays et du temps de l'Homme de Cro-Magnon. Mais il semblerait que la Nature ait voulu réparer l'oubli dans lequel, par son ignorance, est tombé le Petit Homme disparu. Elle nous offre, à défaut des traces de son passage, la beauté des paysages où il a vécu, chassé et souffert.

Si l'on a retrouvé quelques squelettes sans histoire de ces malchanceux, venus eux aussi du fin fond de l'Asie, il nous reste à admirer dans les pays voisins du Quercy et de la Corrèze, leur dernier et immense territoire de chasse, formé par le plateau calcaire criblé de gouffres du Causse de Martel, de part et d'autre de la vallée de la Sourdoire.

Ce n'était alors qu'une lande désolée. Elle ne retrouvait de sourires qu'au printemps avec la floraison de myriades de renoncules sauvages, entre les bouquets de bouleaux. La bise d'hiver s'engouffrait en hurlant dans les sombres couloirs des vallées, marécages de tourbes bordées de pins serrés.

Ce vent continue à bramer, les nuits d'hiver. Il n'a pas oublié les cavalcades des monstrueux troupeaux de jadis : mammouths, rhinocéros laineux, rennes, poulains à fourrure... que ces petites créatures, presque des hommes, poussaient vers les ravins, avant d'être eux-mêmes engloutis dans ce précipice d'où l'on ne revient jamais, l'oubli.



Tsan Bolant Et Les Chevaux de lune



L y avait une fois, je vous parle d'il y a très longtemps, une veuve et ses trois fils. Ils n'étaient guère riches, mais disposaient d'une petite exploitation assez prospère et d'un pré où, chaque année, on récoltait neuf meules de foin.

La veuve, active et dure à l'ouvrage, se félicitait d'être bien secondée par ses deux aînés, des garçons forts et vaillants mais, en revanche, elle se désolait du peu d'empressement montré par le plus jeune.

Il faut vous dire que celui-ci, chétif et peu *santeux*, se fatiguait vite. Mais avec la moindre bonne volonté, il aurait pu rendre autant de services qu'il se trouvait d'excuses pour paresser. Ses frères, furieux contre lui, le grondaient sans cesse et leur mère finit par être, elle aussi, à bout de patience. Un soir, excédée, elle refusa de lui servir un souper qu'il n'avait pas gagné et lui déclara en matière de plaisanterie :

— *Tsan Bolant, si n'a pas d'ions, balhal lou gai Jean le Vaillant, si tu n'as pas d'œufs, tu vas chercher le coq.*

C'est toujours ce qu'on répond aux ambitieux.

Celui qu'on avait surnommé « Jean le Vaillant », par dérision, ne fit ni une ni deux, et partit en courant vers le poulailler d'où il revint, brandissant le roi de la basse-cour à qui il avait proprement tordu le cou.

Sa mère lui cassa un balai sur le dos et les deux frères ajoutèrent aux imprécations de la mère.

— Tsan Bolant ne te suffira plus comme surnom, persiflèrent-ils. Si deux *tzâfres* ne pèsent pas trop à tes faibles épaules, on pourrait aussi

t'appeler *Trontote*, l'idiot chétif.

Les *tzâfres* ou *châfres* sont des surnoms pittoresques en usage depuis la nuit des temps, du côté de Bergerac, et qui soulignent un défaut, un tic ou même une profession.

Cette coutume répandue partout au Moyen Âge fut du reste à l'origine de la plupart des noms de famille. Tant que l'état civil n'exista pas, les surnoms semblèrent plus pratiques qu'un même patronyme désignant les divers foyers issus de familles nombreuses et prêtant à confusion. Ils devinrent héréditaires à force d'usage. Le nouveau-né en héritait de son père et on oublia le vrai nom s'il en existait un. Ainsi, les familles Taillefer, si nombreuses en Périgord, rappellent de même un des premiers comtes célèbres pour la vigueur qu'il mit à combattre les Normands. Ces terribles pirates firent des incursions le long des rivières, jusqu'à Nontron qui fut pris et incendié par eux au XI^e siècle.

Plus pacifique témoignage de cet emploi des surnoms : si vous rencontrez au cours de vos promenades en Périgord des personnes du nom de Fouricot, sachez que ce *tzâfre* désigna à partir d'un certain moment, les enfants du responsable du four banal ou commun, où chaque villageois allait faire cuire son pain. Votre science fera plaisir aux gens d'ici, si fiers de leurs usages.

Mais retrouvons donc ce paresseux de Tsan Bolant et sa laborieuse famille...

— Tsan Bolant je suis, Tsan Bolant je reste, répliqua le benjamin des fils de la veuve. Et vous verrez que ma vaillance et mon adresse feront un jour de moi l'homme le plus riche du pays. En attendant, ne comptez plus jamais sur moi pour vous obéir.

Les autres, finalement, prirent le parti de rire d'une telle prétention et Tsan Bolant en profita pour aller se coucher, occupation qu'il préférait entre toutes.

Le lendemain, poursuivant sa sieste à l'ombre propice d'un noyer, il tint, à sa façon, compagnie à ses frères qui faisaient les foins.

Je vous ai dit que le pré de la famille rapportait chaque année neuf meules. Or, le jour suivant, quand les deux aînés voulurent faner, c'est-à-dire disperser l'herbe à la fourche, afin qu'elle sèche bien, quelle ne fut pas leur stupéfaction en constatant qu'il manquait un tas. C'était une perte grave pour de petits paysans comme eux.

Aussi, le soir venu, l'aîné des garçons fut désigné par sa mère pour aller veiller là-bas et surprendre les voleurs, le cas échéant. Las ! le jeune homme était tellement fatigué qu'il s'endormit bientôt. À l'aurore, tout navré, il vit qu'il ne restait plus que sept meules.

Le cadet prit la veille à son tour mais, aussi las que son frère, il ne s'aperçut pas dans son sommeil qu'on les volait encore.

La mère était si désolée que Tsan Bolant, un peu honteux de son

attitude passée, proposa alors de faire le guet.

Les autres se moquèrent fort de son dévouement, mais la mère fit remarquer que puisque le garçon dormait tout son saoul pendant que les autres s'échinaient, il pourrait sans peine passer une nuit blanche.

Au crépuscule, Tsan Bolant gagna le pré. Il avait pris soin d'emporter son couteau, une bonne lame telle qu'on en fait à Nontron, non pas pour se défendre ni pour attaquer, le pauvre chétif, mais pour se tenir éveillé. Vous allez voir comment.

En effet, outre le couteau, il transportait une corne de bœuf, le *coffin* des moissonneurs où l'on enferme la pierre à effiler. Ce coffre, vous vous en souvenez, sert de réservoir à l'eau vinaigrée qui tient la pierre humide.

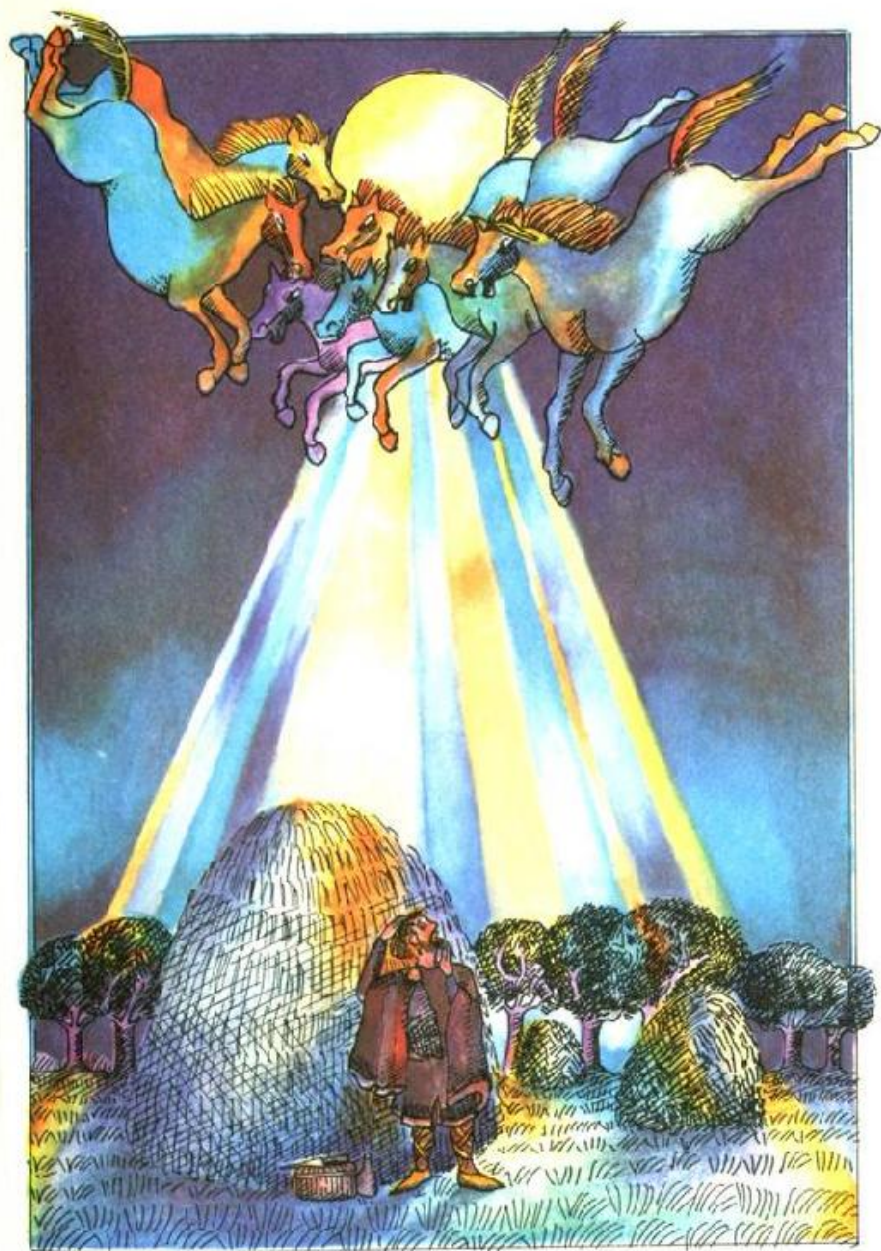
Dissimulé au pied d'une meule, il s'entailla le petit *marmillou* de la main gauche, avec la lame de son couteau. Marmillou désigne par ici l'auriculaire, le petit doigt si vous voulez...

Sur la profonde entaille, il versa de l'eau vinaigrée. Cela le brûlait terriblement et il comptait sur la souffrance pour se tenir éveillé. Il faut être vaillant pour endurer cela, et Tsan Bolant commençait à mériter son surnom, bien à propos cette fois-ci.

Afin d'oublier sa douleur, il chantonnait à voix basse ce dicton :

« *Lo couteuï d'un feignait copo toujours bien.* » Le couteau d'un fainéant coupe toujours bien.

La lune se leva bientôt et... ô prodige ! un rayon laiteux descendit soudain du ciel, comme une rampe dont sept chevaux magnifiques sortirent.



Tsan Bolant crut un moment que la douleur de son marmillou lui donnait la fièvre... Mais se rendant compte que les chevaux attaquaient, pour s'en régaler, une meule diminuant de volume à vue d'œil, il comprit qu'il n'était pas le jouet du délire.

Il s'approcha pour chasser les splendides mais impudents destriers. Le plus beau, le plus grand, le plus blanc des animaux et qui semblait le chef de cette étrange bande, tourna vers lui son long cou souple et lui dit :

— Nous sommes les chevaux de la reine de glace. Depuis qu'un dragon a détrôné le roi, séquestré la princesse et enchanté le château, nous n'avons plus le droit d'aller brouter dans les domaines royaux. Aussi le Ciel, qui a eu pitié, nous a permis de sortir de l'écurie par un chemin de lune qui aboutit jusqu'ici. Je t'en prie, sois gentil et permets-nous de nous restaurer. Jamais foin ne nous sembla aussi doux, aussi léger, aussi parfumé.

Tout émerveillé, Tsan Bolant les laissa manger.

— Pour te remercier de ton geste, dit encore le cheval, nous voudrions, à notre tour, faire quelque chose pour toi. Nous savons que tu as de grandes ambitions et que tu es faible et désarmé. Tu te trouveras avant peu devant de sérieuses difficultés. Nous allons donc te donner chacun un crin que tu attacheras à ton petit doigt. Si tu as besoin d'aide, tourne cette bague trois fois autour de ta phalange, en disant : « Par mon marmillou si court, chevaux de lune, venez à mon secours. » Mais prends garde à ne pas gaspiller cette magie, car tu n'auras droit de l'utiliser que trois fois.

— Mais comment pourrez-vous m'assister même trois fois, puisque vous êtes vous-mêmes prisonniers du drac ? s'inquiéta le jeune homme, peu convaincu malgré tout.

— N'oublie pas ce que je viens de te dire. Nous sommes des chevaux de lune.

Tsan Bolant prit alors les sept crins et les enroula autour de son marmillou. Aussitôt, le sang s'arrêta de couler, la plaie se referma et la douleur disparut.

La nuit passa tandis que le jeune homme allongé au pied d'une meule rêvassait en contemplant l'univers infini des cieux. Juste avant que la lune, en fin de course, aille se coucher, un fracas de roues se fit entendre sur le chemin. À ce bruit, les chevaux hennirent de frayeur et se cabrèrent. Une charrette à foin, étroite et longue, s'arrêta à la lisière du pré, si longue qu'elle remplissait tout le côté.

Les chevaux, d'un bond, sautèrent sur le dernier rayon de lune et galopèrent jusqu'au plus profond de la nuit, tandis que derrière eux le chemin d'argent s'amenuisait.

L'astre aussi disparut mais, à la clarté de l'aube, Tsan Bolant vit descendre de la charrette sept personnages étranges, à la figure de

lézard et armés de fourches. Pétrifié par la frayeur et croyant qu'ils allaient attenter à sa vie, il se recroquevilla dans le foin. Or ces bizarres individus entreprirent tout bonnement de ramasser le restant de l'herbe pour en remplir le véhicule.

Tsan Bolant voulait bien faire plaisir à des chevaux de lune, mais à la pensée que des voleurs d'aussi mauvaise mine pillent à leur tour le champ familial, son sang ne fit qu'un tour.

— Holà ! cria-t-il en se découvrant, qui vous a permis de prendre ce qui ne vous appartient pas ? Ce champ est celui de ma mère et vous n'y avez aucun droit.

Le chef des reptiles humains s'avança vers lui, la fourche menaçante.

— Notre maître le drac a droit sur tout si l'envie lui en prend. Puisque les chevaux s'échappent des écuries pour trouver ici une nourriture qui leur plaît, nous remplirons désormais leurs mangeoires de ton herbe, que tu le veuilles ou non.

Et il conclut son discours par un grand coup du manche de la fourche sur la tête du jeune homme et celui-ci perdit connaissance. Il ne s'aperçut donc pas que les voleurs le chargeaient dans la charrette avec le foin et ainsi inconscient, il fut voiture toute la nuit jusqu'au bout du Quercy.

Un cahot de l'équipage le réveilla au moment où il s'arrêtait. Tsan Bolant attendit un instant avant d'émerger avec précaution de sa prison ambulante. Les serviteurs du dragon, assis au pied de la charrette, paraissaient attendre des ordres et le jeune homme les entendit discuter.

— Bientôt le mariage aura lieu. Le drac a gagné, constatait l'un des monstres.

Et retenant sa respiration, le garçon apprit une histoire encore plus incroyable que l'aventure de cette nuit, histoire incroyable, mais qui confirmait les dires du cheval de lune.

Un roi avait été entraîné dans un marché de dupe par le dragon, le drac qui, lui, régnait dans les profondeurs de la terre, le fond des rivières et l'obscurité des gouffres.

Désespéré, ce monarque en était mort sur le coup. Le drac réclama à la reine veuve ce qu'il estimait désormais sien en vertu du marché passé, à savoir le royaume, le château et le trésor enfoui dans les souterrains. La reine refusa de céder son héritage. Le dragon, respectueux à sa façon des lois, proposa alors d'épouser la souveraine. Ainsi, le plus régulièrement du monde, il entrerait en possession des biens litigieux.

La veuve, bien sûr jeune et ravissante, poussa de hauts cris et prétendit qu'il ne manquerait pas, par toute la terre, de preux redresseurs de torts à qui elle apporterait sa dot en échange d'une épée secourable.

Alors, le drac fut secoué d'un rire inextinguible, véritable tremblement de terre qui bouleversa toute cette région du Quercy, depuis truffée de gouffres. Sa magie aidant, il transforma la montagne où se perchait le château en un pic de cristal, gela la forteresse et sa propriétaire, désormais statue de glace, figée dans son désespoir au sommet du donjon.

Autour de la montagne, il creusa un gouffre circulaire et insondable.

— Celui qui, par trois fois, pourra atteindre le chemin de ronde et déposer un baiser sur ton front sans te briser ni anéantir ta prison, celui-là t'épousera et sera maître désormais de ta destinée et de ton royaume. Je te donne trois cents ans pour l'attendre. J'ai le temps et patienterai jusqu'à ce jour improbable. Mais comme je suis sûr de ma victoire, je prends déjà pour acompte les destriers magiques de ton mari. Ils seront fort bien soignés chez moi. J'ai l'habitude des enchantements.

La lune, du haut du ciel, demeure le témoin muet mais vigilant de toutes choses. Captive elle aussi en quelque sorte et astre froid, elle ne parvint pour adoucir le sort de la malheureuse qu'à magnifier la prison cristalline par les plus belles nuits.

Le soleil, alerté, ne réussit jamais à neutraliser le gel surnaturel de ces hauteurs, même en caressant tout le jour la miroitante demeure.

Tsan Bolant, ébloui, vit ainsi flamboyer dans l'aurore, non loin de l'endroit où il se trouvait, comme un immense amoncellement de diamants, de rubis et d'escarboucles.

Perché sur la montagne vertigineuse, un château, pareil à une construction de pierres précieuses, abritait une silhouette immobile et étincelante, pétrifiée dans son muet appel, à la terrasse du donjon.

Malgré la distance, il imagina facilement le flot immobile de larmes gelées, débordant des beaux yeux d'émail comme une cascade de gemmes et de perles incrustées dans les joues glacées.

Oui, Tsan Bolant en fut doublement ébloui. Se frottant les paupières, lui qui ne doutait de rien, il décida qu'il serait tout désigné pour sauver la reine et hériter le royaume.

— Aïe ! comment faire ? Il faut d'abord sortir de la charrette, échapper aux serviteurs du drac et sauter par-dessus la montagne. Trois conditions essentielles avant de ceindre la couronne...

Il faillit bêtement appeler les chevaux à son secours, en tournant la bague de crin autour de la phalange de son marmillou. Mais heureusement, le petit grain de bon sens resté dans sa tête, le préserva d'une telle imprudence.

— Seul le talisman me permettra de sauter au-dessus de cette montagne énorme pour embrasser la reine, alors économisons-le...

Plus que jamais, il ne doutait de rien. Après avoir vécu une telle nuit, tous les espoirs pouvaient lui être permis.

Heureusement, les horribles valets décidèrent d'aller aux ordres chez le drac et le jeune homme en profita pour se glisser hors de la charrette et se rendre chez lui, ce qui lui prit huit jours.

Il pensait bien que la réception serait plutôt morose, mais bon garçon après tout, il s'inquiétait de l'état d'esprit des siens, dépouillés de leur foin et sans nouvelles de lui.

L'accueil fut, en effet, plus que frais. En dépit de leur soulagement à la réapparition de celui qu'ils avaient cru assassiné, les aînés ne modérèrent pas leur rancune.

On ne pourrait jamais compter sur cet idiot paresseux et on avait été bien bons de se faire du souci pour un tel incapable.

Tsan Bolant essaya d'expliquer ce qui s'était passé. Personne ne le crut. Et lorsqu'il annonça qu'il repartait pour aller délivrer la reine, ses frères l'enfermèrent dans la cave.

— Tu resteras ici pour aider notre mère et si tu n'es bon à rien, tu tireras la carriole, car il nous faut vendre le mulet, n'ayant plus rien pour le nourrir.

— J'aurai un cheval plus magnifique que vous ne pouvez l'imaginer, cria le garçon quand la porte fut rabattue sur lui. Et je sauterai par-dessus la montagne ! Et j'embrasserai la reine ! Voilà ce que je ferai !

— Eh bien, saute par le *guichou*(3) et embrasse les barriques, *trontote*, mais laisse-nous en paix.

Dans l'obscurité, Tsan Bolant ne tarda pas à s'endormir. Un rayon de lune passant à travers le guichou le réveilla. Cela lui remit aussitôt en mémoire son mirifique projet.

— Par mon marmillou si court, chevaux de lune, venez à mon secours !

Ayant tourné trois fois l'anneau de crin autour de son petit doigt, il vit alors le pinceau de lumière s'élargir. Et, par ce chemin translucide, descendre un destrier magnifiquement sellé. Il sauta sur la bête qui fit feu des quatre fers et se retrouva au pied du château étincelant sous la lune. Il cacha le cheval derrière un arbre et s'avança de l'air le plus déguisé qu'il put.

— Salut ! cria-t-il en se penchant sur le gouffre qui le séparait de la montagne. Holà, le drac ! Sors de ton antre puant et viens contempler ta défaite.

Dans l'eau fétide, un tourbillon se creusa et au milieu de fumerolles empoisonnées, une tête hideuse apparut. Puis le corps immense d'une sorte de serpent ailé et griffu s'extirpa de la vase pour gagner la terre ferme.

De la gueule immonde, un rire énorme sortit.

— Tu en as de l'audace, mon *drole*(4). Mais si, par hasard, tu bondissais assez haut, ce dont je doute, tu ne serais pas le premier à retomber dans l'eau de l'autre côté, car le fossé ceinture la montagne,

souviens-toi. Tous ceux qui y churent pour les beaux yeux de la reine, ont pris figure serpentine et sont devenus mes serviteurs, après avoir perdu la mémoire de leur identité. Tu ne peux imaginer comme ils sont nombreux ceux qui habitent ces profondeurs où ils sont *englandés*(5) à perpétuité.

Il fit un geste de la patte. Du bouillonnement, mille museaux reptiliens apparurent.

— Ne vous inquiétez pas, cria Tsan Bolant à leur intention. Je vous délivrerai.

— Vous autres, gens de la campagne, vous me ferez toujours rire, siffla le monstre, mais vous me fatiguez. Alors, saute ! Ne casse ni les murs ni la reine et veille à bien retomber sur tes pieds. Au moindre bris de glace, je te garde.

Tsan Bolant salua le diabolique animal d'un pied de nez et gagna le fond du pré pour se rapprocher de la lisière du bois où il avait attaché le destrier.

— Hé ! où vas-tu, l'insolent ? cria le drac. C'est vers l'autre côté, imbécile ailé, que tu dois t'élancer.

— Je recule pour mieux sauter, répliqua le garçon. Et tu vas voir que pour n'être pas imbécile, je suis néanmoins ailé...

Et hop, il enfourche son cheval qui bondit dans les airs au-dessus de la montagne cristalline, frôlant le donjon de cristal, juste assez bas et assez près pour que son cavalier dépose un baiser sur une joue glacée ruisselante de larmes de diamants. Pendant cette brève seconde, Tsan Bolant sentit un froid extraordinaire le transpercer.

Léger comme une plume, l'étalon se posa sans encombre de l'autre côté, tandis que le drac, derrière le château, rugissait de fureur.

— Qu'est-ce qu'on fait, dit le cheval, on recommence ?

— Non, décida Tsan Bolant. Emmène-moi à la maison. Je me sens fatigué et il faut faire languir le drac. Demain, je t'appellerai.

— À ton aise.

En sept bonds prodigieux, Tsan Bolant se retrouva dans la cave. Après avoir remercié le cheval, il ôta sa veste, s'en fit un oreiller et s'endormit contre une barrique.

Lorsque ses frères le réveillèrent d'une bourrade bien soignée, il s'étira et bâilla le plus innocemment du monde. Ce faisant, il sentit au coin de sa joue comme un petit caillou qui le gênait. Il y porta la main et recueillit un diamant d'une pureté extraordinaire.

— Regardez, regardez, dit-il à ses frères. C'est une larme de la reine ! Et écoutez ce que, cette nuit, j'ai fait.

Naturellement, les frères ne voulurent pas croire un mot. L'aîné lui retourna une claque et l'autre en fit autant.

— Ose aller raconter autant de sornettes à notre mère, conclut le cadet, et lui montrer des diamants alors qu'elle n'a même plus de foin

pour nourrir le mulet et le bourri.

Lorsqu'ils arrivèrent devant leur mère, Tsan Bolant tendit sa paume ouverte. Une goutte d'eau en coula. La larme s'était dégelée ! Sa mère lui administra une paire de calottes et l'envoya garder les brebis.

— Si tu t'ennuies, tu chercheras si leurs crottes ne sont pas devenues des perles, cria-t-elle impatiente.

Le soir, force fut au garçon de constater que, pendant sa sieste, le loup avait emporté un agneau. La famille, exaspérée, l'enferma dans la bergerie.

Lorsque le rayon de lune apparut, notre irréductible était de nouveau prêt à se sauver.

— Par mon marmillou si court, chevaux de lune, venez à mon secours !

Le cheval magique sauta par la lucarne et remporta vers le château enchanté.

Appelé, le drac réapparut et de fort méchante humeur. Pendant la journée, il avait fait abattre tous les arbres du parc afin qu'on ne puisse s'y cacher, mais les ouvriers à tête de serpent avaient entassé les troncs. Tsan Bolant n'eut que l'embarras du choix pour dissimuler sa monture.

Il se paya le luxe de quelques insolences, puis comme la Bête lançait une patte pour l'attraper, d'un bond il sauta sur sa monture qui s'élança par-dessus le tas de bois, le parc, le fossé et le donjon. En embrassant la belle, Tsan Bolant eut l'impression que le froid de ces hauteurs avait diminué.

Le lendemain, à son réveil à la ferme, il recueillit au coin de sa lèvre une perle magnifique.

— Tenez, dit-il à ses frères, voici la perle que mère m'a demandée.

L'aîné lui lança un coup de poing pour lui apprendre le respect, le cadet le pinça et leur mère, après avoir considéré la gouttelette d'eau au creux de la paume de l'incorrigible, lui cassa un balai sur le dos.

— Tu n'es bon à rien qu'à des *gazineries* et pour t'apprendre à parler pour ne rien dire, tu vas filer dans le verger et tu feras peur aux oiseaux qui pillent nos prunes.

Au crépuscule, Tsan Bolant se réveilla frais et dispos. Les merles avaient bien déjeuné. Aussi, l'enferma-t-on dans le cellier.

Lorsqu'il appela le cheval, celui-ci sautant avec grâce, fit remarquer :

— Attention, mon drôle ! Ce soir est le dernier de la pleine lune. Même si tu n'avais pas épuisé les trois souhaits, je ne pourrais plus revenir et je me suis laissé dire que le drac est fou de fureur. Tu auras de la chance s'il te conserve en vie.

— Ce soir, dit Tsan Bolant, je vais me surpasser et je compte sur toi aussi pour la deuxième moitié du trajet : tu auras un passager

supplémentaire.

Il répéta cela mot pour mot au dragon qui jetait feu et flamme. Il répéta cela en criant de loin, car la Bête avait fait enlever le bois coupé et raser à une lieue à la ronde tout le pays autour du château. Il répéta cela sans descendre de cheval. Puis, ayant conclu ce discours par un joli chapelet d'insolences, il se pencha sur le cou de sa monture.

— Tu crois que, de cette distance, tu pourras sauter ?

— Attends un peu de me mieux connaître, fit le cheval en clignant de l'œil. Et sache que je ne me suis jamais autant amusé. On y va ?

— On y va. Et saute suffisamment de côté pour que je puisse allonger le bras.

Hop ! lorsque le bond prodigieux du cheval passa près du donjon, juste à l'effleurer, Tsan Bolant se pencha et, prenant la reine par la taille, l'arracha de la gangue de glace. L'air semblait tout juste frais. À la retombée, ils étaient trois : le cheval, caracolant de joie, la jolie reine encore un peu figée et Tsan Bolant couvrant la belle de baisers jusqu'à ce qu'elle retrouve chaleur humaine.

Derrière eux, il y eut comme un tremblement de terre. Du fossé, jaillirent mille jeunes hommes, beaux et forts. Ils se saisirent du drac et le réduisirent en chair à pâté. Ils jetèrent les morceaux fumants dans le fossé circulaire qui se referma sur ce cadavre abominable. Une musique merveilleuse sembla alors jaillir de la montagne.

C'était le cristal de glace qui craquait sous la poussée des herbes et des fleurs. L'eau des douves disparut vers les profondeurs et rapidement le fossé se combla pour être remplacé par une belle route circulaire bordée de platanes. Dès que le cheval y bondit, la chaussée, comme une boucle qui se défait, s'allongea, franchissant les bois, les prés, les monts et les vallées.

Arrivé devant sa maison, Tsan Bolant sauta à terre et tout joyeux, appela sa mère et ses frères.

— Venez ! cria-t-il. Venez saluer la reine que je vais épouser.

Mais les mères sont ainsi : elles ne voient jamais leurs enfants autrement qu'elles les ont faits. Celle de Tsan Bolant, après révérence à la princesse, considéra son benjamin d'un air soucieux.

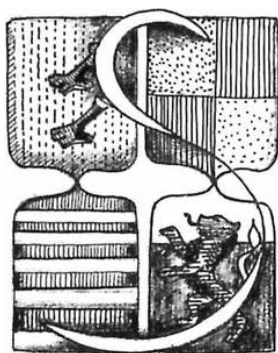
— Ah ! drôle, dit-elle, toi qui es né fatigué, t'imagines-tu l'énergie qu'il faut pour les choses de gouvernement ?

En bon fils de paysan, Tsan Bolant répondit comme au temps des semailles :

— J'ai fait ce que j'ai pu, que Dieu fasse le reste !



Les quatre barons



UR le portail d'une église de Périgueux est gravée une inscription peu connue des touristes. Pourtant, cette devise pourrait servir de carte d'identité à chaque habitant du pays :

Petra inimicis, cor amicis, hostibus ensis.

Haec tria si fueris, Petracorsensis eris.

Ce n'est peut-être pas du très bon latin, mais c'est une fameuse recette, comme toutes les recettes de par ici :

« Pierre pour les indifférents, cœur pour tes amis, épée pour tes ennemis, si tu es tout cela, tu es périgordin. »

En passant, sachez et puis on n'en parlera plus, le sujet a fait couler assez d'encre, sachez que les habitants du Périgord se nomment Périgordins. Sont seuls Périgourdins les gens de Périgueux. À Sarlat ou à Bergerac, Sarladais et Bergeracois y tiennent beaucoup.

Les noms de Périgord et de Périgueux évoquent le souvenir d'une peuplade de fiers Gaulois, maîtres du pays jusqu'à ce que Jules César et les Romains viennent par chez nous, pour la conquête que l'on sait.

Ils se décomptaient en quatre tribus, pourvue chacune d'un fanion de guerre particulier. On les appelait donc les « Quatre fanions », en celte : *Petru corri*, les Petracores.

La capitale des Petracores avait été fondée autour de la source sacrée de la déesse Vesone. L'*oppidum* de la Boissière, au sud de Périgueux, constitue en quelque sorte le berceau de la ville.

La nouvelle administration de la Gaule romaine inclut bientôt le Périgord dans la province d'Aquitaine.

On ne peut qu'imaginer le Périgueux de jadis, ou plutôt, *Vesunna*

Petrocoriorum. Les Romains en firent une cité magnifique, avec des arènes capables de contenir 30 000 spectateurs, des thermes luxueux et confortables.

Il reste peu de choses de tout cela, si ce n'est les vestiges du cirque, demeurés dans un square, des mosaïques admirables dont s'enorgueillit le musée de la ville. L'imposante tour de Vesone offre le seul témoignage du temple dédié à la divine protectrice du pays. Toutes les pierres gauloises et romaines servirent aux remparts sans cesse reconstruits pour défendre la cité contre les invasions qui se succédèrent pendant le Moyen Âge. Avant l'An mille, ne subsistait qu'une minable bourgade fortifiée : la Cité, capitale militaire du comté de Périgord.

À mille pas de la Cité surplombant l'Isle, s'élevait une colline ou *puy*. Un petit sanctuaire y consacrait la mémoire de saint Front, l'évangéliste du Périgord. Vers le XII^e siècle, sur le tombeau du saint, on érigea la cathédrale. Autour, couvents, auberges et commerces vivaient largement des pèlerinages. Rapidement, toute une population marchande et bourgeoise prospéra dans l'agglomération du Puy-Saint-Front. Tant et si bien que vers le XIII^e siècle, la Cité se trouva absorbée. Cela ne se fit pas sans bruits, les gens de la Cité prétendaient ne dépendre toujours que du seul gouvernement du roi de France.

C'est la seule fois au monde où l'administration dut capituler devant le commerce. De ce mariage difficile, un bel enfant naquit : la ville baptisée Périgueux. Depuis, elle n'a cessé de prospérer. Je crois plaisant d'évoquer brièvement son histoire, une raison supplémentaire d'en apprécier la visite.

Tant que durera l'époque féodale, le Périgord sera placé sous la protection d'un comte suzerain, chef de tous les seigneurs. Au-dessous de lui, quatre barons, comme jadis les quatre tribus, se partageront l'autorité. Ce système très simple résume parfaitement la signification des seuls véritables titres de noblesse du Moyen Âge, désignant des fonctions militaires :

Près du roi, à la cour de Paris, le duc (ou *dux*), conducteur général en chef des armées. Dans chaque territoire ou province, un comte (ou *comes*), délégué commandant la région. Et aux points stratégiques, des barons (ou *barones*), porteurs de fanions ou bannières car responsables des régiments locaux. En cas de besoin, ces bandes armées rassemblaient les petits seigneurs des environs suivis de leurs propres hommes.

Voilà pourquoi le Périgord, pays des Quatre Fanions, conservait quatre barons autour d'un comte. Tradition millénaire, mais également bien pratique : il faut seulement quatre barons pour porter le trône d'un évêque lorsqu'il fait son entrée dans la ville épiscopale, capitale du comté. Tout juste quatre barons disponibles pour cette

importante cérémonie, cela ne laissait point de jaloux à se morfondre. L'envie n'a jamais porté bonheur à la paix.

Las, s'il y avait quatre places à prendre, une seule intéressait. La cérémonie avant que de commencer, donnait lieu à d'enragées luttes protocolaires :

— Qui osera me ravir l'honneur de la place de droite ?

— Moi, je ne veux marcher que des premiers.

— Si l'on me met à gauche ou derrière, pour l'affront je sors mon épée.

— Et moi qui sur le procès-verbal de l'Assemblée fut contraint de signer le dernier !... Que l'on n'espère pas que l'injure recommence.

En 1532 – cela durait ainsi depuis des siècles... – le nouvel évêque Foucauld fut horrifié.

— Seigneur, ayez pitié de nous ! Chacun des quatre compères a pris la précaution de s'entourer de soldats patibulaires et armés jusqu'aux dents.

— La ville est transformée en camp retranché, criaient les bourgeois en courant s'enfermer chez eux à double tour. Garez-vous, garez-vous, un mauvais coup est si vite arrivé.

— Comment procéder à la sainte cérémonie avant que le sang ne coule ? calculaient les conseillers, envisageant pour certains de se barricader dans la tour Mataguerre.

Les barons se battaient déjà comme des chiffonniers, lorsque leur combat s'arrêta soudain et non point faute de combattants : on en comptait autant qu'un chien a de puces ! Leur combat s'arrêta car, désormais sans utilité : les consuls, notables de la ville étaient entrés dans la cathédrale en portant la chaise de l'évêque sur leurs propres épaules.

Qui étaient ces quatre barons, dignes descendants des redoutés Petracores ? Héréditairement, les sires de Mareuil, Bourdeille, Beynac et Biron. Héréditairement, de fameux lurons.

Leurs baronnies, quatre châteaux disposés comme quatre meutes, protégeaient en arc de cercle le Périgord de la plaine :

En haut, à l'ouest de Nontron, surveillant la route d'Angoulême, Mareuil. Au-dessous et un peu en retrait, près de Brantôme, contrôlant la rivière de la Dronne, Bourdeille. En centre arrière, tapi au confluent de la Vézère et de la Dordogne, Beynac. En bas, un œil sur l'Agenais et l'autre sur le Quercy, Biron. Une belle défense, dirait-on dans ce pays de rugby.

À tant surveiller l'Aquitaine, on ne prit pas garde que le destin allait y jouer un coup fourré dont le Périgord mettrait longtemps à se relever.

Furieux de ce que son épouse, Aliénor d'Aquitaine, n'avait su lui donner que deux filles, Louis VII, roi de France, par un triste jour de

l'an 1152, faisait, au concile de Beaugency, annuler son mariage. Trois semaines plus tard, Aliénor épousait Henri Plantagenêt, duc de Normandie, comte d'Anjou... et roi d'Angleterre en 1154 ! Avec elle, Henri épousait la province d'Aquitaine qu'elle apportait en dot. Oui, l'Aquitaine, terre française jusques et y compris le Périgord et tous ses Périgordins. Nos barons se retrouvèrent en quelque sorte anglais... Ils allaient bientôt tâter de la fêrûle de souverains d'outre-Manche.

Les rois de France avaient, non sans mal, jusqu'ici supporté les turbulents barons du Périgord et leurs comtes parfois bien encombrants. Avec la famille Plantagenêt, cela tourna vite au vinaigre. Les Anglais ont un sens particulier de l'humour... même s'ils sont d'origine française.

Ce n'étaient pas des questions de vocabulaire qui séparaient les seigneurs d'ici de la nouvelle autorité. La cour de Londres ne parlait guère que français et tout le comté s'entretenait en langue occitane. Non, il s'agissait de quelque chose qu'on ne soupçonnait pas, mais qui existait au fond du cœur, le patriotisme.

— Un Périgordin n'a-t-il pas après ses semelles toujours un peu de terre de France collée ?

Les choses se gâtèrent davantage lorsque le Plantagenêt, las des scènes de son épouse, la boucla en prison. Aliénor savait donner de la voix. Elle appela à la rescousse tous ses vassaux d'Aquitaine.

— Au secours ! Venez délivrer votre princesse.

— *Sorry*, fit remarquer le mari, votre fils chéri, Richard, est devenu leur suzerain. Je l'ai chargé de me représenter et ils ne doivent obéissance qu'à lui, désormais.

— Mordious, cria la dame. Cette province EST À MOI. À moi, mes chevaliers !

Le fils chéri, Richard Cœur de Lion, entendait bien, lui aussi, régner en toute indépendance sur le Périgord. Les barons ne savaient plus où donner de la tête et du fanion.

C'est ainsi que, cent ans plus tard, l'un d'entre eux, Raimont de Mareuil (celui dont le fief se situe en haut de la carte), se trouva dans de sérieuses difficultés. Cet homme, au demeurant fort sympathique, avait dans sa jeunesse offert sa bannière à l'occupant anglais. Sans trop réfléchir, comme on le fait à cet âge.

Or, en 1365, le roi de France Charles V le Sage, fils de Jean le Bon, eut à compter sur ses doigts les amis qui lui restaient dans un royaume bien rétréci.

La guerre a mal tourné... La somme énorme payée pour la rançon de Jean le Bon, prisonnier des Anglais, a vidé le trésor et fait passer les trois quarts de la France d'alors sous la domination anglaise. Point n'est besoin de deux mains pour énumérer les fidèles du pauvre roi Charles. Alors, il lance un appel angoissé à la noblesse française tout

entière.

— Sire, ne vous inquiétez pas, j'arrive !

C'est Raimont de Mareuil qui répond le premier, car les rois de France, depuis qu'ils existent, restent un peu les filleuls de la chevalerie périgordine...

Aldebert I^{er}, un des plus anciens comtes de Périgord, mena, en effet, Hugues Capet au sacre en l'an 987. Cette couronne toute neuve monta, si je puis dire, à la tête du nouveau monarque. Celui-ci eut à l'adresse d'Aldebert une remarque désobligeante :

— Qui t'a fait comte ?

— Et toi, qui t'a fait roi ? rétorqua le Périgordin.

Réplique fameuse que bien des hommes politiques de nos jours ne devraient guère oublier.

Pour sauver le descendant de celui qu'Aldebert avait fait roi, Raimont de Mareuil ne peut que se précipiter, foi de Périgordin. Aussitôt, le prince de Galles confisque ses terres.

— Le temps d'expulser les intrus et je suis à Paris, promet Raimont. J'ai justement de passage mon cher ami Du Guesclin, une bonne épée...

Aussi font-ils merveille de nettoyage entre Brantôme et Nontron. Mais alors que le dernier Anglais prend la fuite, on voit quelqu'un s'avancer dans un nuage de poussière. C'est un héraut du roi de France. Il est porteur d'une grande nouvelle :

— Messire Bertrand Du Guesclin est nommé connétable.

Après qu'on eut bien bu et bien mangé à la victoire et à la promotion du nouveau chef des armées françaises, les deux camarades, bras dessus bras dessous, « montent », comme on dit, vers la capitale.

Le retour triomphal de Raymont est brusquement stoppé par une embuscade entre Angoulême et Mareuil. Le sire Hue de Caurelée l'a tendue et se frotte déjà les mains en escomptant le bon prix que le roi d'Angleterre offrira du baron renégat.

Raimont médite alors, l'oreille basse, dans une geôle où il attend que les tractations se fassent. Pour passer le temps, il joue aux dés avec le soldat anglais qui le garde et il sait fort habilement ne point trop gagner. Tandis que le goddam(6) le prend en sympathie, les jours se passent...

— Bientôt, songe Raimont, ce sera mon dernier matin. Le Plantagenêt se flatte de traiter les Périgordins comme chez nous on considère les porcs. « Le cochon, dit-on ici, n'est utile que mort et bien salé. »

Peut-être le souverain anglais a-t-il voulu faire « couleur locale » et reprendre à son compte la boutade qu'échangent les gens de part et d'autre de la Garonne ? Entre la Garonne et les Pyrénées, on traite

ceux d'en haut de « *Gabacho porco* » (cochon bouseux) et de la Garonne au Limousin, on qualifie ceux d'en bas de « *Gabacho bourro* » (âne bouseux).

Ce sont des plaisanteries rustiques, admissibles seulement entre amis et le roi d'Angleterre n'est pas un ami. Au plus, un occupant. Raimont de Mareuil, tout *gabacho porco* qu'il soit, n'a pas envie de rire, encore moins d'être décapité et salé, pour servir à quelque chose.

L'horrible usage de l'époque veut en effet que l'on renvoie à leur famille et dans un baril de saumure, les têtes des suppliciés, aux fins des funérailles.

S'il est là, le pauvre Raimont, désarmé, enfermé, réduit à perdre aux dés, il lui reste encore sa tête sur ses épaules. Et dans cette tête brune, une cervelle périgordine ne demande qu'à fonctionner.

Alors, *gabacho porco*, il fait l'âne pour avoir du son.

— Ami, déclare-t-il à son geôlier et partenaire, si tu veux m'aider à me tirer de ce mauvais pas où je suis, je te promets que je m'en souviendrai. Pour ta récompense, et je te le jure par le pommeau de mon épée, je te donne la moitié de mes terres. Aussitôt rentré chez moi, je vais chez le notaire et je te couche sur mon testament.

Il faut dire que le goddam, toujours mal placé sur les listes de partage des pillages, n'a pas encore fait fortune et de loin !

Et Raimont de lui vanter sa campagne, la rivière qu'on appelle la Belle et qui est bien nommée... Peut-être lui promet-il aussi des repas somptueux d'écrevisses, de confits ou de foie gras, arrosés de ce petit vin rouge de Mareuil, célèbre à juste titre et qui fait chaud au cœur ?

Si l'autre a su mal se débrouiller jusqu'à présent, c'est qu'il est sûrement un très brave homme. Le chagrin de Raimont le touche.

— Messire Raimont, dit-il, je sais que vous êtes en grand péril de votre vie. Je vous promets grande courtoisie, car j'ai pour vous pitié et compassion.

Et les voilà donc, la nuit même, courant tous deux sur la route. Il fait un froid terrible, mais les sept lieues qui séparent la prison du château sont accomplies d'une seule traite malgré un vent glacial balayant la plaine. Le gel qui interdit même aux loups de mettre le nez dehors leur évite heureusement toute mauvaise rencontre.

Les pieds ensanglantés, le nez gelé et les larmes aux yeux, ils s'étreignent sur le pont-levis, avant de s'écrouler.

À tous ses amis réunis, Raimont présenta son sauveur. Jamais Anglais ne fut tant fêté en Périgord.

Mais lorsque par-devant le notaire, ainsi que promis, le baron voulut « bailler sa moitié d'héritage », l'autre refusa.

— *God damn me !* protesta-t-il, je ne veux pas tout prendre. Deux cents livres de revenus me suffiront. Car c'est assez pour maintenir mon état.

Disons aussi que le petit vin rouge de Mareuil valait cent fois la bière tiède des bords de la Tamise !



La baronnie de Bourdeille appartenait à une famille turbulente à souhait. Lorsque les rois d'Angleterre et de France en laissaient le loisir, on occupait son temps à se disputer l'héritage et à mettre la région en coupe réglée.

Il fallut, pour rendre le calme à tous ces agités, que le souverain français confisque le fief. Bourdeille, passant de main en main, échoit un temps au cardinal Élie de Talleyrand, l'ancêtre du fameux ministre de Napoléon, surnommé le Diable boiteux. Finalement, au bout de deux siècles, la famille récupéra son bien.

Dieu sait pourtant combien les guerres incessantes et variées avaient déjà mis le pays dans un état lamentable : fermes détruites, récoltes incendiées, églises en ruine, châteaux rasés par ordre des divers rois ou à la suite des guérillas locales. Cultures et pacages avaient fait place à des friches ou à des taillis peuplés de loups et de sangliers... Même la peste noire s'en était mêlée.

À la fois loups, sangliers et peste, les bandes de brigands menées par les divers seigneurs de Bourdeille passaient quotidiennement le pont au-dessus de la rivière pour rapporter sans vergogne au château tout ce qui restait à prendre dans une région si dépourvue.

Même les populations auxquelles on devait, selon la loi féodale, aide et protection, se voyaient rançonnées car... se vendait très cher aux villes l'autorisation de ne pas être pillées ! On appelait cela les « souffertes ». C'est tout bonnement le « racket » des gangsters d'à présent.

Serait-ce que les murs austères, lisses et secs de la vieille forteresse, dont seul Du Guesclin tenta et réussit l'escalade, n'inspiraient que malfaisance à leurs occupants ? Ce haut donjon octogonal fait encore penser au cou pelé d'un rapace, dressé sur son aire et surveillant la région avec avidité.

Il fallait, pour rompre ce maléfice, que Jaquette, une femme charmante, passe par là au XVI^e siècle et décide de construire un autre château, dont elle dressera elle-même les plans. Par les belles fenêtres à doubles meneaux de pierre, on respirait un air nouveau, celui de la Renaissance. On pressa fort les ouvriers chargés de la construction car la reine Catherine de Médicis devait venir visiter cette merveille. On l'attend encore.

Mais vingt ans auparavant, en 1535, comme pour se faire pardonner d'avoir hébergé tant de bandits, l'ancien repaire de brigands avait vu naître un Bourdeille qui deviendra illustre en toute quiétude... sous un autre nom que le patronyme familial.

Beau-frère de Jaquette, après une vie mouvementée – bon sang ne saurait mentir ! – mais sans trop de reproches, Pierre de Bourdeille devint abbé à Brantôme, non loin de là.

Ce bourg charmant de Brantôme, tapi dans la vallée de la Dronne, est en quelque sorte la Venise du Périgord, une Venise aimable et verdoyante où les maisons anciennes, couvertes de treilles, reflètent toujours leurs balcons fleuris de géraniums dans la rivière paisible, bordée de saules pleureurs et de jardins.

Si n'existaient pas encore les plaisants restaurants où se régalaient les touristes, l'abbé de Brantôme y vit là un havre de paix et de bonheur.

Il s'y retira donc lorsqu'une chute de cheval lui eut brisé les reins. Comme il avait tant de choses à dire, il entreprit alors la rédaction de ses mémoires.

Les chroniques de Brantôme – c'est sous ce nom que Pierre de Bourdeille sera connu désormais – restent un des plus précieux documents sur le temps de la Renaissance, il avait connu tous les grands de ce monde. Sa plume acérée et parfois une délectation vengeresse en font surtout un monument d'indiscrétion.

Les Vies des hommes illustres et des grands capitaines et *Les Vies des Dames galantes* maltraitent peut-être la morale ou la vérité historique, mais tout cela est rapporté avec la verve et le pittoresque d'un conteur périgordin. Il faudrait presque lire à haute voix avec l'accent du cru... ce qui demeure encore un grand succès de librairie.



Le village blotti au pied du castel de Beynac fut à la fin du siècle dernier la patrie de l'aimable dessinateur O'Galop, créateur de Bibendum... Vous savez : le bonhomme en pneus !...

Le château des barons de Beynac constitua lui aussi un véritable nid de brigands. Dressé sur les rochers, il domine la vallée de la Dordogne, là où elle est la plus profonde. Tout comme à Mareuil, on croirait voir un voutour épiant une couleuvre dont le corps lisse et sinueux brille au soleil.

Un baron de Beynac qui sévissait vers 1214, s'entendit demander par le prince d'Angleterre de céder la place à un autre sinistre individu, le soldat bandit Mercadier qu'on avait un peu trop vu du

côté de Nontron. Il ne restait là-bas plus rien à voler que tas de cendres froides...

— De quel droit ce routier(7) viendrait-il se réfugier chez moi ? tonna le châtelain.

Ne prenez pas ce refus pour une manifestation de patriotisme et de morale, puisque Mercadier dépouillait les passants au nom et pour le compte de Richard Cœur de Lion. Nenni ! Le sire de Beynac entendait garder pour son seul profit la mise à sac de la région.

Mercadier et sa bande, bannière anglaise en tête, s'emparèrent alors de force du château. Ils n'y restèrent même pas le temps de commencer leur acte de contrition, lequel aurait pu durer jusqu'à la fin des siècles. L'épée des gens de Mareuil expédia aussitôt leurs âmes au diable, mais celui-ci, bien embarrassé, ne voulut surtout pas en assumer la responsabilité...

C'est pourquoi l'on entend, paraît-il, Mercadier et sa troupe traînant chaînes dans les souterrains chaque nuit et réclamant la sortie. La compagnie des Mareuil qui rôdent également en ces lieux, ne serait pas de tout repos... À tout prendre, l'enfer paraîtrait préférable à la cohabitation.



*Quand Biron voulut danser
Ses souliers fit apporter...*

Une célèbre chanson de France énumère en de nombreux couplets les multiples pièces d'habillement dont cet enragé danseur, compagnon d'Henri IV, s'affublait pour être à la mode.

Enragé danseur ? Charles de Gontaut-Biron, de la quatrième baronnie du Périgord en descendant du nord au sud, serait plutôt un enragé tout court.

Son château magnifique, les hauts faits de quatorze générations d'ancêtres l'autorisaient-ils à autant d'orgueil et de violence ? À dix-huit ans, il commandait lui-même une armée ! Il fut blessé plus de trente fois au service d'Henri IV !...

Si Aldebert I^{er}, comte de Périgord, avait vertement répondu à Hugues Capet, le baron Charles de Biron considérait que le trône de France lui appartenait un peu puisque son propre père l'avait gagné pour le roi à la bataille d'Épernay.

Pourtant, Henri IV savait marquer sa reconnaissance. Il couvrit l'orgueilleux d'honneurs : conseiller d'État, amiral, puis maréchal, duc

et pair de France. N'était-ce pas assez ?

Charles secouait avec rage sa tignasse bouclée. Tant qu'il n'aurait pas là-dessus la couronne de France, il ne s'estimerait pas satisfait.

Son père, qui le connaissait bien, l'ayant ainsi fait, avait plus d'une fois tenté de donner le sens des réalités à ce rejeton vorace.

— Biron, je te conseille, quand la paix sera faite, d'aller planter tes choux en ton jardin, car autrement il te faudra aller porter ta tête en Grève.

La place de Grève à Paris, maintenant place de l'Hôtel-de-Ville, servait pour les exécutions capitales.

Charles de Biron voulait poser la couronne de France sur sa tête frisée, mais comme l'avait à peu près prédit son père, il posa ladite tête sur un billot d'où la hache du bourreau l'envoya voler. Non en place de Grève, mais dans la cour de la Bastille.

Comment en arriva-t-il là ? Eh bien, voici : Henri IV en eut véritablement assez de Biron, après que celui-ci l'eut trahi pour deux cent mille écus offerts par le duc de Savoie, son beau-père.

Le roi ne se résolut pas de gaieté de cœur à se fâcher.

— Il faut le supporter, disait-il souvent, comme d'un homme qui ne peut pas plus s'empêcher de mal dire d'autrui que de bien faire lorsqu'il se trouve le séant sur une selle et l'épée à la main.

Il convoqua donc le Périgordin à Fontainebleau et le conjura de faire amende honorable. L'autre, malgré sa langue bien pendue, ne desserra pas les dents.

Henri de Navarre s'en ouvrit à son ministre Sully.

— Ah ! mon ami, comme j'ai envie de lui pardonner. Au fond, il est malheureux. Je voudrais oublier tout ce qui s'est passé et lui faire autant de bien que jamais. Mon cœur ne peut se résoudre à faire du mal à un homme de tant de courage, qui m'a si longtemps servi et qui m'est si familier.

Le silence de Sully parlait pour lui. Alors, le roi exprimant la pensée de tous, soupira :

— Mais toute mon appréhension est que, lorsque je lui aurai pardonné, il ne pardonnera ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma condition royale.

On tente une ultime conciliation... Biron joue les excédés.

— Cela suffit, ose-t-il déclarer. C'est trop presser ainsi un homme de bien.

— Adieu donc, baron de Biron.

Et le roi, d'un geste, montre au rebelle la porte derrière laquelle un officier le ceinture. Quand on lui demande son épée, des larmes embuent enfin ces yeux noirs dont un seul regard pouvait faire rentrer tant de gens sous terre.

— Mon épée ! Mon épée qui a tant fait de bons services !

Malgré toutes les supplications du clan Biron, le roi désormais n'en démord plus :

— Charles est coupable de trahison, de lèse-majesté et de tentative d'assassinat sur la personne de son souverain.

Charles, en vérité, n'a jamais cru qu'Henri IV irait jusqu'au bout de sa détermination. Cette amère constatation a, pour un temps, raison de son orgueil.

— J'implore la miséricorde du roi, déclare-t-il au procès. Et même, si je ne disais mot, les blessures dont je suis chargé le demandent pour moi.

Il retrouve toute son énergie pour nier avoir voulu tuer Sa Majesté. Cela ne suffit pas à le sauver de l'exécution et il devient alors presque fou de colère, d'humiliation et d'impuissance.

Conduit devant l'échafaud, lorsque l'aide du bourreau veut raccourcir sa fameuse chevelure, il est pris d'une véritable rage.

Envoyant voler l'exécuteur dans la foule, d'un coup d'épaule car il a les poignets liés dans le dos, la figure déformée par la fureur, ses yeux noirs lançant des éclairs et sa tignasse dressée comme celle d'un lion, il hurle :

— Mordious ! qu'on ne s'approche pas ! Je ne saurais l'endurer. Et si je me mets en fougue, j'étrangle la moitié de ce qui est ici.

Il est capable de le faire ! Du reste, il a fait éclater ses liens. D'un geste, il arrache le bandeau des mains du bourreau pantois. Il se couvre lui-même les yeux et se met à genoux, tendant le cou à la hache.

Pas plus que le rebelle, le Périgord en entier n'avait pu croire jusqu'au bout à l'exécution. Par tout le pays ce fut une intense émotion. Nul ne pouvait admettre qu'un Périgordin ait vraiment trahi.

La popularité d'Henri IV en souffrit beaucoup. On en oublia combien il était bon vivant, gros mangeur et fier buveur, pour l'accabler de mépris. Dans de nombreux villages, on mit le feu aux arbres sous lesquels, imitant saint Louis son ancêtre, il s'asseyait pour écouter les doléances.

Puis, comme une traînée de poudre, une complainte se répandit :

*Ai commandai sur mar, sur terro
À tous cavalies en Piémont
Dinem que n'abio pas en guerro
Un commandant couma Biron...*

J'ai commandé sur mer, sur terre, et les cavaliers en Piémont disaient qu'il n'y avait pas en guerre un commandant comme Biron...

Cette ballade à la gloire de l'orgueilleux baron périgordin, figurez-vous qu'on la chante encore au Canada : il est vrai que Montréal fut

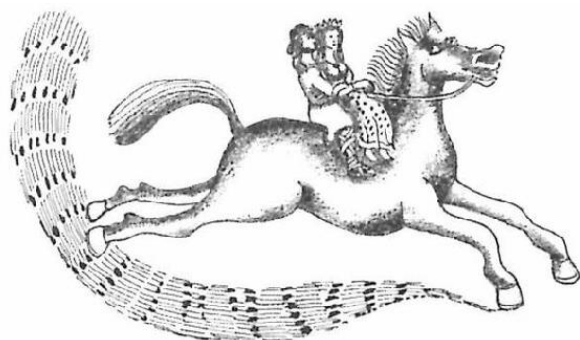
ainsi baptisé par un autre vaillant garçon d'ici, Claude de Pontbriand, compagnon de l'explorateur Jacques Cartier et seigneur de ce beau château de Mont-Réal, dressé près de la ville d'Issac sur une colline dominant le torrent de la Crempse.

Quand Biron voulut danser...

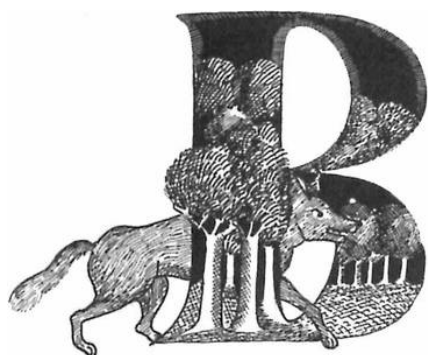
... Que nyabio pas en guerro un commandant couma Biron.

Tout finit par des chansons, même l'orgueil des quatre barons.

« Pierre pour les indifférents, cœur pour tes amis, épée pour tes ennemis, si tu es tout cela, tu es périgordin. »



La faim fait sortir les loups du bois



BEAUCOUP de loups sévissaient encore au siècle dernier dans le Périgord et dans le Quercy. Et bien des pastourelles se trouvèrent nez à nez devant un animal qui les considérait avec un appétit non dissimulé.

Si l'on avait assez de sang-froid pour ne pas se mettre à courir en hurlant, le loup bientôt à ses trousses, la meilleure parade consistait, paraît-il, à quitter aussitôt ses sabots. On en prenait un dans chaque main pour les frapper l'un contre l'autre, juste sous le museau de la bête.

Alors, le loup, médusé, baissait la tête pour réfléchir un instant et, ce bref exercice spirituel le plongeant infailliblement dans un grand désarroi, il prenait le parti de rentrer les reins, la queue passée entre ses pattes jusqu'à son ventre, puis il faisait brusquement demi-tour pour mettre le plus de distance possible entre lui et l'impudente.

En Périgord et en Quercy, pays de gens futés entre tous, la bêtise proverbiale des loups se remarquait davantage, forcément. À moins que la goinfrie, comme on dit ici, « ça porte au cerveau ».

Tenez, il était une fois...

... une chèvre qui, pour nourrir ses biquets, essaya de monter sur un arbre dont les feuilles extrêmes paraissaient bien tendres et aptes à satisfaire les jeunes dents de cette progéniture à peine sevrée.

Hélas, la branche était fragile et la bonne mère dégringola, se foulant une patte et se meurtrissant la tête. Bien mal en point, la bique clopina jusque chez elle où l'attendaient ses trois cabris.

— Mes mignonnes, leur dit-elle, car il s'agissait de trois chevrettes,

non seulement je ne vous rapporte rien, mais il faut que j'aille chez le rebouteux(8). Je ne peux vous emmener, car c'est trop loin pour vos petits sabots. Aussi, restez sagement à m'attendre. Si d'aventure quelqu'un survenait, ne lui ouvrez pas, surtout ! On m'a mise en garde contre un loup qui visite le voisinage. Lorsque je rentrerai, je crierai : *« Veneï de cinquairo fa douba ma cambo, ma teto é pleigado, bourri bourribe, pito fillo drubé mé. »*

Tout le discours avait été, bien entendu, dit en occitan, comme sa conclusion : « Je viens de me faire arranger la jambe, ma tête est enveloppée, bourri, bourribe, petites filles, ouvrez-moi. » Bourri bourribe ne signifiait rien que la rime et servant, en quelque sorte, de mot de passe.

Après avoir obtenu promesse d'obéissance, la chèvre partit donc se faire soigner.

Or le loup, qui s'était aventuré jusque derrière la maison, avait tout entendu. D'autant que les biquettes, en chœur, afin de bien s'en souvenir, répétèrent à l'envi pendant plusieurs minutes, les consignes maternelles :

— *Veneï de cinquairo fa douba ma cambo, ma teto é pleigado, bonrri bourribe, pito fillo drubé me.*

— *Bourribe, bouiribe*, les cabrettes chantaient cela à tue-tête en faisant la cabriole.

Quel plantureux repas, servi pour ainsi dire, dans un plat d'argent ! Le loup contourna la maison et, arrivé à la porte, il chuchota de sa voix la plus douce et la plus chevrotante :

— *Veneï de cinquairo...*

Les chevrettes les plus âgées se regardèrent, étonnées d'apprendre aussi vite le retour de leur mère, mais la plus jeune des mignonnes avait encore la cervelle pleine de lait.

— Il faut ouvrir, dit-elle, voilà maman !

— Penses-tu, firent les deux autres. Ce n'est pas elle, déjà ! voyons ! Elle vient de partir.

Mais la petite soutenait en pleurant qu'il s'agissait bien de leur bonne mère et, malgré les deux autres, elle entrebâilla la porte pour y passer son petit nez. Oooouf ! Le loup attrapa le tendre museau, tira la pauvrete hors du seuil et l'avalait. Craou !

D'un bond, les deux autres sautèrent sur l'armoire et le loup qui n'y voit jamais plus loin que ses babines, ne les trouvant pas devant lui, renonça rapidement à les chercher. Il partit à regret en se promettant de revenir. Ce goût délicat de chevreau de lait l'avait mis en appétit ! Dès qu'il eut disparu, les deux rescapées sautèrent sur le sol et fermèrent vite la porte. Puis elles se mirent à pleurer : Mée ! Mée ! Mée !

Une heure plus tard, la bonne chèvre guérie et pansée fut de retour.

Les deux biquettes entendirent sa voix douce :

— *Venei de cinquairo fa douba ma cambo... Bourri bourribc, pito fillo drubé mé...*

— *Quei ma mai*, reconnut l'aînée. C'est maman !

— *Drubei*, ouvrons ! décida la cadette.

Dès qu'elle fut entrée, la mère constata que ses filles étaient en pleurs et que, surtout... il n'en restait plus que deux !

— Miséricorde ! Où est votre sœur ?

— Ah ! maman, nous sommes bien malheureuses ! Le loup est venu et il l'a croquée ! Elle croyait que c'était toi et n'a jamais voulu nous écouter...

— Alors, le temps d'entrebâiller la porte... Mais nous deux, nous avons sauté sur l'armoire. Ah ! maman, que nous avons eu peur !

La pauvre chèvre eut un énorme chagrin et se jura bien de venger son enfant adorée.

Le temps passa, puis il se mit à geler. Maman Bique, renonçant à emmener ses biquettes, les laissa de nouveau au logis avec force recommandations et consignes, presque superflues tant la leçon précédente avait été sévère. Et elle partit brouter dans le bois.

Tandis qu'elle goûtait aux dernières herbes tendres d'une clairière, elle entendit près d'elle une sorte de cliquetis. C'était le loup qui claquait des dents sous un arbre. Depuis son horrible forfait, il n'avait trouvé à manger qu'un lapin centenaire et une couleuvre attardée. L'anémie aidant, il tremblait de faiblesse et de froid.

Sans paraître impressionnée par la méchante bête, la chèvre salua :

— A Di sias, loup ! Où vas-tu comme cela ?

Le loup frissonna.

— Aaa diii siaaas... Je me promène, chèvre, car il fait trop froid pour rester en place. Brrr !

— Ah ! c'est vrai que la gelée est précoce cette année. Aussi j'avais justement l'idée d'allumer un bon feu pour me réchauffer. Cela te dirait d'en profiter ?

— Moi-même j'y songeais, mentit le forban. Mais je me sens si gourde que je ne pourrai ramasser suffisamment de bois.

— Qu'à cela ne tienne, dit la chèvre. Je vais t'aider et tu m'aideras. C'est bien le diable si, à nous deux, nous ne pouvons avoir un gros fagot.

— Bonne idée, approuva le loup et, à part lui, il conclut : dès que je suis bien réchauffé, je tords le cou à cette niaise, je la fais rôtir dans le feu qu'elle aura préparé. Ainsi lesté, je pourrai laisser passer les premiers mauvais jours, avant d'aller régler leur compte à ses deux orphelines.

Le loup est idiot mais, de plus, il manque de délicatesse.

Gauchement, la vilaine bête aida la chèvre qui travaillait vite et

bien, mais ses quelques efforts maladroits eurent vite fait de l'exténuer. Il transpirait maintenant sous son poil et tirait la langue afin de retrouver sa respiration. La bique qui le surveillait du coin de l'œil, déclara soudain :

— Ouf ! nous avons bien travaillé. Je suis en nage. Toi aussi, j'imagine, malgré ta force proverbiale. Si tu veux, nous allons nous reposer un instant avant de battre le briquet pour faire le feu. Sinon, nous tomberions malades.

« Ce n'est pas le moment de tomber malade, songeait le loup, car la viande de chèvre souffreteuse est très mauvaise pour le foie. »

Le loup est idiot, c'est entendu, mais il manque surtout de délicatesse... nous l'avions déjà remarqué.

Complètement épuisé, il se laissa tomber sur le sol et, quasiment évanoui, s'endormit d'un coup. La bique attendit un instant et, sans bruit, entreprit de défaire le collier de corde qui ornait gracieusement son propre cou. Elle effilocha avec soin cette tresse de chanvre, en fit un plumet qu'elle attacha à la queue du loup. Puis elle se recoucha, tapa de son sabot contre ses cornes et ferma à demi les yeux. Au bruit, le loup se réveilla et se mit sur ses pattes.

— Hé, la chèvre, tu dors encore ? Et ce feu ?

La chèvre feignit de s'étirer.

— Excuse-moi, j'étais épuisée.

Le loup n'avait que faire d'excuses, il recommençait à geler sur place et il sentait ses dents devenir longues, longues...

— Dépêche-toi d'allumer le bûcher.

Prestement, la chèvre battit le briquet et bientôt une flamme haute et claire jaillit de l'amoncellement de branches.

— Ah ! cela fait du bien, s'extasia la bique. Mais à rester immobiles, nous allons attraper une congestion d'un côté et des rhumatismes de l'autre. Si tu voulais, nous pourrions jouer à celui qui sautera le mieux par-dessus le feu, comme les gens le font à la Saint-Jean. Cela nous rappellera le bon temps.

— Peuh ! fit le loup, guère enclin aux sauteries.

— Ainsi, reprit la chèvre avec entrain, tu pourras me montrer comment tu fais. Partout dans le pays, on se moque de moi. Maintenant que me voilà mère de famille, on me dit : « Ah ! le loup saute mieux que toi. »

— On te dit ça ?

— Je te promets et, pour un peu, je me sentirais vexée. Alors, sois bon prince et donne-moi ton secret.

Le loup, pour n'être pas père de famille, était lui-même un vieux célibataire un peu rouillé et pas mal décati. En plus de cela, le jeûne chronique de cette année lui coûtait bien des muscles. Enfin !... Poussé par la vanité et la bêtise, il prit son élan et plouf ! retomba au

beau milieu des flammes. Le feu prit à ses poils rêches et sa queue doublée de chanvre se transforma instantanément en torche.

Poussant un hurlement formidable, il s'enfuit comme un possédé, les flammes au derrière. La bique en cabriolait de joie.

Et tandis que le loup, embrasé, mettait dans sa course le feu à tout le pays, les paysans, ameutés par le tocsin, se ruèrent sur ses traces brûlantes et de cent coups de fourche eurent raison de la bête imbécile et cruelle.

Bourri, bourribe, la cabrette est bien vengée !



Un autre loup, aussi cruel, semait la terreur du côté du Quaylus. Vous verrez qu'il pouvait également rivaliser en imbécillité avec feu son confrère... Mais comme feu son confrère, il faisait carême plus qu'il n'est prescrit. Tant de dimanches comptaient pour vendredi qu'il se résigna à s'éloigner du couvert du bois, afin de trouver pitance et, un jour qu'il se hasardait à la lisière d'un pré, il rencontra quatre brebis et leurs agneaux...

Il est difficile d'imaginer qu'un loup puisse être un bon chrétien, mais ayant traîné ses... guêtres jusque dans un village vidé par l'heure de la messe, ce loup-là avait entendu par la porte de l'église le curé qui prêchait :

— « Demandez et l'on vous donnera. Frappez et l'on vous ouvrira. »

Aussi, sans faire sa violette, comme on dit ici, notre animal peu compliqué demanda, une fois les saluts échangés :

— Vous qui avez des agneaux aussi gras, vous seriez bonnes de m'en donner un, car, comme vous le voyez, je meurs de faim.

Les brebis quercynaises, sous leur air paisible, sont naturellement des malignes. Elles échangèrent un coup d'œil et, loin de paraître scandalisées, répondirent :

— Si ça peut te faire plaisir. Mais, auparavant, tu vas te mettre au mitan du pré et nous autres aux quatre coins. De là, nous t'enverrons le plus dodu que nous choisirons. Ferme les yeux pour avoir la surprise.

Le grand nigaud s'assit au milieu du pré et, se léchant les babines, il ferma très fort les yeux. Décidément, la religion avait du bon. Que ne l'avait-il su plus tôt !

Tandis qu'il salivait, les brebis gagnèrent les coins du champ et toutes ensemble s'élancèrent, tête baissée sur lui. Sous le choc, il s'écroula à demi mort en croyant entendre sonner mille cloches au

clocher. Lorsqu'il reprit ses esprits, les brebis et leurs agneaux avaient depuis longtemps regagné la bergerie.

Il fallut un certain temps à maître loup avant de pouvoir repartir en chasse sans trop tituber. Le coup à la tête ne l'avait pourtant pas débarrassé de sa naïveté et malgré sa violente migraine, il continuait à croire, dur comme fer, qu'il suffisait de demander... Comment un curé pourrait-il se tromper ?

Aussi interpella-t-il une jument qui surveillait un poulain batifolant dans un champ.

— Ô jument, ton petit est magnifique ! Voudrais-tu m'en faire cadeau ? Je meurs de faim.

La jument flaira le vent.

— Je veux bien, répondit-elle après un silence. Mais auparavant pourrais-tu m'ôter un clou qui me gêne sous mon sabot ?

— C'est la moindre des choses, s'empressa le loup, ravi. Montre-le-moi. J'ai l'habitude de l'opération.

Il se plaça derrière la jument qui levait la jambe.

— Où est ce clou ? Je ne vois rien.

— Approche-toi.

Il s'approcha jusqu'à avoir le nez contre le sabot et reçut alors une telle ruade qu'il en retomba presque mort.

Presque mort seulement ! Au bout d'une heure, il arriva à se mettre debout dans le champ maintenant vide et, sans s'en rendre compte, tant la tête lui tournait, il reprit sa quête. Son estomac tordu par la famine lui faisait encore plus mal que son crâne. Zigzaguant sur la route, il aperçut une cour de ferme déserte, au travers du brouillard rougeâtre qui obscurcissait sa vue.

Les paysans devaient tous être aux champs et le chien occupé à des affaires urgentes, car seules quelques poules et une famille de cochons vadrouillaient. À sa vue, les poules se sauvèrent en piaillant et gagnèrent des abris élevés.

Beaucoup trop mal en point pour sauter après la volaille, il reporta son attention sur la truie qui montrait à sa progéniture comment bien se rouler dans le fumier. Alors, le cerveau du loup se remit à fonctionner. Comme dit le proverbe : les cochons ne font du bien qu'après leur mort (*no porcô dô be qu'après no mor*). Pour tant de jambons, il se sentait prêt à tout.

— A Di sias, truie, déclara-t-il avec la plus grande amabilité. Comme tu as de nombreux et magnifiques petits ! Tu pourrais, sans te priver, m'en offrir au moins un. J'ai une telle faim que j'en souffre l'enfer.

La truie fronça le nez et considéra un instant le sans-gêne.

— Merci du compliment, répliqua-t-elle enfin. Mais vois-tu, ils viennent tout juste de naître et je n'ai pas encore eu le temps de les faire bénir. Tu m'as l'air d'un bon chrétien et tu pourras, je pense, me

rendre ce service. Il suffit, je ne te l'apprends pas, de prendre un peu d'eau et de les asperger. Vois ce seau, sur la margelle du puits. Tu n'auras qu'à tremper ta queue dedans et bien la secouer sur leurs chères petites têtes, en disant les paroles de circonstance.

— C'est que, depuis le temps, j'ai un peu oublié mon latin.

— *Raï*, cela ne fait rien. En français, en latin ou en patois, il n'y a que l'intention qui compte.

Le loup de bonnes intentions était pétri. Il sauta sur la margelle, s'adossa au seau, trempa sa queue et psalmodia :

— Demandez et l'on vous donnera. Frappez et l'on vous ouvrira.

C'est alors que la truie, le poussant violemment du groin aux pattes, le catapulta dans le puits où le seau, déséquilibré lui aussi, le suivit. De sorte que si, d'aventure, le loup n'avait suffisamment cogné le fond de sa tête lorsqu'il émergea, le récipient l'expédia derechef vers les profondeurs.

Le soir le surprit complètement trempé, accroché à l'anse par une patte et crachant, avec l'eau glacée, ce qui lui restait de dents. Il profita de l'obscurité pour remonter par la corde. Le chien réveillé n'eut guère de mal à le mettre en fuite. Toute la nuit, il erra, douloureux, affamé, rompu, glacé et vexé jusqu'à la moelle des os. Enfin, le petit jour le jeta au pied d'un arbre, complètement désespéré.

— Je n'en peux plus, ô Dieu du Ciel ! gémissait-il. Ce n'est pas une vie. Plutôt mourir ! Personne à qui demander pour que l'on me donne ! Rien où frapper pour que l'on m'ouvre.

Or, sur l'arbre, un bûcheron matinal venait de grimper et il choisissait des branches à abattre lorsqu'il entendit ces plaintes. D'émotion, il laissa choir sa hache qui fendit net la tête de l'animal.

Le coup fut si violent que le loup monta d'un jet au Paradis. Arrivé devant la porte, il murmurait encore :

— ... Frappez et l'on vous ouvrira.

— Qui va là, si matin ? cria saint Pierre et il ouvrit.

Lorsqu'il aperçut le défunt sacrilège, il entra dans une violente colère et, d'un maître coup de pied, l'expédia en enfer.

Le diable cueillit le loup au bout de son trident et ne voulut plus jamais le laisser ressortir. Pourtant, la sale bête qui n'avait toujours rien compris ne cessait de gémir :

— Demandez et l'on vous donnera. Frappez et l'on vous ouvrira.



Aussi, le dernier loup qui traînait encore dans la région, dégoûté du

métier, décida-t-il de se reconverter dans l'agriculture. Maintenant, on appelle cela se recycler.

Cherchant en vain un emploi car jeté à la porte de partout, surtout des bergeries, réduit à ne se mettre sous la dent que des oiseaux morts ou des taupes égarées, celui-là aussi désespérait. Même le soir du Mardi gras, il avait fait carême...

Pour les hommes également, ces temps-ci étaient durs. Gel ou sécheresse ? En fin de compte, tout un chacun avait dû se serrer la ceinture dans la région. Les paysans ne purent donc, en dépit de la coutume du Mardi gras, lâcher une brebis noire à l'entrée de la forêt. Chaque troupeau de chaque village devait fournir à tour de rôle un animal à robe de deuil. On l'emmenait à la lisière des bois et on l'abandonnait en otage au loup, pour préserver le reste du cheptel.

Cette cérémonie, car c'en était une, répétait les sacrifices païens des anciens. Du reste, toutes les coutumes folkloriques dans lesquelles, à présent, les touristes voient un spectacle, conservent le souvenir des croyances antiques. Elles font partie de notre héritage commun, au même titre que les monuments que l'on visite, que les techniques traditionnelles des paysans et des artisans. L'origine de chaque coutume a toujours une raison profonde et pratique.

Notre loup, le dernier, rencontra finalement un renard qui, lui, avait l'air de ne pas trop mal se débrouiller.

— Oh ! je bricole, fit évasivement le goupil. Les temps sont durs, mais quand on a la santé...

— Moi, je sens que je la perds un peu plus chaque jour, grimaça l'autre. Aussi, j'ai décidé de changer de métier et de *faire* dans l'agriculture.

— C'est une bonne idée et je te dois une confidence. Pour moi, ça y est, j'ai récupéré un champ abandonné et j'allais, de ce pas, procéder aux récoltes.

— Un champ ! Mais tu n'arriveras jamais à le cultiver !

Le renard feignit de se méprendre et, d'un air détaché, voulut bien convenir que seul... peut-être pas... mais avec un associé, qui sait ?...

— Veux-tu y participer ?

Le loup voulait bien n'importe quoi, à condition de manger.

— Mais il faut que chacun apporte sa part. Je fournis le champ déjà planté, que donnes-tu de ton côté ?

Enfin, il fut convenu que le contrat prendrait effet dès que le loup aurait fourni... un cochon salé. Au lieu de réaliser qu'un tel capital – s'il le trouvait – assurerait mieux ses propres jours que le métayage, le pauvre *niaï* promit de s'en occuper. Pour l'instant, de cochon salé il n'en avait vu qu'en rêve.

— Justement, fit le renard, je sais non loin d'ici une ferme où la Mémé Fouricote a garni son saloir. Les cris du porc remplissaient si

fort le voisinage qu'on ne put ignorer son trépas. Nous irons ce soir. Pendant que tu menaces la grand-mère, hop ! j'emporte les morceaux. Je te ferai cadeau de ta part, pour la peine. Ne me remercie pas !

Ainsi dit fut fait, la vieille Fouricote, évanouie de terreur, ne vit même pas les deux larrons vider le saloir.

Le lendemain, l'estomac lesté, nos deux compères gagnèrent le champ planté de raves.

Ces racines, devant lesquelles aujourd'hui vous faites la grimace, furent pendant longtemps la nourriture de base des paysans en Périgord et en Quercy. On donnait à ce plat rustique cuit sous la cendre le nom de *bolet* (prononcez bolette et ne confondez pas, hélas ! avec les délicieux champignons des bois).

Chaque année, à la Chandeleur, les paysans confectionnaient des crêpes qu'on allait faire sauter... et retomber sur le tas de fumier, tandis que l'assistance criait :

— *Creïpo creïpalino, fai qu'aiat une boune rabino ! Que la dou vesi sie grosso coumo dou gré dé mi, la dou parents coumo la tête dou biou Fauvel !* (Crêpe, crêpeline, donne-nous de bonnes raves. Que celles du voisin soient grosses comme graines de mil, celles de nos parents comme la tête du bœuf Fauvel.)

C'est vous dire le prix qu'on attachait aux raves. Mais devant cet arpent de *rabines*, maître Loup qui n'avait point encore tâté de racines, maître Loup fit la grimace. Ah ! il était tombé bien bas ! Mais maître Renard, très affairé, feignit de ne point attacher d'importance à la mine de son compère.

— Si je n'aime pas ça, j'aurai au moins du jambon autour, se raisonna le loup et il se mit lui aussi à la besogne.

— Dieu ! que cette terre est basse.

Au bout d'un moment, le renard se redressa et sembla prêter l'oreille.

— Comment ? cria-t-il, puis il écouta encore.

— ...

— Ah ! oui, c'est vrai ! J'y vais.

Il posa son sac et sa binette et s'épousseta.

— Je suis obligé d'y aller, s'excusa-t-il.

— Aller où ?

— Chez ma voisine, je n'ai pas eu le temps de te la présenter hier soir. Elle m'avait demandé si je voulais être le parrain de son fils. Vois-tu, c'est gênant de refuser quand on vient de s'installer dans un pays. Si tu veux bien, je ne serai absent qu'un instant, le temps de tenir le bébé.

Le loup, bouche bée, le regarda partir. À la lisière du champ, le renard fit un petit geste de la patte.

— Continue, je reviens bientôt.

Naturellement, au lieu d'aller à l'église d'où on l'aurait immédiatement fait filer, notre malin se précipita vers la réserve où ils avaient serré la viande la veille. À son retour, il avait gaillardement mangé le quart du cochon.

La panse si vite remplie, il avait quelque peine à se déplacer et il s'en expliqua au loup.

— Ce que je suis fatigué ! J'ai couru tant que j'ai pu pour ne pas te manquer. Vois comme je suis en nage. D'autant qu'il était lourd, ce petit coquin !

Le loup n'en revenait pas.

— Comment l'as-tu appelé ? fit-il.

— Quartier ! C'est original et distingué.

À neuf heures, le renard se redressa et tendit une nouvelle fois l'oreille.

— Comment ?

— ...

— Encore ! Oh ! je suis gêné de tant de considérations.

Et d'expliquer au loup qu'il s'agissait de l'autre voisine.

— Une femme charmante, tu verras. Mais elle est jalouse et voudrait que je sois également le parrain de son fils qu'elle fait baptiser. Je n'en ai que pour un moment...

Un moment peut-être, mais le temps nécessaire pour visiter de nouveau la réserve et englober un autre quart de cochon salé. Au retour, il pouvait à peine se traîner.

— Je suis mort, gémit-il. Ce bébé-là faisait au moins le double de l'autre. J'en ai les bras coupés.

Le loup était estomaqué.

— Quel nom lui a-t-on donné ?

— Moitié. C'est rare et sans vulgarité.

À midi, une nouvelle fois le renard tendit l'oreille.

— Oui ? Comment ?

— ...

— Non, non ! Je viens ! Mais c'est pour vous faire plaisir.

Et de se plaindre au loup d'une telle popularité.

— C'est la voisine d'en face. Elle me supplie d'accepter d'être également le parrain de son fils. Je ne peux pas refuser. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Quelques minutes suffisaient à un vorace de son espèce pour avaler le troisième quart du cochon, mais au retour il semblait passablement écœuré...

Le loup, de plus en plus admiratif, demanda :

— Et celui-là, quel nom lui a-t-on choisi ?

— Trois quarts. Ça fait riche, mais sans prétention.

À trois heures, nouveau manège. Il dressa l'oreille, cria qu'il venait

et n'eut même pas besoin d'expliquer quoi que ce soit à son associé, car celui-ci hochant la tête, constata :

— *Tu n'in teïne bien souvint d'ano filloulagé.* Tu en as bien souvent des filleuls.

Et il se remit à bêcher mélancoliquement.

Quand le renard reparut, il ne pouvait que traîner son ventre. Il s'affala au pied d'un arbre, la langue pendante et les yeux exorbités.

— Pour celui-là, quel nom as-tu trouvé ?

— « C'est fini. » Du dernier saint sur le calendrier.

En effet, il avait fini le porc salé, n'en laissant que la queue qu'il avait enterrée derrière leur demeure.

Le loup se sentait peu de chose devant une telle célébrité, aussi n'osa-t-il pas protester quand le renard, au lieu de reprendre le travail, s'endormit pour mieux digérer.

La nuit tombée, ils regagnèrent leur gîte. Le loup, harassé, traîna le sac de raves sans rechigner... De même, il prépara les bolets et, voulant les accompagner, annonça qu'il ferait un petit hachis de lard.

— Justement, dit le renard du fond de son fauteuil, justement j'ai oublié de te dire que j'ai profité tout à l'heure de ce que je revenais par ici, pour cacher le porc. Il y a tellement de voleurs ! J'ai tout enterré dans le jardin, mais j'ai laissé dépasser la queue de la terre pour le repérer. Tu n'as qu'à tirer dessus.

Le loup retrouva facilement la queue de cochon au-dessus du sol bien tassé. Il tira de toutes ses forces et retomba sur le dos, brandissant ce morceau ridicule. Fiévreusement, il gratta autour du trou et, bien sûr, ne trouva rien. Il entra dans une violente colère.

— C'est tout ce qui reste ! hurla-t-il.

— Comment, tout ce qui reste ? Tu n'es qu'un idiot et tu l'as cassée. Creuse, imbécile, et plus que ça, le cochon était énorme.

L'imbécile creusa, creusa. Naturellement, il ne trouva rien de plus. Mais depuis un moment, de creuser cela lui donnait à penser.

— Tu as tout mangé pendant tes absences ! Voilà ce que tu faisais au lieu d'être à tes prétendus baptêmes.

Le renard se mit à crier plus fort que lui.

— Comment oses-tu me calomnier ainsi ? C'est toi qui t'es régaté, filant à la maison dès que j'avais le dos tourné.

— menteur ! La preuve en est que tu peux à peine marcher.

— menteur ? Moi ? C'est toi qui n'arrives même plus à te remuer.

Tant d'impudence dépassait l'entendement du loup, lui qui s'était échiné toute la journée pour des raves et, depuis l'aube, n'avait fait que déterrer...

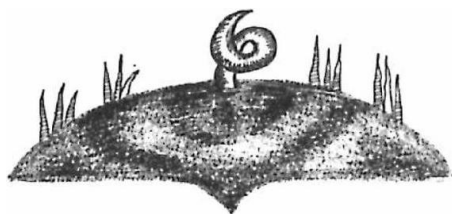
— Je n'arrive pas à me remuer ? protesta-t-il. Tiens, grimpons cette côte, on verra bien lequel de nous deux parviendra là-haut sans transpirer. L'autre sera le voleur et recevra une raclée.

Dès mi-course, le loup menait le train, tant le jeûne l'allégeait et la colère le stimulait. Le renard, gavé de viande salée, mourait de soif et tirait une langue pareille à un battant de cloche. La bave lui coulait de part et d'autre du museau. Dans un dernier effort, il rattrapa son retard, juste assez pour s'essuyer sur le dos de son compère. Aussi, en haut de la côte, le loup avait-il l'échine trempée.

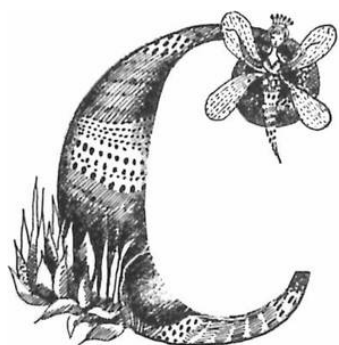
— *Ah ! qu'ai tu l'avia mangée ! Ah ! c'est toi qui l'as mangé !*

Mais avant que le renard ait pu colleter le loup pour lui administrer sa raclée, celui-ci avait détalé. Le renard, épuisé par sa bombance et les efforts de la course, ne chercha même pas à le rattraper.

Et je crois que le loup, depuis ce temps, doit courir encore, car nul ici n'en a revu...



La légende de la truffe



'ÉTAIT un homme fort riche... Un jour, il mourut. La fortune ne peut rien contre les décrets du destin. Il mourut prématurément en laissant une jeune veuve et une fillette de quelques années. À son dernier soupir, ce propriétaire ne se faisait aucun souci quant à l'avenir de sa famille. Je dirais presque qu'il trépassa d'un cœur léger.

Hélas ! il aurait dû non pas se faire du souci, mais tout au moins montrer quelque prévoyance afin d'assurer la continuité de son domaine et sa bonne gestion ultérieure.

La jeune veuve, quoique charmante et bonne, n'avait pas, hélas ! la cervelle aussi bien remplie que les coffres de son défunt. Ce n'était guère sa faute, il faut le dire, mais celle de l'époque où elle vivait. En ce temps-là, régnaient des mœurs patriarcales. L'autorité du père était la seule reconnue.

On tenait soigneusement les femmes à l'écart de tous les problèmes dits « sérieux ». La gestion, l'administration de leurs biens ou même les questions de bon droit, restaient lettre morte pour elles. Jeunes filles, elles demeuraient sous la tutelle de leur père. Épouses, elles passaient sous celle du mari. On leur réservait la quenouille, les enfants, l'obligation de plaire et le droit de se taire. Ces bons principes durent encore en vérité, mais il paraît que tout va changer.

Or donc, notre jeune veuve, du jour au lendemain, se trouva confrontée à des réalités dont elle n'avait jamais eu la moindre idée.

Sans aller plus loin que le bout de son joli nez, elle n'essaya pas de se conduire en chef de famille pour remplacer son mari. Elle savait

simplement que celui-ci avait été secondé dans la gestion du domaine par un régisseur ; le plus pratique et le moins fatigant lui sembla de laisser ce régisseur tout régenter.

— *Ça me fait crème*, lui dit bientôt sa mère venue habiter au domaine après la mort du maître.

Cette expression signifie : « Cette situation ne me plaît guère ! » La vieille dame ne s'entendait en affaires guère plus que sa fille, mais peut-être avait-elle été moins gâtée par la vie et l'expérience l'avait-elle rendue sage.

— Je vous assure, mère, répliqua la veuve, Aris est très bien. Il a l'habitude des choses et des gens du domaine. Tout marchait parfaitement avant la disparition de mon pauvre époux et j'ai l'intention que cela continue *sans point de destourner*.

Elle voulait dire sans changer quoi que ce soit à l'ordre établi.

Ainsi donc, Aris régit et régenta le domaine. Payait les gens, vendait les *vétives* (les moissons), les noix, faisait presser l'huile et tondre les moutons. Mais depuis la mort du maître, il semblait que les gens se faisaient payer plus cher... Les moissons rendaient peu, les noix moisissaient, l'huile ne trouvait guère preneur et il devenait évident à n'importe quel témoin impartial que celle qui se faisait tondre le plus était, pardonnez-moi l'expression, la propriétaire du domaine.

Au bout de peu d'années, à chaque fois que l'on procédait aux comptes, non seulement les bénéfices du domaine n'apparurent plus, mais bientôt on ne put faire face aux dépenses d'exploitation.

La veuve, d'abord incrédule puis furieuse, se disputa avec son homme de « confiance ». D'autant qu'il prétextait de n'importe quoi pour justifier la déconfiture et soutenait que la dame ne comprenait rien à l'agriculture et au commerce.

Aris avait beau jeu de lui reprocher des ordres inconséquents ou un manque de confiance envers lui. Mais il mentait aussi avec aplomb en produisant des témoins qu'il avait soudoyés. Lorsque la dame effondrée lui semblait « à point », il produisait des papiers à signer, qu'elle paraphait avec humeur, mais sans se donner la peine de les lire : ventes, emprunts et procurations.

Sa mère donna tout ce qu'elle possédait en propre pour boucher les trous, mais autant verser de l'eau dans un tonneau sans fond.

Un jour, chapitrée par la vieille dame scandalisée, la veuve réclama au moins la présence d'un notaire. Aussitôt, Aris, de malhonnête devenu grossier, cria bien fort que la grand-mère se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

— Ce n'est qu'une *clampasse* toute *grolliée*(9) et elle n'a qu'à prendre ma place. On verra si ça marche. Moi, je m'en vais. A Di sias, dame !

Il partit, laissant tout en plan. Les manants, les uns après les autres, boudèrent sur le travail, puis disparurent. Après cela, le feu prit aux

granges, les bêtes attrapèrent la colique. Les acheteurs d'huile ou de viande partirent se fournir ailleurs sans explications valables.

Alors, la veuve alla trouver Aris, présenta des excuses en pleurant, sa petite fille blottie dans ses jupes. Le fourbe, jouant les cœurs nobles et désintéressés, accepte de revenir pour tout remettre en marche.

— Mais, dit-il, on commence à jaser dans le pays et je ne voudrais pas que ma présence, à vos côtés, soit de plus en plus mal interprétée, dame. Vous êtes veuve, jeune et jolie et cette situation est compromettante pour votre honneur et celui de votre mignonne. Les gens parlent... ils sont si méchants...

Bref, tout miel, tout sucre et dévoué jusqu'au bout des ongles, il acceptait de bon cœur de devenir le nouvel époux de la dame et le nouveau père de la mignonne, deux innocentes qui avaient bien besoin d'un défenseur. Même, il se dérangerait pour chercher un notaire.

Lorsque le notaire parut, les bras chargés de paperasses, la dame écouta d'une oreille tout ce qu'on lui lut, fit semblant de comprendre avant de signer et parut aussi enchantée que le fiancé rayonnant. Aris, veuf lui aussi, amena au manoir ses trois filles et le domaine redevint rapidement prospère.

Les trois filles, laides, grosses, bêtes et méchantes, ne tourmentèrent la petite orpheline qu'au bout de quelques semaines. La grand-mère, insensiblement, se trouva reléguée avec la domesticité. On la chargea d'abord d'accomplir certaines *gazineries*, petits travaux pour tuer le temps, puis vinrent des besognes serviles et humiliantes.

— La vieille dame n'avait qu'à partir, dites-vous ?

Hélas, oui, elle aurait pu, même ainsi dépouillée de sa fortune, souvenez-vous, mais le cœur lui serrait de voir sa fille de jour en jour encore plus malheureuse et encore plus maltraitée qu'elle.

L'ancienne maîtresse réduite à l'état de servante, rabrouée, humiliée, battue et privée, était devenue l'ombre d'elle-même. Jadis belle et *sauteuse*, pleine de santé, maintenant transformée en pauvre souillon hébétée, elle ne tarda pas à mourir.

La gamine n'avait guère été mieux traitée que les autres. Minuscule fillette, elle ne pouvait être chargée de travaux très difficiles. Mal nourrie, sans cesse tracassée par les trois chipies d'Aris, elle faisait peine à voir dans ses vêtements dépenaillés et avec son petit visage toujours barbouillé de larmes.

De ses loques, sortaient des bras et des jambes si maigres que ses tourmenteuses la surnommèrent « Vimette », tant elle ressemblait à un brin d'osier. L'une d'elles avait même essayé de lui casser un bras pour voir si, comme l'osier, elle pliait mais ne rompait point.

Sa pitoyable épouse mise au cimetière sans apparat et sans cérémonie, Aris convoqua sa belle-mère et sa belle-fille.

Les deux malheureuses n'étaient qu'un pleur et, je vous l'ai dit, de fort minable apparence. Aris les considéra de toute sa hauteur et, à se pavaner de long en large dans le confortable bureau qui avait été de tout temps celui des maîtres du domaine, il prenait les allures d'un juge impitoyable.

La *grande* et sa petite-fille, main dans la main, n'osaient guère lever les yeux vers l'imposante silhouette de l'homme dont on voyait à peine le visage poupin. Son regard froid et dur brillait comme escarboucle sous les bords de la toque de feutre et, malgré le feu d'enfer qui embrasait la vaste cheminée, une somptueuse pelisse au col de renard remonté jusqu'au bonnet, cachait à peine les anneaux d'oreilles qu'il avait en quelque sorte hérité de son ancien maître. Sur ses gants, de belles bagues étincelaient à chaque geste qu'il faisait, renvoyant les lueurs du foyer.

Les deux pauvres créatures, abruties par le chagrin et la tiédeur ambiante à laquelle elles n'étaient plus habituées, attendaient en tremblant. C'est à peine si rosissait leur teint livide de miséreuses.

— Je suis dorénavant le seul maître ici, déclara le forban.

— Mais ma petite-fille... commença la vieille dame.

— Ta petite-fille n'est ici depuis bien longtemps, comme toi-même du reste, que par l'effet de ma charité. Mon épouse, au moment de notre mariage, a signé donation du domaine entier... Enfin du peu qu'il en restait, puisque j'en avais acquis ou... récupéré la plus grande partie. Dame, elle l'avait tout hypothéqué...

— Hypothéqué ?

Aris eut un geste d'impatience dans un feu d'artifice de ses bijoux.

— Lorsque le domaine a commencé à se montrer déficitaire, il a bien fallu emprunter et donner du terrain en garantie... Les coffres étaient vides !

— C'est vous qui les aviez vidés.

— Et après ? Cet argent, je l'ai ensuite prêté à ta fille. Les bénéfices de ma bonne gestion m'ont remboursé les intérêts. Votre fille n'avait qu'à y penser. Ha ! ha ! ha ! Il restait le principal. Je l'ai donc récupéré en bonne logique.

Vimette, terrorisée, cachait son visage dans les jupes de l'aïeule, mais celle-ci ne pouvait plus maîtriser son dégoût et sa colère. Sans peur, cette femme âgée et faible affronta la canaille qui s'était imposée ici.

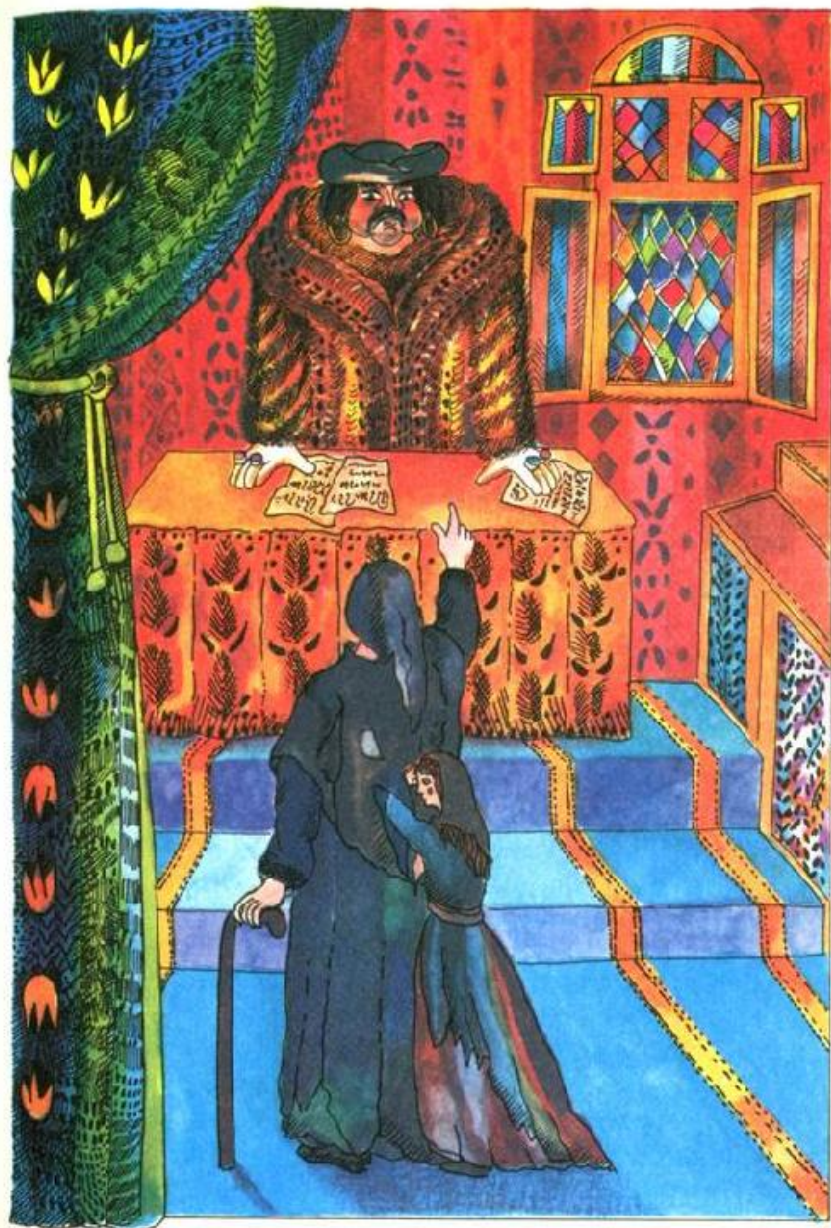
— Vous avez *englandé*(10) ma fille, spolié l'enfant, soudoyé le notaire. Vous n'êtes qu'un bandit, Aris, et vous irez en prison !

Aris gonfla sa poitrine.

— D'abord, je te prie, *clampasse*, de m'appeler Messire Aris car je suis le maître ici. Ensuite, je n'irai pas en prison. Ton idiot de fille n'avait pas à signer d'actes sans les lire. De plus, dorénavant, toi et ta

drôle, vous quitterez cette maison et à l'instant même, car vous n'y avez rien à faire ni à user. Vous me débarrasserez de votre vue, en allant occuper... car je suis bien trop bon, une cabane pas trop ruinée que je possède dans la forêt. Pour payer votre loyer, je vous autorise à surveiller les cochons, en prenant bien garde de les éloigner des *porcs-singlars*.

À ces mots, l'aïeule frissonna. Les *porcs-singlars*, ce sont les sangliers ou porcs à peine plus sauvages que les autres qu'on laissait errer à peu près libres, afin qu'ils se nourrissent de glands. Souvent les troupeaux fraternisaient et les sangliers attaquaient les porchers qui voulaient récupérer leurs bêtes.



Autrefois, guère plus civilisés que les animaux, les porchers faisaient régner la terreur dans le voisinage des forêts. Pour la plupart simples d'esprit, ils occupaient le dernier rang de la classe paysanne assujettie au servage.

Les serfs, paysans pour ainsi dire esclaves, appartenaient aux maîtres des domaines. On les vendait comme des biens matériels et ils n'avaient le droit de posséder quoi que ce soit. Quant à leur salaire en nature, il ne valait même pas la peine d'en parler...

— Il faudra protéger MES cochons des loups et des autres porchers qui ne pensent tous qu'à voler, compléta pompeusement Aris, lui-même orfèvre en matière de vol et loup fait homme.

— ... de plus, ajouta-t-il, pour mériter le droit de vous nourrir sur ce que produit MA forêt, vous aurez à donner un coup de main chaque fois que j'aurai besoin de bonnes à rien pour tresser les éclisses de châtaigniers dont on fera des paniers, pour curer des fosses à purin, casser des noix ou glaner. Mais gare au chapardage et à la paresse ! Vous fouillerez le sol comme vos bêtes pour y trouver des racines. Bien d'autres *chenailles*⁽¹¹⁾ avant vous, du temps des aïeux de cette gamine, ont dû, pour survivre, brouter l'herbe et manger l'écorce des arbres et jamais vos ancêtres n'eurent pitié des miens ainsi réduits à famine. Allez et remerciez-moi de ne point perdre vos inutilités au fond de quelques *nauves*.

Dans les *nauves* ou marais, régnaient outre une humidité mortelle, les *fados* ou fées et beaucoup d'autres esprits malfaisants.

On disait que les feux follets, produits par les gaz émanant des marécages, étaient des âmes sans repos. Depuis les guerres de Religion, ces âmes seraient celles des *higounaous*, les huguenots ou protestants. Mais au temps lointain dont je vous parle, s'il n'était pas encore question de protestants, les *nauves* terrifiaient même les hommes les plus courageux. Alors, pensez ce qui passa dans l'esprit d'une grand-mère et d'une très petite fille.

Elles eurent cependant assez de dignité pour frémir à peine.

Aris frappa dans ses mains et un serviteur parut. D'un geste, le forban lui indiqua de tenir la porte ouverte pour faire sortir la belle-mère et la fille de son ancien maître. Mais la vieille dame se dégagea avec hauteur. Dévisageant celui qui les dépouillait, elle n'eut qu'un mot :

— *Chenassier !*

Bandit de bas étage ! Reprenant le geste antique de malédiction, elle cracha dans sa main droite, y traça une croix avec son index gauche et pointa le doigt vers Aris pétrifié.

— Vengeance contre toi, Aris, et contre ta descendance, déclara-t-elle trois fois à haute voix. Puis, secouant sa petite-fille : « À toi, mon enfant. »

Alors, Vimette fit le même geste de ses menottes, répétant, de sa voix flûtée, sans bien comprendre :

— Vengeance contre toi, Aris, et contre ta descendance.

Elles étaient déjà loin quand l'ancien intendant retrouva ses esprits et seul le valet, témoin de la scène, en prit pour ses frais. Une volée de coups de bâton lui donna à réfléchir sur le thème de la fidélité. Aris, fou de rage, pensa ensuite à le faire disparaître, mais le domestique, prudent, s'empessa de répéter à tout le monde ce qu'il avait vu et bientôt le nouveau maître dut faire face à la moquerie et à l'hostilité ouverte de ses gens. Sa cruauté ne fit qu'en croître et embellir.

Conduites par un autre de leurs anciens serviteurs, Vimette et sa grand-mère mirent plusieurs heures pour gagner la « résidence » qui leur avait été assignée. Le valet, un grand *feignant* surnommé le Lambin, traînait lui-même le pas tant cette mission lui pesait et la pauvre grande, quoique pas trop perdue pour son âge, n'avancait guère vite. Quant à la gamine, pauvrette, elle faisait ce qu'elle pouvait de ses maigres jambottes.

Au bout d'un moment, le Lambin soupira et proposa à l'enfant de faire la chèvre morte. Tendant le dos, cet homme obligeant s'accroupit pour que Vimette puisse s'asseoir sur sa taille et lui passer ses petits bras autour du cou. À vrai dire, la drôle ne pesait sur ses épaules puissantes pas plus qu'un brin d'osier et bien moins que le remords. Il portait aussi une autre charge, un *bissac*, un sac, qu'il ramena sur sa poitrine.

Enfin, ils arrivèrent devant une de ces cabanes coniques de pierres sèches et plates empilées, dont l'origine remonte à la nuit des temps. On les désigne en Périgord, sous le nom de lauzes, comme la pierre qui les constitue. En Quercy, ce sont les garriottes et en Haute-Provence, les bories.

Aie ! dans ce misérable abri, point de confort et ne parlez pas de meubles ! Tout autour, la forêt bordant la clairière n'offrait pour seule somptuosité que sa tapisserie verte ponctuée d'or et de roux tissés par l'automne commençant.

La plainte monotone et nonchalante du vent et tous les ginglements des bestioles forestières orchestraient bien le désespoir des pauvres réfugiées. Même le Lambin se raclait la gorge, en se balançant d'un pied sur l'autre, une fois qu'il eut déposé la drôle à terre.

— Eh bien... constata l'aïeule, mais elle ne put continuer et tourna brusquement la tête pour ne pas exhiber son désespoir devant ce garçon point sûr car aux gages d'un traître ignoble.

Or le Lambin, tout reniflant, défaisait son sac. Il déposa sur le seuil les quelques misérables choses qu'il avait coltinées : une *oule*, cette marmite ventrue où l'on met les châtaignes à cuire, une clef-torte, une sorte de crochet qu'il adapta en un tournemain à la porte...

— Vous pourrez au moins vous enfermer la nuit. Les *léberous* ne savent pas ouvrir.

Les léberous, les loups-garous, sont à peine plus effrayants que les loups véritables, si l'on en croyait les légendes.

— Je ne crains pas les léberous, dit l'aïeule presque paisiblement. Ils ne veulent pas du mal aux gens de bien. Qu'ils s'attaquent à cet Aris de malheur et pas à nous.

— Voici un peu de pain...

Une miche noire, pareille à un bloc de granit et faite de cette céréale du pauvre, le méteil réservé jadis à ceux qui avaient l'honneur de faire pousser le blé et de le moissonner, mais non point d'y goûter.

— ... du sel et du lard. Il est un peu moisi, mais il n'en a que meilleur goût. Une couverture. Elle n'est pas grande, mais c'est de la bure qu'on réservait au destrier de la maîtresse. Ah ! et puis ce *calcil*, ajouta-t-il en exhibant avec fierté une petite lampe à huile de noix. Je l'ai pris à l'écurie. Il y a dedans de l'huile, c'est moi qui l'ai rempli hier. Il faudra la faire durer. Eh bien, voilà ! c'est tout. C'est tout ce que j'ai pu vite rassembler... vous me pardonnerez, maîtresse.

L'aïeule et la drôle étaient restées pétrifiées pendant tout ce déballage. Au fur et à mesure que le Lambin produisait ses offrandes, les larmes leur montaient aux yeux, mais plus encore que le geste du brave garçon, le dernier mot de son discours libéra leur émotion. Pleurant comme des Madeleine, elles serrèrent le jeune homme sur leur cœur.

— Ah ! ça nous *doulait* de vous voir partir ainsi, grommela le Lambin. L'un de nous viendra quand il pourra. Le peu qu'il apportera ne sera pas fruit de vol car cela vous appartient, maîtresse. Seulement, ce sera difficile, ce bandit a l'œil sur la moindre des choses. Plaise à Dieu que nous ne nous fassions pas prendre ! Le bailli de Domme aurait vite fait d'accrocher une corde à notre cou. Enfin..., conclut-il, peut-être justice vous sera rendue ? En attendant, cachez bien tout cela.

L'aïeule soupira :

— Plaise au Ciel que nous obtenions jamais justice !

— Alors, je vous quitte, maîtresse. Ayez confiance. Tout ce mal ne peut ainsi durer. *Adiou, pauvre*. Adieu, ma pauvre !

— A Di sias. Que Dieu soit avec toi.

Le Lambin, ne trouvant plus rien à dire dans sa brave cervelle, disparut dans le chemin. Peut-être, sans savoir l'exprimer, ressentait-il ce que Marcel Fournier, un poète du pays, exprimera plus tard dans la langue chantante que l'on parle toujours ici, depuis des siècles :

*Ne leixas pas la vieilho fado
Mourri entan abandonado*

*Quei l'amo de chas nous, la vou de notre soù
Gardas la coumo un eiretage.
Ne laisse pas la vieille fée
Mourir ainsi abandonnée
C'est l'âme de chez nous, la voix de notre sol
Garde-la comme un héritage.*

Alors la grande entrant dans le misérable taudis, entreprit, en s'aidant d'une branche, de balayer le sol de terre, tandis que Vimette, vaillante mignonne, ramassait des *paieries*, des feuilles mortes de châtaignier pour leur couche.



Si justice devait être rendue, le moment n'en sembla guère imminent, car les années passèrent nombreuses dans la forêt perdue.

Saison après saison, la neige, le renouveau, l'été, l'automne, s'ingénierent à varier le décor de cette prison immense.

Finalement, Aris, malgré ses menaces, ne fit jamais appel à elles pour travailler avec les manants. Outre qu'il ne pouvait oublier la malédiction qui pesait désormais sur lui et qu'il n'avait pas prise à la légère, il ne tenait pas à ce que ses victimes rencontrent leurs anciens paysans.

— Moins on les verra, plus vite on les oubliera.

Mais si les gens ne parlaient jamais de Vimette et de sa grand-mère, tant on était terrorisé par le cruel et arrogant personnage, nul dans ce pays rude entre Périgord noir et Quercy, nul ne pouvait absoudre un crime aussi énorme.

Grâce à une assistance discrète et fidèle, si ce n'est régulière, les prosrites ne perdirent pas contact avec le monde extérieur et réussirent, bien que chichement, à améliorer l'ordinaire plus que rustique que les bois procuraient selon les saisons : champignons, baies, carottes et asperges sauvages, chardons tendres et surtout des châtaignes abondantes qu'elles disputaient sans peine au troupeau de porcs dont elles avaient la garde.

Quand le Lambin ou un de ses camarades venait ici, sous prétexte de ramener des bêtes au manoir, il s'arrangeait toujours pour poser des collets où elles pourraient trouver, dès le lendemain, des lapereaux ou des écureuils. L'un d'eux confectionna un arc et des flèches qu'on cachait soigneusement après qu'il en avait fait usage. Mais Vimette ne mangeait de ce gibier qu'en se raisonnant, tant elle aimait le menu

peuple des forêts.

Parfois, un manant capturait un marcassin dont on récupérait cuir et viande. Toute pièce de gibier était de même dépouillée soigneusement et l'aïeule tannait comme elle pouvait, avec de la cendre, ces précieuses peaux dont elle confectionnait vêtements et bottes.

Le jour vint où la pauvre femme ne se montra plus guère capable que de s'occuper de choses de la « maison » et Vimette assumait seule la garde des troupeaux. Tout en surveillant les pourceaux, elle s'intéressait au petit monde qui l'entourait et ne comptait bientôt que des amis parmi les bêtes familières.

Elle avait su s'excuser de porter sur elle leurs dépouilles, et la gent animale comprenait fort bien que la nécessité pousse à de telles extrémités des êtres aussi dépourvus dans la nature que les êtres humains. Même, les biches offraient leur lait dès que les faons savaient brouter l'herbe et l'écorce tendre.

Vie rude, pénible et pour tout dire inhumaine. Aux temps anciens et jusqu'à la fin du siècle dernier, l'existence de certains paysans ne semblait guère avoir changé depuis l'âge de la pierre. Dans ce pays, le plus pauvre des plus pauvres, la misère était cependant pire qu'ailleurs. On frémit de nos jours en y pensant et en imaginant avec peine comment les générations aient pu succéder aux générations.

Pour la plupart de ces pitoyables créatures, la faim, le froid, l'incertitude, la peur faisaient partie du quotidien... Pourtant, les gens survivaient. Juste assez longtemps pour avoir assez d'enfants à qui transmettre cet effroyable héritage : la misère. Les races du Périgord et du Quercy, rudes, modestes et courageuses, sont fières à juste titre d'avoir triomphé de tant d'épreuves.

À ce régime, qui n'était au fond que celui de beaucoup de ses contemporains, charbonniers ou bergers, Vimette devint une jeune fille robuste et agile. Sous sa peau hâlée, point de graisse ne revêtait ses muscles déliés. Mince et souple, plus que jamais elle méritait son surnom. Sous son aspect de sauvageonne, elle était cependant la plus ravissante adolescente du monde, ayant hérité de sa mère cheveux de châtaigne et traits délicats.

Or, par un pâle matin d'hiver, surgissant des halliers voilés par le brouillard, le Lambin et deux camarades s'amenèrent, très excités tous les trois.

En grand équipage, c'est-à-dire grimpés sur une charrette tirée par deux bœufs roux, ils s'annoncèrent à force cris. Le Lambin se dressa au-dessus du *porte-feignant*, ce siège de toile réservé au conducteur lorsqu'il est fatigué. N'oublions pas que le garçon était fatigué de naissance. Mais ce jour-là, il semblait déchaîné.

— C'est bien simple, depuis un mois il est interdit de manger un œuf à dix lieues à la ronde et si Aris le pouvait, il ferait donner du bâton à

la volaille pour lui apprendre à pondre encore plus.

— Mais ce n'est pas la saison, observa Vimette.

— Ah ! Aris n'est pas en peine. On entretient du feu dans la basse-cour et on laisse des torches allumées jour et nuit afin de tromper les pondeuses.

— Pourquoi donc tout cet arroi ?

Et les drôles de s'expliquer, parlant tous à la fois.

Figurez-vous que le prince d'Aquitaine se rongait de mélancolie. Il était si triste qu'il en oubliait le boire et le manger. Plus rien des succulentes préparations de son maître-queux ne lui souriait. Des médecins les plus renommés venaient de Bordeaux, de Montpellier et même de Padoue en Italie. Ils en perdaient leur latin. Les parents du jeune prince ne savaient plus à quel saint se vouer, lorsqu'un charlatan suggéra que seul le mariage rendrait sa santé à l'héritier.

En entendant ces mots, le prince poussa un gémissement...

— Je n'épouserai que celle qui pourra m'offrir un mets capable de me redonner l'appétit. Un mets dont je rêve et le jour et la nuit.

— Et quel est ce mets, cher seigneur ?

— Une omelette.

— Une omelette ? Vite, vite, chancelier ! Mandez le grand officier de bouche(12). Qu'il aille requérir le maître-queux d'exiger de l'intendant qu'il fasse ramasser dans nos fermes les meilleurs œufs, les plus frais, les plus lourds et les plus...

— Ah ! Seigneur mon père, point n'est nécessaire de tels dérangements, soupira le jeune prince, rien de ce qui se prépare dans nos cuisines ne déçoit autant mon palais que les omelettes de maître Anthelme. Je ne peux plus les avaler. Je ne peux plus rien avaler, constata-t-il en fondant en larmes.

La duchesse d'Aquitaine l'imita, le cœur brisé, puis se ressaisissant, elle ordonna :

— Qu'on fasse bastonner maître Anthelme et que des comtés voisins et de tous les royaumes de la chrétienté, accourent les plus renommés des artistes de la gourmandise. S'ils échouent, eh bien ! on cherchera une jeune fille... pour confectionner le plat dont vous rêvez, ô notre fils adoré.

Le défilé des experts en art culinaire dura trois mois...

Trois mois pendant lesquels le prince, de plus en plus pâle, de plus en plus maigre, de plus en plus triste, de plus en plus écœuré, ne put rien avaler. À peine une gorgée d'eau, une pastille... À ce régime, il allait sûrement mourir tandis que, dans la cour des cuisines, les coquilles d'œufs s'empilaient jusqu'à atteindre l'étage et que les marmitons et les gâte-sauce en avaient les poignets foulés à force de battre jaunes et blancs.

Toutes les recettes connues au monde furent essayées : omelettes

salées, épicées, sucrées, aux langues d'étronneaux, aux œufs d'esturgeon, aux fleurs, aux herbes. Toutes les omelettes possibles et imaginables, on les proposa au jeune prince qui n'avait même plus la force de secouer la tête pour refuser, à tel point qu'on en chargea un page.

— Non, non, disait ce dernier en remuant du bonnet avec force à chaque présentation dès que le prince frémissait des paupières.

Évidemment... chez Aris... enfin, je veux dire au domaine de la famille de Vimette, régnait la plus grande effervescence.

Dans tout le diocèse, si les jeunes filles ne quittaient plus les fourneaux, les péronelles de l'ancien intendant harcelaient le personnel de la cuisine, au bord de la crise de nerfs. Car, bien entendu, non contentes d'être laides, bêtes, grosses et méchantes, elles se montrèrent absolument incapables de tenir une casserole.

Aris, en homme organisé et bien servi, avait rassemblé des montagnes d'œufs où puisait son cuisinier soumis à un entraînement intensif. Pendant les répétitions permanentes, il vérifiait et notait lui-même tours de main et ingrédients, obligeant ses trois imbéciles de demoiselles à rester, elles aussi, plantées devant le feu, ce qui les rendait encore plus rouges, plus gonflées, et plus odieuses que d'habitude.

L'enjeu était de taille ! Devenir l'épouse d'un prince, pour le prix de jaunes et de blancs bien battus avec quelque chose.

— Je mise beaucoup sur une préparation à base de cèpes, confia Aris à son chapelain.

Rien que de penser à une telle succulence, des larmes de plaisir coulaient des yeux du moine, aussi peu recommandable que son pénitent.

— Que mon cuisinier, bien sûr le meilleur de tout le pays, fasse un seul petit effort, le miracle opérera ! Qu'une seule de mes trois filles présente cette merveille et je suis sûr de les marier d'un coup. L'une avec le prince et les deux autres avec ceux qu'une telle alliance ne pourra manquer de séduire. Miracle ! Miracle ! Miracle !

En effet, il ne faudrait rien moins qu'un miracle pour caser ces trois harpies, grosses, laides, bêtes et méchantes. Au fil des années, elles ne s'étaient pas arrangées, et dès que leur père les délivrait de la cuisine, elles se battaient afin de savoir qui présenterait le plat... À ce train, elles n'eurent bientôt plus de cheveux, tant elles se les tiraient. Et sous les gifles mutuelles, leurs joues rebondies devenaient pareilles à des melons. Quand elles se lassaient des querelles, elles fondaient comme des corneilles sur les couturières chargées de façonner des toilettes mirobolantes. On en devenait sourd à des lieues à la ronde.

Cependant, pour confectionner l'omelette aux cèpes, il fallait, selon cette recette, du lard et du jambon. Les provisions épuisées par les

répétitions, le Lambin et ses deux camarades se virent ordonner d'aller vite chercher quelques pourceaux bien gras à sacrifier pour les futurs repas de noces, car ce jour même, le prince honorerait le domaine de sa visite.

Ayant ainsi tout expliqué aux prosrites, les garçons se rendirent à l'enclos où l'on parquait les bêtes sélectionnées. Puis ils repartirent vers le manoir en promettant de revenir bientôt raconter ce qu'ils espéraient être un échec pour Aris.

Vimette et sa bonne grande retrouvèrent leur solitude et restèrent un long moment sans parler à considérer le panier d'œufs dont on les avait gratifiées. Ah ! il n'était pas besoin de dire un mot. Pourtant, si l'une et l'autre pensaient à la même chose et au prodige éventuel (car il fallait que ce soit un prodige, pour les tirer de là), la pensée des deux malheureuses créatures prenait des chemins différents pour en arriver à la même conclusion.

« Ah ! divaguait dans son for intérieur la jeune fille, bien sûr, si j'avais à ma disposition le dixième des celliers du manoir, je saurais flatter le goût du prince : foie gras, graisse d'oie, et crème épaisse. Mais après tout, voilà ce qui le nourrit depuis vingt ans. Il en a finalement horreur ! (Elle sourit en hochant la tête.) Voilà le secret : il faut lui préparer un plat dont il n'a jamais eu la moindre idée. Alors, voyons, qu'ai-je à part ces œufs dont le Lambin ne soupçonnait pas la destination... (elle cherchait ce que la forêt pourrait bien lui offrir). Hum ! Nous sommes au début de l'hiver, les cèpes sèchent à présent en chapelet sous notre toit... et puis, des cèpes... Aris va en déguster le prince. Si j'avais des asperges sauvages, fines, vertes et parfumées. Aie ! il s'en faut d'une demi-année pour leur saison... Hélas ! il faut l'admettre, je ne possède rien que des noix minables ou des châtaignes disputées aux pourceaux et qui font notre ordinaire. »

Elle jetait des yeux désolés sur la misère qui l'entourait, mais soudain son regard s'éclaira : le Lambin, le mois dernier, avait apporté un sac de raves qu'on ménageait le plus possible afin d'y avoir recours les jours de grand froid.

— Les raves ! Ah ! quel délice ! le prince n'y a jamais goûté, j'en suis sûre. Voilà un repas de fête de chez nous.

Dans son enthousiasme, elle avait parlé assez haut pour sortir sa grand-mère de sa propre méditation. Celle-ci, autrefois, avait reçu à sa table le bailli de Ribérac, le sire de Mortemart et même l'évêque de Périgueux. En entendant ces mots, la grande eut l'impression de recevoir de l'eau glacée dans le dos.

Oui, voilà où en était l'héritière du plus beau domaine de tout le pays ! Pauvre sauvageonne des bois, vêtue de peaux de bêtes et démunie à ce point que des raves lui semblaient festin de prince, des raves que les derniers des manants partageaient avec les vaches. Cuits

sous la cendre, ces *bolets* à consistance ligueuse et à saveur douceâtre ne rappelaient en rien les délicieux champignons d'automne.

Mais enfin, qui sait ? Peut-être le prince d'Aquitaine, écœuré des foies gras, des cèpes et des farcis, y trouvera-t-il en effet quelque intérêt ? Les grands ont de ces caprices ! Et il pourrait, du même coup, estimer assez originale la tenue rustique de la jeune fille pour tenir sa parole d'épouser celle qui saurait mieux le régaler.

Au point où Vimette et son aïeule en étaient, tout valait la peine d'être essayé.

— Pendant que je prépare mon plat, voudrais-tu, ma bonne grande, me laisser seule afin que je puisse me concentrer. Pendant que fondra le petit bout de confit que tu gardais pour Noël, je vais mettre les raves à cuire doucement sous la cendre et chercher des herbes parfumées. Il en reste encore vers la source si ce n'est pas gelé.

L'aïeule sourit et soupira en même temps. Dieu nous assiste !

— Je vais en profiter pour aller moi aussi par là, casser la glace. La serve⁽¹³⁾ est prise et il faut que les porcs puissent aller boire. Si tu as besoin de moi, appelle-moi. Je me reposerai ensuite sous le chêne en profitant du soleil qui perce.

Ainsi, chacune vaqua à ses affaires. Mais la recherche d'herbes fraîches se révéla assez vaine et dura plus longtemps que Vimette ne l'avait prévu. Aussi, lorsque la jeune fille rentra, le feu attisé par un courant d'air faisait des siennes. Un véritable brasier ! La graisse avait flambé, quant au confit et aux bolets...

— Oh ! Dieu du Ciel, tout est carbonisé !

Il ne restait que quelques billes noirâtres qui roulèrent de la pierre plate sur laquelle Vimette triait les cendres. Elle pleura longuement, la pauvre gamine, et sur son plat brûlé et sur son projet gâché, sur son avenir désormais aussi noir que ces débris fumants.

Quand elle eut bien pleuré, elle sentit que son cœur serait dorénavant sec et insensible comme la pierre. Alors, elle se leva, rassembla les raves carbonisées et sortit pour gagner la clairière où sa grand-mère somnolait paisiblement au soleil sous un chêne malingre, tandis que les pourceaux se désaltéraient.

— Voilà les bolets, dit sobrement Vimette en déposant les grains de charbon aux pieds de la vieille dame. Comment avons-nous pu être assez folles pour faire des projets ?

Creusant le sable avec une pierre pointue, elle cacha les débris calcinés au fond d'un trou et les recouvrit. Puis elle tourna les talons, toute fière dans ses oripeaux.

La pauvre grande attendit de la voir disparaître au détour du chemin pour libérer le flot de larmes dont ses yeux usés débordaient. Lorsqu'elle eut bien pleuré, elle sentit une petite caresse sur une de ses mains noueuses.

— Ah ! te revoilà, toi ! fit l'aïeule. Petite mouche, si tu me comprends, oublie les bêtises que je t'ai dites tout à l'heure, ces imaginations insensées, ces rêves de justice, ces projets que ma pauvre mignonne vient d'enterrer avec les débris calcinés de sa cuisine.

Car, avant la venue de sa petite-fille, la brave dame ne somnolait pas, elle était en grande conversation avec une minusculette créature des bois qui passait par là.

Au premier regard, on aurait pu prendre cette lumière volante, rouge et bleue, pour une simple mouche. Si l'aïeule de Vimette avait eu encore ses yeux de vingt ans, elle aurait peut-être remarqué que l'insecte ne pouvait qu'être une fée. Qui d'autre pouvait s'offrir un tel corselet de rubis et des ailes pailletées de saphir ? Si donc la grand-mère prenait à témoin de leur malheur cette éclatante mais dérisoire créature, ce n'était pas par considération ou calcul. Dans sa détresse, elle pensait avoir affaire avec un être encore plus dépourvu qu'elle.

Le frôlement léger sur les doigts déformés se fit plus insistant. Tout autre que la pauvre grande aurait écrasé d'une tape un insecte peut-être dangereux. Mais, comme l'enfant qu'elle avait élevé, l'aïeule n'admettait pas le moindre mal causé à des créatures innocentes. Bien au contraire, de son autre main elle protégea la bestiole d'un coup de vent possible au lieu de l'écraser.

Alors, elle se sentit envahie par un bien-être délicieux, je dirais même une sorte de joie profonde, étrange dans son désarroi actuel. Elle entendit également une voix musicale prononcer des paroles extraordinaires :

— Bzi, bzi... Ne pleure plus, bonne grande. Désormais, votre calvaire est fini. Bzi, bzi, bzi. Creuse la terre à cet endroit que je vais te désigner et qui est celui où Vimette enterra ses raves brûlées. Ôte le sable doucement d'entre les racines du chêne. Là, voilà ! Bzi, bzi, bzi. Regarde, bzi, bzi, bzi, ce que tu découvres.

— *Qu'es questo oudour forto dins lous boucis ?* (Quelle est cette odeur étrange et forte qui se répand dans les bois ?)

— Ce parfum enchanté est celui de ces boules noires, sortes de champignons, éclos miraculeusement du coup de talon de la petite fille. Mais bzi, bzi, bzi (la fée riait tellement qu'elle sautait sur la vieille main ridée), bzi, bzi, bzi, si je n'avais pas été là et si vous ne m'aviez pas autant plu, le prodige n'aurait pu s'accomplir.

L'aïeule, de ses doigts malhabiles, dégageait les bizarres tubercules.

— Comme c'est curieux, cela n'a ni tige ni racine !

— Tu as tout récolté, bonne grande ? Bien ! Maintenant, écoute-moi. Bzi, bzi, bzi. Nous allons bien nous amuser...

Vimette songeait tristement, assise sur la pierre de leur misérable seuil. Elle n'en crut pas ses yeux lorsqu'elle les releva :

Grande remontait le chemin, tenant quelque chose de serré dans ses

maines qu'elle agitait frénétiquement.

— Vimette, Vimette, écoute-moi ! Nous sommes sauvées !

On aurait dit, parole ! que l'aïeule dansait tandis qu'un insecte bariolé tournait autour de sa tête. Comme si ses idées folles s'étaient matérialisées.

— Voilà de quoi préparer ton plat. As-tu encore les œufs ?

Vimette, en reniflant une dernière fois, fit un geste :

— J'ai bien failli les casser et les piétiner, mais j'ai pensé juste à temps que tu trouverais avec plaisir cette précieuse nourriture quand les grands froids nous cloîtreront.

— Nous serons alors devant une belle cheminée, ma drôle, avec des robes fourrées, à boire du lait chaud aux épices et à manger des petits pâtés.

Vimette ferma les yeux douloureusement ! La pauvre dame perdait l'esprit. Ah ! cela devait arriver ! Mais une odeur délicieuse lui fit aussitôt lever les paupières : grande lui présentait ses mains jointes, closes sur une offrande mystérieuse. De l'une à l'autre des deux femmes, la mouche virevoltait, étincelle vivante. La voix cristalline de la fée et la voix essoufflée de l'aïeule répétèrent alors à l'envi des conseils que Vimette, sans s'étonner davantage, suivit sans discuter.

— Bzi, bzi, as-tu quelque récipient pour préparer tes œufs ?

— Le lard a brûlé et le plat en est carbonisé. Voici l'oule à soupe. Mais c'est bien trop grand et trop creux.

— Prends alors ce petit pot.

— Bzi, bzi, casse les œufs dedans et bats-les bien.

— Nettoie les boules noires que je t'ai apportées.

— Bzi, bzi, coupe-les en fins morceaux avec cette pierre taillante.

— Oh ! que ça sent bon !

— N'est-ce pas que ça sent bon ? Bien. Maintenant, glisse ton hachis dans les œufs. Bzi, bzi, bzi, couvre vite ton pot et prends-le avec toi. Nous partons.

— Où ça ?

— Au manoir. Bzi, bzi, bzi.

— Comme ça ?

— Bien sûr. Bzi, bzi, bzi. Dans ce pot, tu transportes une fortune et si tu ne te trouves pas assez élégante, par ma présence en tes cheveux, excuse-moi du peu, tu seras parée d'un bijou à nul autre pareil. En route !

Tout en poussant la porte, à jamais, espérait-elle, sur le misérable décor de presque toute une vie, la jeune fille eut un dernier doute :

— Mais comment et avec quoi ferai-je cuire mes œufs ?

— Avec rien ou presque, puisqu'il ne te faudra que de l'eau dans un autre pot.

Quel ne fut pas l'étonnement des paysans, puis des hôtes du manoir,

en voyant s'avancer sur la route deux invraisemblables créatures, vêtues de peaux de bêtes et de haillons. L'une, âgée et courbée sur son bâton, l'autre, jeune et belle, tenant un pot bien clos et chantant joyeusement :

— *Pourio bé vira la chance*
Et lous grands tournas pitis
Pourio bé vira la chance
Lous pitis tournas grands.

La chance pourrait bien tourner, les grands se retrouver petits et les petits devenir grands.

— La plus jeune des deux porte en ses cheveux un bijou d'escarboucles et de saphirs dont s'échappe une musique surnaturelle ! Avez-vous déjà vu et entendu une pareille merveille ?

Tout le pays, déjà en branle-bas, faisait la haie sur le chemin. La curiosité avait même repoussé les filles loin des fourneaux, toutes arborant le mouchoir de tête à la pointe bien nouée en « suivez-moi jeune homme », montrant par là qu'elles étaient filles à marier, et candidates au concours. Chacune espérait en son cœur que les trois affreuses demoiselles d'Aris en seraient pour leur honte devant le prince d'Aquitaine, malgré leurs cèpes, leur foie gras et leur cuisinier.

Justement à tout ce tapage, la brochette de laideronnes parut. Elles avaient caché leurs robes de brocard sous un tablier trop empesé pour faire croire à leurs vertus domestiques. Trop prétentieuses aussi pour se contenter d'un foulard de paysanne noué sur la tête, elles avaient rehaussé leurs quatre cheveux jaunes de postiches gigantesques, entremêlés de perles et de rubans. Il fallait vraiment avoir la cervelle bien vide pour compenser tant de poids sur le crâne.

Aris sortit à son tour, aussi majestueux qu'un empereur. Drapé dans un mantelet doublé de fourrure, il faisait cliqueter ses anneaux d'oreilles et son collier en chaînes d'or, à chaque fois qu'il se rengorgeait à la façon d'un dindon.

Sur ses talons, venaient le prince d'Aquitaine, des courtisans et de belles dames. Le jeune seigneur était beau, diaphane et lassé.

— Quelle est cette comédie ? demanda le maître de céans.

— Sont-ce des ourses à visage humain ? ricana un seigneur.

— Oh ! quel bijou étrange ! Avez-vous vu ? s'exclama une dame en désignant la mouche qui étincelait dans les cheveux de Vimette.

— Cette créature doit être enchantée pour posséder un visage aussi charmant, murmura le prince en portant une main à son cœur tandis qu'une chaleur inconnue gonflait sa poitrine, serrait sa gorge, tourneboulait son cœur.

— Au secours ! Quelle horreur ! Papa, j'ai peur ! glapit la

progéniture d'Aris, plus stupide et grotesque que d'habitude.

— Seigneur, notre vieille maîtresse et la jeune demoiselle ! gémirent le Lambin et ses amis cachés derrière une meule de foin. Seigneur ! Ayez pitié d'elles et de nous.

— Nous venons, ma petite-fille et moi, apporter nos salutations à messire le prince d'Aquitaine et lui proposer en même temps que la santé et le bonheur, l'excellence d'un plat d'œufs très nouveau.

— Papa ! gémirent les trois idiots.

— Pourquoi pas, fit aimablement le prince. Il se sentait tout à coup envahi par une fringale énorme et prêt à trouver délicieuse la première assiettée de rabouillasse(14) présentée par cette miraculeuse jeune fille.

— Mais quel est ce bijou si brillant qu'il en paraît vivant, se demandaient toujours les dames. Est-il bleu ? Et ce mécanisme ingénieux qui le fait vibrer ? On jurerait une mouche battant des ailes, des ailes de diamant.

— Papa ! pleurnichait la plus jeune des filles d'Aris et la plus bête, papa, je veux cette broche.

Et d'avancer le pouce et l'index pour arracher la mouche des cheveux de Vimette. Et de se faire piquer et de hurler. Et la main de changer d'aspect tandis que subsistaient seulement deux doigts soudés pour former une sorte de sabot.

— Papa ! Ma main est devenue pareille à un pied de co...chon !

Mais Aris avait d'autres soucis. Et la foule d'autres sujets d'intérêt. Si l'ancien intendant venait de reconnaître ses victimes, les courtisans s'apprêtaient à vivre un moment historique.

— Eh bien, ma mie, disait le prince en désignant le petit pot de terre que portait Vimette, donnez, que nous goûtions.

Vimette souleva le couvercle et une odeur exquise se répandit. Le prince se sentit défaillir.

— Vite, vite, cria-t-il, qu'on m'apporte une assiette.

— Mais il faut, Monseigneur, que je cuise ma préparation à feu doux et à l'aide d'une cuillère en bois et que...

— Il n'en est pas question, hurla Aris en montrant la porte d'un air farouche. Sortez d'ici, créatures des bois, voleuses impudentes et misérables !

— Et pourquoi donc, je vous prie, s'interposa vivement le prince, il y a un instant encore si languide et si lassé. Que vous ont fait ces pauvres femmes ? Que leur reprochez-vous ?

— Heu !

— Que vous ont-elles pris ?

— ... heu... heu ! C'est-à-dire que...

Et tandis que Vimette restait immobile, tendant vers le prince le petit pot à demi ouvert et d'où s'échappait un parfum exquis, tandis

que Vimette attendait qu'on lui donne de quoi cuire sa préparation, la mouche s'échappa de ses cheveux et vint bourdonner au-dessus de la foule, traçant des cercles autour de la tête des gens les plus importants, à commencer par le prince, son ministre et le grand chambellan.

Chacun semblait écouter en hochant du menton, puis l'assemblée, d'un seul mouvement, se tourna vers Aris.

— Ah ! chuchota un seigneur à sa voisine, je me demande si je rêve, cette... pauvre femme ressemble... Ah ! mon Dieu, est-ce possible ?... à dame Irmande, la mère de celle qui fut la dernière maîtresse ici.

— Dame Irmande ? Mais elle est morte, mon ami, comme sa fille et la fille de sa fille.

— Non, je ne suis point morte, ni ma Vimette, fit la grand-mère avec dignité. Et ce n'est point la faute d'Aris si nous avons survécu. Il nous a réduites à une misère abominable après avoir honteusement volé les biens de ma fille qui en mourut en effet. Voici ma petite-fille, elle réclame son héritage. Trop lâche pour nous supprimer de sa main, il nous a reléguées avec les porcs dans la forêt et, j'en atteste le Ciel, il sait que pour cela il est maudit.

Sous l'opprobre général, Aris hurlait des démentis que personne n'écoutait et il fallut bientôt l'attacher car il devenait dangereusement fou de rage. Impuissant dans ses liens, il contempla, les yeux exorbités, les préparatifs de Vimette.

— Qu'on apporte à ces dames ce qu'elles demandent, s'était écrié le prince sans se soucier de la fureur d'Aris et des siens. Vite, vite, car j'ai faim !

Tandis qu'on posait sur les chenets de la cheminée un plat creux contenant de l'eau et que Vimette y plongeait son pot, le prince, marchant de long en large, ajouta d'un ton sévère à l'adresse de son hôte :

— Ne vous croyez pas quitte pour autant, Aris. Votre attitude me contrarie énormément. J'exigerai des explications dès que je sortirai de table.

Il se tourna vers Vimette...

— Vous avez tout ce qu'il vous faut, ma mie ?

Vimette fronça son joli petit nez avec une moue charmante !

— Il me faudrait un peu de sel, Monseigneur. Là-bas dans les bois, nous n'en avons point. Et aussi une cuillerée de crème fraîche, bien épaisse.

Déjà, on lui apportait cela dans des plats d'argent.

Penché, lui aussi, sur le mets qui épaississait, patiemment mélangé avec une cuillère de bois, l'héritier d'Aquitaine sentait monter le fumet suave de la préparation. Mais était-ce le plaisir gourmand ou la chaleur du feu qui rosissait son teint hier encore si pâle, ou bien cet

autre délicat parfum, celui des cheveux de la jeune cuisinière, des cheveux fleurant les plantes sauvages et qui lui caressaient doucement la joue ?

La mouche magique n'avait pas cessé de bourdonner autour du jeune couple et, sur l'ordre d'un bzi, bzi, bzi triomphant, Vimette retira son pot du feu, afin de verser dans une assiette d'or une crème tout aussi dorée, lisse et cuite à point, ponctuée des confetti noirs de la substance inconnue.

Le souffle court, l'assistance (qui sentait elle aussi la faim et la gourmandise lui nouer l'estomac), l'assistance vit le nouveau miracle : le prince mangeait ! Le prince se régala ! Le prince avait les larmes aux yeux !

Quand il eut fini, dans un silence presque religieux, tout le monde pleurait.

— Ah ! je vous aime.

— Aimâtes-vous également ce que je vous ai préparé ?

— Ma mie, je suis tout amour et je mets à vos pieds ma couronne, ma fortune, mon amour et ma foi. Voulez-vous être ma femme ?

Un hurlement couvrit la réponse murmurée par la jeune fille bouleversée. Aris, écumant de fureur, vociférait :

— C'est une sorcière, Monseigneur ! Elle vous a envoûté. Tout cela n'est que tromperie du diable, truquage et trufferie.

L'ancien intendant devait être à court d'inspiration, puisque « trufferie » ne signifie rien d'autre que truquage et tromperie du diable...

Alors, la petite mouche virevoltante, étincelle rouge et bleu, piqua le nez de l'homme, piqua ses oreilles, ses mains ornées des bijoux volés et tandis qu'elle piquait de-ci de-là, le personnage, perdant apparence humaine, ne devint bientôt qu'un porc grognassou qui piétinait avec fureur le manteau tombé, les bagues échappées de ses pattes. L'anneau d'oreille, d'un saut, se planta sur le groin de la bête et l'or se changea en fer, comme celui de ses chaînes.

— Papa ! hurlèrent les trois chipies dont l'une avait déjà au bout de chaque bras un pied de cochon. Leur museau ne tarda pas à s'orner également d'un anneau et leurs colliers se transformèrent en corde.

L'insecte volait autour de leur tête emperruquée. Les postiches dégringolèrent avec perles et crins.

— Et cela, n'est-ce pas tromperie, chantonnait une voix moqueuse, trufferie ou truffeau ?

On appelle truffeau ces coiffures-échafaudages que portaient les élégantes du XV^e siècle.

— Oui, Monseigneur, reprit la fée. S'il y a eu trufferie, c'est de la part de ces trois vilaines créatures. Le mets dont vous vous régalez sera donc, si vous voulez bien, nommé « truffe », car sans la fourberie

d'Aris, vous ne l'auriez pas connu.

Vimette et sa grande, félicitées, admirées et embrassées, ne savaient plus où donner de la tête. Les valets, accourus, vinrent se saisir des quatre pourceaux qui avaient été, quelques instants plus tôt, l'horrible famille d'Aris.

— Qu'on les emmène dans la forêt, ordonna le prince. Et à coups de bâton, s'il le faut, ajouta-t-il.

— Mais qui les gardera ?

— Bzi, bzi, fit la mouche-fée qui ne s'était jamais autant amusée.

— Le chapelain d'Aris, traduisit le prince. Puisque ce soi-disant saint homme ne sut pas les détourner du mal. Et maintenant, dansons pour fêter nos fiançailles.

— Si vous le permettez, Monseigneur, je voudrais auparavant demander trois permissions, fit vivement la jeune fille toute rougissante.

— Mille permissions ! s'écria l'héritier extasié.

— La première : d'embrasser et de remercier le Lambin qui fut l'artisan de notre bonheur. La deuxième : de demander à la bonne fée que les truffes soient désormais la fortune de notre pays... et la troisième : l'autorisation pour ma grand-mère et moi de changer de robe afin de vous faire honneur.

Si l'on est reconnaissante et charitable, on n'en reste pas moins femme.

— J'ajouterai un quatrième souhait, dit le prince. Je voudrais prouver à dame-fée toute notre reconnaissance.

— Bzi, bzi, bourdonna la mouche. Je sais ce qui se passe en chaque cœur et le bonheur de Vimette dont je vous tiendrai responsable, Messire, sera pour moi la meilleure des récompenses.

Puis, l'étincelle vivante virevolta sur les deux héroïnes du jour. À chaque endroit des misérables vêtements où elle se posait, naquirent des perles, des saphirs, des rubis, des émeraudes et des diamants. Sous les broderies d'or, on pouvait à peine deviner le brocard et le velours dont se tissaient en même temps leurs robes.

Cela fait, la fée déclara :

— Je suis fatiguée. Je retourne dans le bois où j'attendrai chaque hiver, au pied de certains chênes, afin de montrer où se cachent les truffes que le monde entier vous enviera. Mais afin que ces bijoux de la terre demeurent précieux, ils resteront rares et nul ne pourra jamais en cultiver. Il faudra, pour les trouver, employer une truie dressée à cette tâche, en souvenir de la trufferie d'Aris et de ses filles.

L'étincelle pourpre dansa un instant au-dessus de l'assistance, puis disparut.

Chacun essuya une larme, mais les musiciens accordaient leurs instruments...

Pour le repas du mariage dont l'éclat fut admirable, des paysans aussitôt appelés caveurs (qui creusent) partirent, tenant des porcs en laisse, chercher au pied de certains chênes le précieux tubercule, là où une minuscule mouche rouge et bleu attendait en bourdonnant d'excitation.

Aris, ses filles et ses congénères, un anneau dans le nez, durent ainsi besogner du groin et bientôt la cour du roi de France, celles d'Angleterre et de l'Empereur d'Occident réclamèrent la gourmandise.

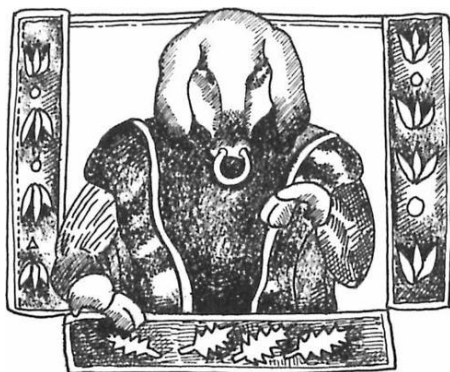
On prétend, en souvenir de Vimette et du prince d'Aquitaine, que la truffe rend les femmes jolies et les hommes aimables. Et même, le grand écrivain Balzac affirmait trouver en son régal toutes les sources de son inspiration.

Voici, parmi d'autres légendes, l'histoire qu'on m'a racontée devant une suave brouillade aux truffes, entre Sarlat et Cahors.

C'est ainsi, m'a-t-on dit, que fut connue la truffe, ce « diamant noir de la cuisine », comme l'appelle le grand gastronome Brillat-Savarin ou « l'âme parfumée du Périgord » selon un autre gourmand illustre, Curnonsky.

Cet étonnant tubercule qui ne se plante ni se sème ni se bouture, « semble naître du hasard le plus heureux », un hasard où il fallait bien qu'intervienne une fée...

Ah ! j'allais oublier... le Lambin fut nommé, paraît-il, intendant du domaine et s'en tira fort bien.



Notre monsieur de Marconfare



E commettrais une inexactitude en commençant mon histoire par ces mots :

— C'était au temps où les bêtes parlaient...

En effet, les animaux n'ont jamais cessé de parler. C'est nous qui ne les comprenons plus. Et j'en donnerais ma main au feu : la faute en incombe aux humains si maintenant nous n'employons plus le même langage.

Donc, c'était au temps où les hommes et les bêtes se parlaient.

... Dans ce temps-là, vivait aux environs de Carennac un philosophe du nom de Marconfare. Ce sage, à la suite de revers de situation, ne possédait plus qu'un lopin de friches au milieu desquelles se nichait une modeste cabane flanquée d'un poulailler. Voilà tout ce qui lui restait d'un beau domaine dispersé par les créanciers. Mais avec sa fortune s'étaient également envolés tous ses soucis... et, ajouterai-je, tous ses amis. Ne déplorant ni les uns ni les autres, notre monsieur de Marconfare était un jeune homme heureux.

Il passait ses journées à philosopher sous les noyers en écoutant le chant des oiseaux ou à surprendre les activités des mille animaux de la campagne. Pour se nourrir, il trouvait selon les saisons des asperges sauvages ou de jeunes pousses de fougères, des champignons ou des châtaignes, sans parler des trois œufs que, presque quotidiennement, lui offraient les trois poules de son poulailler.

À musarder dans les bois, notre monsieur de Marconfare (on l'appelait ainsi par respect, puisque néanmoins propriétaire), notre monsieur avait appris à converser avec les habitants des fourrés et des

arbres. Son meilleur compagnon devint un renard, dont il appréciait la sagacité et la malice.

Le renard est un animal rempli de défauts : menteur, chapardeur, prétentieux et peu embarrassé par les scrupules. Notre monsieur de Marconfare moralisait celui-ci à l'occasion, mais cela ne servait pas à grand-chose. Chacun reste du bois dont il est fait. Mais en revanche, le goupil, s'il a la tête en l'air, possède un fort bon cœur et ne refuse jamais de rendre service... surtout lorsqu'il flaire une bonne occasion de s'amuser...

Un jour, alors qu'il n'avait pas vu son camarade depuis un assez long temps, notre monsieur de Marconfare l'aperçut qui se traînait sur le chemin. Et, vrai, pour une fois l'animal ne semblait guère joyeux.

— Holà ! Es-tu malade ?

— Non, *notré moussur*, je meurs de faim. Il y a huitaine que je n'ai rien trouvé à me mettre sous la dent.

— Je n'ai à t'offrir qu'une bouillie de châtaignes et quelques noix. Veux-tu partager ?

— Pouah ! grimaça le renard. Mon estomac ne peut s'y faire. Mais tu possèdes cependant une basse-cour, il ne faut pas l'oublier...

— Modeste basse-cour ! J'ai mangé le dernier œuf hier !

— Donne-moi une poule, juste pour mon souper.

Monsieur de Marconfare leva les bras au ciel.

— Une poule ? Comme tu y vas ! C'est un jeûne bien plus important qu'il me faudra ensuite m'imposer.

Et ils se mirent à discuter comme femmes d'Ussac au marché. Finalement, le renard fut pris d'un malaise et le brave jeune homme céda, mais les larmes aux yeux. Ah ! quel devoir sévère que l'amitié !

Renard ne fit qu'une bouchée de la volaille et partit tout requinqué, jurant qu'il se souviendrait de ce bienfait éternellement. Il avait l'intention d'aller rendre visite à un cousin des Ardennes qui vivait dans l'opulence.

Bien lesté, il put ainsi sans peine, accomplir un long trajet. Devant lui, s'étendaient à présent des champs de blé couverts de moissons prometteuses. À son arrivée, se fit comme un « frouououou » dans les épis... C'était un vol de perdrix effarouchées par l'arrivant dont elles craignaient l'instinct prédateur. Alors, Renard eut une idée...

Il s'assit et tapant sur son estomac rebondi, cria de loin :

— Ne craignez rien, mes petites. Je ne vous veux point de mal, bien au contraire. Comme vous me voyez, je suis envoyé vers vous par un ministre qui, pour la peine, me paya un bon déjeuner. Vous ne risquez rien en m'écoutant.

Les perdrix se figèrent sur place et le regardèrent de leur petit œil rond, en hochant la tête.

— Voici ce que j'ai à vous dire, poursuivit l'effronté. Le roi a

entendu parler de vous et, pour vous rendre plus belles encore, il voudrait vous faire dorer la queue.

Chacun sait que la perdrix a une robe grise et en souffre beaucoup dans sa coquetterie.

— Venez avec moi, poursuivit le goupil. Nous irons en groupe à son château et là, vous serez comblées, mes belles.

Les cinq cents stupides oiselles ne firent ni une ni deux et lui emboîtèrent le pas. À leur arrivée devant le palais royal, on aurait dit l'air brassé par cinq cents fléaux. Au bruit, le roi sortit sur son balcon. Le renard, entouré d'un nuage de volatiles, le salua courtoisement.

— A Di sias, grand roi. Je convoie un présent que notre monsieur de Marconfare, mon bon maître, vous envoie. Il ne manque à ces oiseaux que d'avoir la queue dorée.

Cela, pour les derniers doutes qu'auraient pu avoir les perdrix et les dissuader de filer. Le roi fit alors ouvrir grandes les portes du château, celle de la volière et les cinq cents étourdies se virent enfermées sans façon.

Abondamment remercié par le roi, et s'étant restauré, le renard reprit la route de son pays. Las, la provende n'y était pas plus abondante qu'auparavant et au bout d'une semaine, son museau pointu réapparut devant la cabane de notre monsieur de Marconfare. Celui-ci n'était guère de belle humeur et il dut faire appel à toute sa philosophie et à sa bonne éducation pour s'enquérir de la santé de son compère.

— Beuh ! gémit celui-ci, j'ai les jambes molles, l'estomac rétréci et les dents qui piquent. Vraiment, une deuxième poule me sauverait du trépas.

Le pauvre jeune homme devint tout pâle.

— Hé ! l'ami ! comme tu y vas ! Avec une ultime poule, je n'aurai à manger qu'un jour sur trois. Que deviendrai-je ?

Le renard s'effondra dans la poussière.

— Alors, murmura-t-il, je n'ai plus qu'à mourir puisque tu ne veux pas te contenter, par amour de moi, de ragoût de champignons et de soupe de châtaignes. Ah ! si je pouvais moi-même en manger !

Il fit et dit tant et si bien que la poule fut sacrifiée.

— Ah ! quelle merveilleuse chose de posséder un tel ami ! s'exclama le renard, son souper fini. Vraiment, foi de goupil, je n'oublierai jamais ton geste.

Et il s'en alla, toujours à son projet de visiter son cousin ardennais.

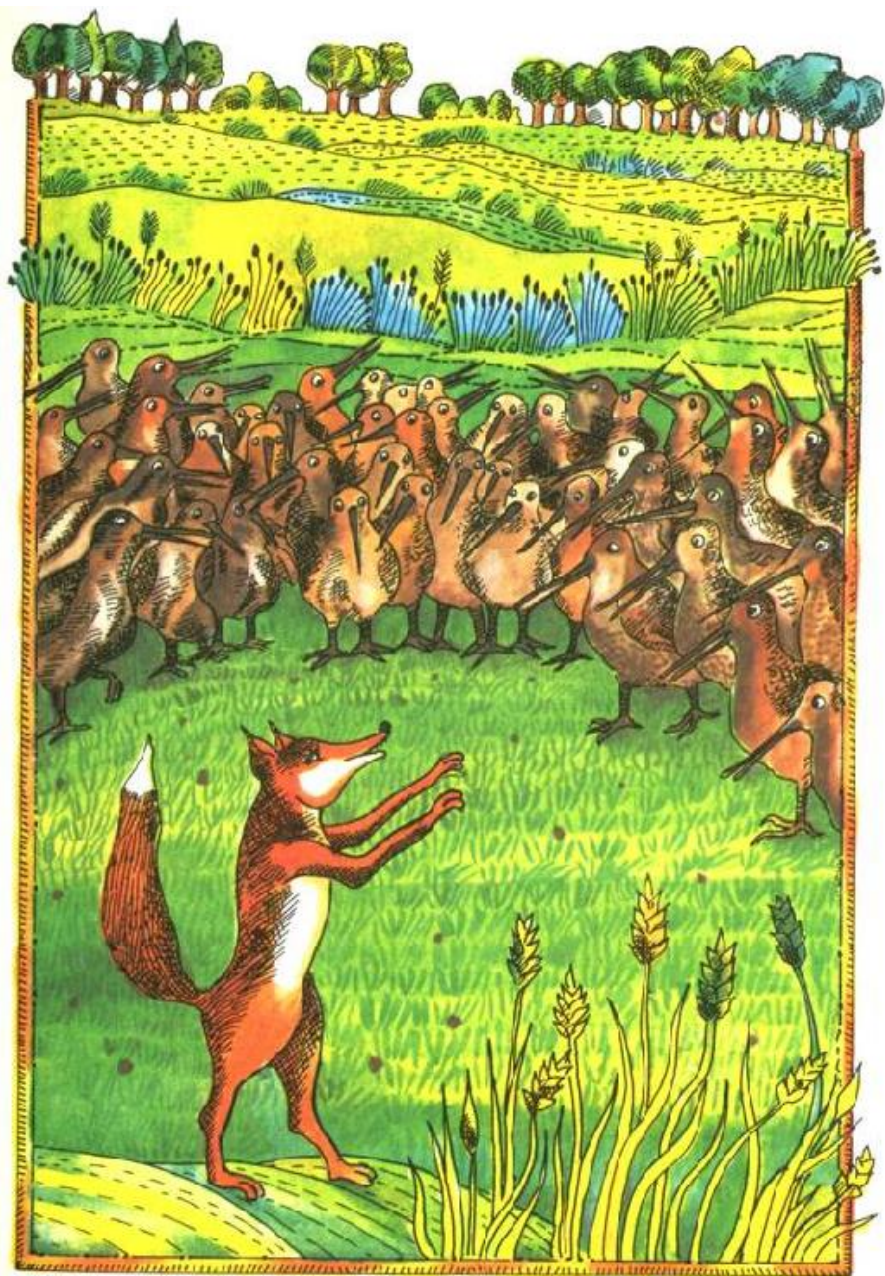
Au bout de plusieurs lieues, il eut à traverser un pré où son apparition mit en émoi tout un peuple de bécasses, en si grand nombre qu'elles faisaient comme un tapis couvrant le champ pourtant immense.

— C'est le Ciel qui me les envoie, constata-t-il, l'œil allumé et il

s'assit à distance :

— C'est le Ciel qui m'envoie, cria-t-il. Soyez heureuses, mes jolies. Je vous cherche depuis ce matin car le roi meurt d'envie de vous connaître.

Les bécasses, méritant bien leur nom, restèrent sur place à écouter ces sornettes.



— Et pour vous remercier de votre visite, notre souverain s'est juré de vous faire dorer la queue. Vous serez les plus élégantes du pays.

Comme pour les perdrix, le plumage est des bécasses le grand souci. Alors, les voilà en troupe sur la route. À la capitale, nul n'en crut ses yeux. Le roi, de son balcon, fut charmé de ce présent que le renard affirmait être encore de la part de son maître. On ouvrit les portes du palais et l'on y tendit des filets où les bécasses – bien fait pour elles ! – se jetèrent, tête baissée.

Chargé de remerciements, mais refusant noblement toute récompense dont son maître, si riche, ne saurait que faire, le renard retourna au pays après un bon dîner. Hélas ! la chasse s'y montra plus que jamais défavorable et force fut à notre animal de bientôt s'annoncer chez son voisin...

... La dernière poule avalée, le pauvre monsieur de Marconfare laissa se manifester son chagrin.

— Que vais-je devenir ? gémit-il. Je t'ai tout donné.

— Tu n'as pas un ami qui, à son tour, t'aiderait ?

Notre monsieur haussa les épaules.

— Ah ! des amis ? J'ai cru en compter du temps que j'étais riche et les recevais. Maintenant, nul ne me connaît plus, et ceux qui ont le plus profité de moi et contribué à ma ruine sont les premiers à m'éclabousser lorsqu'ils passent en carrosse.

— Alors, fit le renard incrédule, je suis ton SEUL et UNIQUE ami ?

Le jeune homme en convint mais ajouta :

— Que peux-tu pour moi ? Nous sommes aussi malheureux l'un que l'autre.

Le renard, malgré son émotion, cligna de l'œil :

— Écoute-moi. Je t'ai dit que je n'oublierai jamais ton sacrifice. Eh bien, sache que depuis la première poule, j'ai travaillé à ton avenir.

Notre pauvre monsieur de Marconfare, d'un geste las, désigna sa cabane et son poulailler désormais vide.

— Mon avenir ? soupira-t-il. Il n'est pas brillant.

— Mais non, assura le renard. Il se présente sous les meilleurs auspices, je te le jure. Aussi, puisque désormais plus rien ne t'attache ici, viens avec moi. Nous allons récolter les graines que j'ai semées et tu verras bientôt le monde à tes pieds.

Monsieur de Marconfare ferma la porte et prit la route avec son compère. Ils marchèrent, marchèrent jusqu'à une grande forêt. Sa traversée étant trop longue, ils durent se reposer pour la nuit dans une vaste clairière.

En se réveillant, ils aperçurent un important troupeau de biches, batifolant dans la brume du matin.

— Ah ! dit le jeune homme, j'en ferais bien mon déjeuner. Que penserais-tu d'un beau rôti ?

— Je n'en pense rien de bon car j'ai un autre projet. Reste dissimulé ici et laisse-moi faire.

Lorsque les gracieux animaux s'avisèrent de la présence du goupil, ils se figèrent sur place, les jeunes s'apprêtant à bondir tandis que les mâles feraient front, cornes en avant pour charger l'intrus. Mais c'était sans compter sur la ruse de notre compère...

Il leur servit tout chaud le même boniment employé pour les perdrix et les bécasses et leur proposa rien de moins que d'aller chez le roi se faire dorer les cornes. Imaginez une biche résistant à une telle proposition ! Et imaginez un peu plus tard le succès remporté par un tel cortège...

Notre monsieur de Marconfare était bien le seul à faire piteuse mine. Marcher si longtemps au milieu de tant de rôtis possibles le déprimait. Il se sentait poussiéreux, vanné, bien maigre et minable paysan. La pensée de rencontrer les élégants citadins, gras et prospères, le remplissait de honte.

— Jamais je ne me présenterai ainsi devant le roi, protesta-t-il en traînant les pieds. J'en mourrais de confusion.

Renard n'était pas renard pour rien.

— Non seulement tu iras chez le roi, mais tu n'es même pas encore assez dépenaillé. Aussi, avec ta permission, je vais te jeter dans la haie d'épines de ce jardin-là. Roule-toi bien dedans pour t'égratigner la figure et déchirer tes vêtements.

Il joignit le geste à la parole, tandis que son compagnon protestait :

— Il est fou !

— Tais-toi, *notré moussur*, dit le renard. On va nous remarquer. D'ailleurs, quand je reviendrai te chercher pour te mener au roi, je t'en prie, ne prononce pas un mot. Réponds seulement « oui, oui, oui, » à toutes les questions.

Rassemblant le troupeau impatient de biches, il planta là son ami qui se fit tout petit au milieu des piquants et il gagna les abords du palais royal. Ayant fait parquer ce gibier servi à domicile, le roi renouvela au renard sa reconnaissance pour une telle suite de cadeaux. Il répéta également combien il désirait remercier le fastueux donateur.

— Hélas ! dit le renard en écrasant une larme. Notre monsieur avait tenu à accompagner lui-même ce petit échantillon de ses chasses et, dans son carrosse, il précédait notre cortège... Or, des brigands, attirés par l'or de son équipage, ont tué les laquais, emporté les malles de bijoux, laissant le pauvre homme presque mort dans le fossé. Je suis arrivé trop tard et je n'ai rien pu faire que le consoler. Bien loin de s'en retourner chez lui pour arranger sa toilette, il ne savait que répéter : « Va avec les biches, le roi ne peut attendre. Porte-lui mes regrets et mes civilités. Ne reviens me reprendre que lorsque Sa

Majesté sera satisfaite. »

Le roi ne voulut rien entendre d'abandonner monsieur de Marconfare, au bord de son fossé, ainsi volé et maltraité. Il envoya le chercher et l'installa au palais dans le plus bel appartement. Des tailleurs, des bottiers, des joailliers en firent sur l'heure le plus joli courtisan. Toute la cour le cajola, bien que l'on s'étonnât un peu qu'aux questions dont on le pressait, il ne sût que dire « oui, oui, oui », en remuant la tête.

— C'est le coup qu'il a reçu, expliqua le renard. Moi seul, quand nous sommes en privé, peux le comprendre par signes.

Par ce truchement, le roi, le lendemain, fut invité à venir visiter les domaines de son hôte qui y avait, paraît-il, prévu une réception extraordinaire.

Monsieur de Marconfare, terrifié par ce projet, n'eut pas besoin de se forcer au mutisme, avant de partir en avant pour « prendre les dernières dispositions ». Il n'arrivait même plus à parler, la bouche ouverte et les yeux ronds.

Le renard réquisitionna un carrosse et, refusant un conducteur, sauta sur le siège.

— Fouette cocher !

En chemin, ils rencontrèrent le peuple paysan qui s'affairait aux travaux des champs dans des domaines superbes. À chacun, bergers, moissonneurs, vendangeurs, bûcherons, le renard d'en haut demandait :

— Holà ! manants ! Où sont vos maîtres ?

On nomma successivement tous les riches seigneurs qui avaient profité de monsieur de Marconfare.

— Ils sont chez un ami à festoyer pour une belle noce.

— Eh bien, quand le roi qui me suit vous posera la même question, vous répondrez : « Ces propriétés appartiennent à notre monsieur de Marconfare et nous sommes bien heureux de le servir. » Si vous y manquez, le roi qui n'aime pas qu'on se moque lorsqu'il a son idée, vous fera saisir tous, vigneron, pâtres, faucheurs et feuillardiers. Il vous enverra aux galères et nul n'entendra plus jamais parler de vous.

Les paysans, terrorisés, jurèrent d'obéir.

Finalement, on aperçut un château magnifique, une de ces merveilles dont s'honore le Périgord. Notre monsieur de Marconfare, en l'apercevant, éclata en sanglots.

— Ah ! dit-il, si j'avais encore le manoir de mes pères, avec ses tours trapues et ses toits pointus de tuiles finement arrangées... Ce n'était pas un palais, bien sûr, mais comme il y faisait bon vivre.

Avait-il perdu dans l'équipée toute sa philosophie ? Le renard le lui fit remarquer et ajouta, subtil :

— Ton manoir, si aimable qu'il soit, ne pouvait recevoir dignement

le roi. Crois-moi, sois content de l'avoir perdu, car je t'offre celui-là qui le vaut cent fois.

Et, sautant de son siège, il se rendit au château.

Ainsi que les paysans l'avaient annoncé, on y faisait ripaille et la foule qui s'y pressait, montrait qu'on était venu depuis des lieues à la ronde. L'irruption du renard coupa court au concert.

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-il du seuil. Que faites-vous ici, alors que la mort vous guette ? Le roi s'avance avec son armée, furieux de votre insouciance. Il veut vous écraser et ceux qui échapperont à l'épée seront pendus haut et court car le bourreau l'accompagne. Si vous tenez à la vie, fuyez... Courez jusqu'à la ferme et cachez-vous dans le fenil. Ne craignez rien, je garderai la clef.

Tout le monde se sauva en poussant de hauts cris mais comme les musiciens et les laquais s'apprêtaient à emboîter le pas aux seigneurs, le renard leur conseilla de rester sur place.

— Gardez le dîner au chaud et le gâteau de mariage au frais. Il ne vous sera fait aucun mal, si vous détournez le courroux du roi en affirmant appartenir au service de notre monsieur de Marconfare. Alors, il vous en récompensera, tant il a ce gentilhomme en haute estime.

Le roi et sa cour ne tardèrent pas à arriver. Après qu'on eut tout admiré, les meubles des salons, les statues du parc, les roses de la roseraie et que monsieur de Marconfare eut été abreuvé de mille compliments auxquels il répondait : « oui, oui, oui » d'un air complètement égaré, le renard proposa un divertissement d'un nouveau genre.

— Mon maître m'a confié qu'il trouvait les feux d'artifice du dernier démodé, expliqua-t-il au roi. Pour honorer Votre Majesté, il a donc ordonné qu'on lance une torche dans le fenil en vue d'un gigantesque embrasement.

Et comme le roi protestait du gaspillage et que cela ne valait pas la dépense, le menteur superbe apaisa ses scrupules :

— Peuh ! notre monsieur a tant de paille qu'il n'en sait que faire et les rats s'y sont mis.

Lorsqu'on passa à table, les musiciens accordaient leurs violons. Le roi, enchanté par le spectacle comme par la profusion des mets, remarqua qu'il ne manquait pas grand-chose pour que cette pompe soit digne d'un mariage.

— Sire, il manque les mariés ! soupira monsieur de Marconfare oubliant enfin le silence.

— Que non, rétorqua le roi. J'ai là ma fille, vous le savez. Et elle n'a d'yeux que pour vous. Quant à moi, par ma foi, je cherchais depuis longtemps un gendre digne de me succéder... Puisque vous voilà guéri, faites donc votre demande. D'avance, elle est acceptée.

Il ne fut pas difficile pour monsieur de Marconfare de s'exécuter, tant la princesse était charmante...

C'est ainsi que devant le gigantesque gâteau de mariage bien conservé au frais, se conclurent des épousailles dont on parla longtemps. Notre monsieur de Marconfare apporta en dot tous les domaines des environs maintenant sans propriétaire et, peu après, le roi céda sa couronne à son gendre. Désormais riche et puissant, notre philosophe sut rester heureux...

Voilà comment un renard paya sa reconnaissance. Pour trois poules et le prix d'une amitié...

Mais peut-être cette histoire vous rappelle-t-elle quelque chose ? C'est là, mon récit fini, que je vous attendais.

En effet, ce conte, on le dit par tout le Périgord, la Guyenne et le Quercy, depuis bien longtemps. Au XVII^e siècle, chaque gamin des villages le réclamait déjà à la veillée. Un enfant devenu depuis célèbre l'écouta, bien sûr, avant de quitter, vers l'âge de douze ans, le château de Sainte-Mondane où il avait été élevé. Laissant à regret les rives riantes de la Dordogne, il dut aller à Cahors poursuivre ses études.

Plus tard, archevêque de Cambrai, il fut appelé aux hautes fonctions de précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Il revint au pays chaque fois qu'il en eut l'occasion. Il aimait surtout le pittoresque bourg de Carennac, aux maisons coiffées de tuiles brunes se pressant autour du prieuré.

De ce prieuré, il avait été un temps abbé, succédant à son oncle. À l'âge mûr, il y composa pour son royal élève les admirables *Aventures, de Télémaque*. On ne pouvait trouver meilleure inspiration nulle part ailleurs que dans ce coin charmant dont il vantait la poésie et le calme.

Retournant à la cour, comment aurait-il pu oublier sa patrie ? Alors, peut-être est-ce lui qui, dans un salon, fit part à un autre conteur de certains des fabliaux dont fut bercée son enfance ?

Il n'est pas défendu d'imaginer ainsi François de Salignac de la Mothe-Fénelon, le grand Fénelon, parlant à Charles Perrault de notre monsieur de Marconfare qu'un renard fit couronner. Pourquoi pas ?

Charles Perrault, amusé par ce sujet, l'immortalisa-t-il sous les traits du marquis de Carabas et du Chat Botté ? Carabas, voilà bien un nom qui sent son Périgord ! Oui, cette supposition ne semble pas hardie, car c'est ainsi qu'on écrit les histoires. On les entend un jour. Puis, à son tour, on se met à les raconter...



Un tendre penchant



UR le coteau qui domine la Vézère, entre Saint-Léon et Montignac, une tour se dresse, curieusement penchée vers un petit bouquet d'arbres. Le lierre qui la drape fait penser à un manteau de cour accroché sur l'épaule...

Tous les gens à diplômes vous expliqueront la raison de ce guingois : le sol argileux cacherait une faille. La tour de Pise et le clocher d'Étampes en seraient d'autres exemples illustres et démontrés...

Les gens à diplômes savent beaucoup de choses mais, ici, ils ne connaissent rien : si la tour de la Vermondie penche, c'est sous le poids de l'amour.

Au temps jadis, vivait dans un château voisin, un seigneur... redoutable selon l'usage. Comme ses commensaux, il ne se montrait guère plus tendre pour ses gens que pour ses ennemis et le sanglier, qu'il se régalaient de pourchasser au travers des cultures, ne semblait guère plus nuisible que lui.

Le sire de la Vermondie s'était tout de même marié, mais l'histoire reste muette sur son épouse. Probablement, celle-ci devait-elle garder, elle aussi, un silence prudent. À moins que la vie conjugale n'ait été un fardeau trop lourd, dont la mort tôt la délivra ?

Bref, de ce mariage sûrement mal assorti, naquit une fillette dont la beauté et la gentillesse ne pouvaient que « tirer » du côté maternel. De mémoire humaine, on n'avait jamais connu de Vermondie aimable.

Heureusement pour sa famille et ses manants, le seigneur s'absentait souvent. Soit qu'il prêtât son épée à son suzerain, soit que l'aventure ne l'entraînât au-delà des Pyrénées où il restait encore assez de

Maures à couper en morceaux.

Ainsi, après une longue disparition, revint-il un jour d'Espagne, chargé de butin et de gloire. Il avait guerroyé là-bas pendant des années sur les traces de Jérôni de Périgus (Jérôme de Périgueux), un extraordinaire moine-chevalier du siècle précédent, à la bravoure digne des preux de Roland et qui fut le compagnon du Cid.

Lorsque notre sire rentra chez lui et que toute la maisonnée rassemblée l'eut accueilli, quel ne fut pas son étonnement en voyant se relever après la révérence, une ravissante jeune fille dont il n'avait pas le souvenir.

— Qui êtes-vous, ma mie, demanda-t-il, ébahi, à la donzelle.

— Mais... Blanche, votre fille ! Eh ! Messire, vous ne m'aviez pas reconnue ?

— Ma fille ? Quand je suis parti, vous étiez haute comme une botte et vous passiez votre temps à pleurer.

Blanche baissa de nouveau le nez pour cacher sa confusion.

— C'est que... seigneur, vous me donniez si souvent du bâton.

Le sire de la Vermondie eut un rire énorme.

— Je vois que cela ne vous a pas mal réussi, ma mie, car vous voilà bien trop belle. Aussi vais-je vous marier sans tarder.

Blanche eut un frisson. Fallait-il que son père, dès qu'il ramenait au logis son encombrante personne, s'emploie à la faire pleurer ! On ne pouvait guère bien augurer du mariage en général, qu'espérer alors en particulier de celui qu'un tel tyran allait vous mitonner ?

— Messire, messire, s'écria-t-elle tout éperdue. Oh ! je vous en conjure, ne me faites pas marier. Attendez un peu, je vous en prie...

— Pourquoi attendrai-je, s'il en est temps ? Serait-ce que tu as quelqu'un en tête et que tu n'oses le produire ?

Blanche pria très fort Notre-Dame de l'aider à demeurer impassible.

— Quelqu'un ? Que non pas, mentit-elle effrontément. Je voulais simplement profiter enfin de mon père et l'assurer de mon affection aussi longtemps qu'il restera ici au lieu de s'en aller vers une méchante guerre.

Le redouté personnage apprécia beaucoup que quelqu'un de son sang osât enfin lui tenir tête. Par ailleurs, la maligne savait trouver les mots qui désarment.

— Bon, bon, bougonna-t-il. Je suis fort aise de te savoir attachée à ton vieux père. Nous reparlerons de cela un peu plus tard. J'ai faim et je n'aime point discuter avant de passer à table.

Les agapes se déroulèrent avec tout le faste requis par le retour du maître après une expédition aussi glorieuse. On avait convié le ban et l'arrière-ban du voisinage. Le sire de la Vermondie ne cessait de s'empiffrer que pour comparer ses récents faits d'armes à ceux, légendaires, de Jérôni de Périgus. Pensez si on le félicitait et si on

renchérissait.

Des intermèdes coupaient agréablement le banquet et permettaient de respirer entre les discours et l'absorption de tant de viandes et de pâtés. Les seigneurs congestionnés par la chère et excités par les récits belliqueux, riaient bruyamment aux facéties des baladins.

Blanche, du coin de l'œil, regardait avec un peu de dégoût ces nobles personnages encore plus pittoresques que les jongleurs. Dire que son père avait peut-être déjà choisi parmi eux l'époux qu'il lui destinait, un époux à supporter toute une vie !

« Ils sont rouges comme du jambon, empestent l'ail et l'oignon et ne parlent jamais que sang et blessures. »

— Seigneurs, vous plairait-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ?

Un jeune troubadour accordait son rebec, sorte de violon à trois cordes, et se mit à chanter. Le cœur de Blanche fondit comme beurre au soleil. Elle enfouit son petit nez dans son écharpe afin de dissimuler sa confusion. Le père, cependant, ne manqua pas de soupçonner ce trouble et le fit remarquer à haute voix, sans la moindre discrétion.

Blanche savait que de la façon dont elle répondrait, dépendait la paix du logis et la sécurité de son beau poète. Le tremblement de sa voix fut mis sur le compte de la timidité bien connue des demoiselles.

— Je suis toujours émue par les jolis mots et la musique de romances, dit-elle. Et puis j'ai trop mangé...

La Vermondie et ses camarades préféraient que les *los* (louanges) poétiques célèbrent plutôt les plaisirs de la guerre que les beaux yeux des châtelaines. Du reste, la poésie du jeune Arnaut Daniel, qui se produisait ici, parut bien alambiquée au pourfendeur de Maures.

— *Ieù sui Arnaut qu'amas l'aura*. Je suis Arnaut qui rassemble le vent...

Si ce rassembleur de vent n'avait pas été, de par sa naissance, l'égal de son auditoire, son hôte l'aurait volontiers expédié dehors voir quel temps il y faisait.

N'a-t-on pas idée de débiter pareilles âneries pour faire se pâmer les petites sottes ? D'autant que le garçon, d'une excellente famille de Ribérac, a l'étoffe d'un bon chevalier.

Qu'il utilise son énergie à mettre les châteaux ennemis à sac plutôt que de frotter ses instruments ! Ouin, ouin, ouin, ouin, glin, glin...

Oui, quel beau chevalier aurait fait Arnaut Daniel de Ribérac ! Prenant bien garde de baisser ses paupières, non point par modestie comme il se devait, mais pour voiler le feu de son cœur, Blanche n'avait pas besoin de le regarder. Son esprit restait sans cesse près de lui et la nuit, rêvant à la fenêtre, elle se récitait ce portrait des chansons de geste :

*Il avait un coffre large et le corps en proportion :
Des épaules larges et une poitrine ample. Il était fortement bâti,
Les bras gras et puissants et les poignets énormes,
Le cou long et gracieux...*

La renommée du jeune poète consolait son père de le voir porter plutôt la viole que l'épée, mais jamais le sire de Vermondie n'accepterait un tel gendre. De ses visites ici en l'absence du terrible seigneur, sous couleur de relations de bon voisinage, une tendre passion commune était née. Ils n'espéraient qu'en leur mariage.

Blanche, dans sa candeur, avait cru habile de l'inciter à se produire en l'honneur du voyageur. Hélas ! Il semblait bien que l'impression produite ne permettait guère l'espoir qu'après la fille, le père fût séduit.

Le seigneur de la Vermondie avait autant de suite dans les idées que sa fille ; quelques jours plus tard, il annonça qu'il avait écrit à un de ses amis d'Espagne, un homme puissant dont il serait très honoré de faire son gendre.

— C'est un chevalier d'âge mûr. Ainsi, avec lui, vous serez en sécurité comme auprès de moi, expliqua-t-il à Blanche horrifiée.

« Dieu me garde d'un tel époux, après un tel père ! Encore que le destin m'ait permis de grandir en l'absence de celui-ci, devrais-je vivre la vie qui me reste sous la tutelle d'un geôlier tout chenu ? Il ne saurait que me faire la morale en sa langue espagnole. Ah ! mon cher Arnaut, plutôt mourir que de te perdre à jamais. »

Et elle avala sa salive avant de répondre :

— Messire, vous savez que je n'ai pas envie de me marier.

Elle posa timidement sa main sur la grosse patte velue, mieux faite pour manier la lourde épée que dispenser des caresses paternelles.

— Vous me l'avez déjà dit, fit-il encore une fois un peu ému. Mais je ne suis point éternel et un jour viendra où il vous faudra un protecteur. Nous pourrions arranger des fiançailles, puis l'an prochain conclure...

L'an prochain ? Ou une autre année ? Jamais !

— Jamais !

La voix de la jeune fille, douce et chantante, avait non seulement l'accent de son pays, mais aussi celui de la détermination héréditaire. Le vieux soldat, d'abord éberlué, tint à prouver qu'ici, le dernier mot serait toujours pour lui.

— Jamais ? C'est ce qu'on verra ! Ah ! ma fille, à ce que je sens, tu as quelqu'un dans la tête et tu m'as menti, l'autre soir.

Blanche, bien droite, le fixa dans les yeux.

— Oui, seigneur. C'est un garçon de par ici. De belle naissance, estimé par tous et beau comme saint Jean.

Vermondie en hurlait de rire.

— Beau comme saint Jean ! Quelle importance la joliesse si l'on n'a pas au bout du bras une lame dont la beauté en ce monde est la seule nécessaire ! A-t-il accompli de hauts faits et mérite-t-il l'honneur de chevalerie ?

— Ses seuls mérites – et ils sont grands – résident en sa poésie. Et les cours de la dame Ermengarde à Brideuil et de la comtesse Mahaut à Montignac le réclament sans cesse.

La Vermondie se laissa tomber sur une chaise.

— C'est un poète ! (Pendant un instant, l'horreur le laissa muet puis il se mit à rire.) Il est jeune ! Il est beau, mais préfère la compagnie de toutes ces péronelles à celle des braves ! En un mot, qui est ce damoiseau à damoiselles ?

Les injures laissaient parfaitement froide Blanche de la Vermondie.

— Arnaut Daniel de Ribérac, mon père. Vous le connaissez.

Le sire de la Vermondie jaillit de sa chaise comme si le diable l'avait piqué de sa fourche.

— Le joueur de glinglin ? Par Notre-Dame, ma fille est folle !

— Je ne suis pas folle, seigneur mon père. Dès que vous m'en donnerez l'autorisation, nous nous marierons.

— Jamais. Tu m'entends, jamais ! Et en attendant que me vienne une réponse d'Espagne, je vais t'enfermer.

— Il saura me chercher.

— Et il combattra mes gardes à coups de viole et il rassemblera le vent sous sa bannière ? Non, là où je vais te mettre, seuls les chats-huants et les rayons de lune pourront te visiter. Tu n'en sortiras que pour te mettre à genoux devant l'autel et devenir épouse espagnole.

— J'en sortirai à ses bras et m'enfuirai sur son cheval blanc.

— C'est ce que nous verrons. Du reste, je suis bien tranquille. À l'heure qu'il est, il ne pense plus à toi, petite sotte. Il s'en va vers quelque autre château, emporté par le vent qui remplit sa cervelle... Ha ! ha ! ha !

Et dans l'heure qui suivit, Blanche, encadrée d'hommes d'armes, vit, au bout du chemin, la tour de guet du domaine se dresser devant elle. Jadis, au cours d'un raid, les Sarrasins l'avaient démantelée. Mais elle restait fort méchante et un guetteur, en permanence, surveillait de là-haut les environs. Le sol du rez-de-chaussée consistait en des planches bouchant l'orifice d'un cluzeau, gouffre naturel d'où montaient des relents fétides et humides.

— Qui sait si un drac ne monte pas la garde en bas ? disait-on dans le pays. Un dragon, frère jumeau de notre seigneur si terrible.

Les soldats, en abandonnant la jeune fille, ne se sentaient pas très fiers d'eux, mais comment auraient-ils pu désobéir à leur maître ? De leurs poignes solides, ils aidèrent la malheureuse à monter dans la

chambre par une échelle dressée contre le mur extérieur et donnant sur une porte ouverte à belle hauteur.

Le guetteur, de qui elle prenait la place, tirait vers lui l'échelle en s'enfermant, mais les ordres avaient été d'emporter ce rustique moyen d'accès. Bien mieux, on boucla le vantail par un lourd cadenas.

Au travers des murs épais, elle entendit le pas des chevaux disparaître. Un trou du plafond crevé, souvenir des Sarrasins, permettait à la sentinelle de scruter l'horizon. Lorsqu'il pleuvait, toute l'eau du ciel devait s'y engouffrer et il restait fort peu d'espace habitable au milieu des gravats, des reliefs des repas et des cendres froides. Au mur, une mince meurtrière permettait de tirer de Tare mais interdisait tout espoir de passer, si ce n'est le bras. Encore le fallait-il bien long.

On avait laissé un panier contenant de modestes vivres et une cruche. La prisonnière ne pleura que lorsqu'elle y trouva en fin de semaine, un rat qui s'y était noyé. Encore qu'à ces larmes succédât une énorme colère bien propre à ravir le sire de la Vermondie. Avec rage, elle lança la cruche contre le mur et piétina les débris.

Le lendemain, il plut, ce qui la rafraîchit un peu. Mais elle commençait à avoir bien faim quand un soldat apporta de nouvelles provisions.

Il dressa l'échelle, ouvrit la porte à grands grincements de ferraille et posa le panier sur le sol. Sans mot dire, mais avec un clin d'œil, il désigna du doigt le contenu de la corbeille.

Sur la miche de pain, il y avait une rose blanche.

— Il viendra ce soir, chuchota le brave homme.

— Me chercher ? s'extasia-t-elle sur le même ton.

— Ah ! dame, comment pourrait-il ? Mon maître veut conserver l'échelle entre mes visites ainsi que la clef du cadenas. J'ai encore dans l'oreille ses menaces ! Non, messire Arnaut viendra mais ne pourra même pas chanter au pied de la tour, notre seigneur l'entendrait. Il a l'oreille fine.

Le soldat redescendit. Le bruit de plusieurs cavaliers en partance montrait qu'il n'était pas venu seul. Le soir, elle entendit les pas précautionneux d'un seul cheval sur les cailloux, fêlant ce silence de la nuit qui n'est fait que de mille bruits, crincrins de grillons, frôlements de coulevres, appels des hulottes, craquements des pierres que l'air nocturne refroidit.

— Ah ! pierres de cette tour carrée qui m'enferme, comme il est vrai que vous n'avez pas de cœur. Je désespère derrière ces murs si hauts. Et mon ami en bas est si désolé. Et vous, vous ne pouvez rien pour nous.

Elle avait bien essayé de grimper sur un amas de gravats pour passer la tête hors du trou du toit, mais sa petite taille de demoiselle

l'empêchait d'être vue de celui qui tournait inlassablement autour de la prison.

Elle lança en l'air une poignée de débris, un peu au hasard, mais Arnaut dut y prêter attention car il s'immobilisa. Le cheval frappait du sabot sur place. Elle imaginait son bien-aimé debout sur ses étriers, dressé vers la prisonnière comme pour la tirer de là.

Tendue vers lui, elle aussi, mains jointes comme dans une prière, elle sanglotait.

— Ah ! me jeter dans ses bras ! Et fuir loin d'ici, loin de ce bourreau de père ! Entendre contre mon oreille de tendres mots d'amour et vivre enfin ! Car comment appeler vivre une existence de désespoir ?

Or la tour, dans le cœur de toutes ses pierres, eut pitié de tant de peine. Oui, elle allait faire quelque chose pour eux. Doucement, lentement, sans qu'il y ait un craquement ou une fissure, le donjon carré s'inclina.

La construction était si vieille que l'effort coûtait une souffrance à chacun des moellons. Mais le miracle de l'amour était si puissant que, glissant bientôt dans le vide, Blanche tomba entre les bras aimés. Elle ne se fit aucun mal, la tour s'était penchée à tel point qu'Arnaut cueillit sa belle comme on cueille une fleur à la branche d'un cerisier.

Alors, les vieux et charitables murs de pierres, mission accomplie, se redressèrent. Mais l'âge peut-être ?... ils ne purent tout à fait se remettre d'aplomb.

Quand le sire de la Vermondie, porteur d'une lettre d'Espagne, se rendit sur les lieux afin d'en arracher son obstinée galoupière, il faillit en choir de sa selle : l'antique construction lui faisait une révérence moqueuse de la part des deux tourtereaux envolés !

— Adieu, messire, le vent nous a emportés...

*Ieù sui Arnaut qu'amas l'aura
Je suis Arnaut qui rassemble le vent...*



La trouvaille du troubadour



'ITALIEN Dante, le plus génial poète de tous les temps(15), affirmait que *c'est dans la langue d'oc, que les usagers de la langue vivante se sont essayés les premiers à la poésie* ».

Comme si l'air respiré entre Aveyron et Dordogne suffisait à vous donner encore plus de talent, les troubadours du Périgord et du Quercy se comptèrent parmi les plus fameux poètes des XII^e et XIII^e siècles, véritable âge d'or de la rime.

L'imagerie populaire nous montre ces charmants garçons, allant de château en château, la viole au côté, tellement appréciés des dames qui n'avaient guère de distractions et le leur rendant si bien.

Les termes de trouvère (en langue d'oïl, le français compris au nord de la Loire) ou troubadour (en langue d'oc, l'occitan parlé de la Loire aux Pyrénées et aux Alpes) désignaient expressément ceux qui avaient « trouvé » ou *trobar*, c'est-à-dire les auteurs des poésies présentées presque toujours sous forme de chansons très modulées ou dites sur un fond sonore musical.

Les jongleurs comme les ménestrels (attachés au ministère, c'est-à-dire au service d'un seigneur ou d'un poète) ne faisaient que chanter les œuvres composées par les troubadours. Ils ajoutaient à leur talent d'artistes lyriques et de musiciens itinérants, des activités d'amuseurs : prestidigitations, pitreries, dressage d'animaux, tours de force... La hiérarchie sociale les considérait assez mal, un peu comme on le fit ensuite des saltimbanques, des comédiens et des musiciens : des sortes de domestiques préposés aux distractions des gens bien nés.

Nombre de jongleurs étaient eux-mêmes d'excellents troubadours,

mais l'élite des poètes ne se serait guère commise à se donner en spectacle, ne daignant se déplacer que dans les grandes circonstances, tournois littéraire ou réunions de choix. Là, pour la plupart du temps, ils préféreraient faire présenter leurs œuvres par des jongleurs ou des ménestrels à leur service, meilleurs interprètes qu'eux, à de très rares exceptions près.

Les troubadours appartenaient à des milieux divers, mais honorables. À part quelques grands seigneurs et hautes dames, il s'agissait souvent de cadets nobles ou bourgeois, lésés dans les partages d'héritages et perpétuellement désargentés. On comptait aussi quelques manants dont on admirait le talent, mais méprisait la condition : tels Cercamon (Cherche-Monde) et son disciple Painperdu, dit Marcabru, des enfants trouvés, véritables enfants de la balle.

Ainsi, le plus grand des troubadours reste bien Bernard de Ventadour, aussi illustre que son origine était humble. Non pas seigneur de ce fief à la limite du Périgord et du Limousin, mais fils d'un archer et d'une boulangère du château, il fut protégé par son maître qui l'aimait beaucoup. Le vicomte Èbles II de Ventadour ne dédaignait pas lui-même de taquiner la rime, tout comme le fera l'épouse de son petit-fils, la célèbre Marie de Ventadour.

Autre poète très admiré, Guiraut de Borneil, un maigre Périgordin né à Excideuil, reçut le titre de « Maître des Troubadours ». Il laissa plus de quatre-vingts pièces de vers, ce qui ne l'enrichit guère car il mourut pauvre comme Job, mais l'ami de tous les princes de son temps.

Poète-chevalier, Raimont Jordan tenait la vicomté de Saint-Antonin, un riche bourg du Quercy. Mais il deviendra plus célèbre pour son roman d'amour personnel que pour ses œuvres. À vrai dire, il n'eut guère le temps d'en écrire beaucoup. La dame de ses pensées, l'ayant cru mort après une bataille, en conçut une telle douleur qu'elle se fit nonne dans l'ordre des Patarins. Le vicomte, guéri, renonça à tout jamais à versifier.

Bertrand de Born, seigneur de Hautefort, est l'ancêtre de ceux qui construisirent, au ^{XVII}^e siècle, le merveilleux château qui porte ce nom. Il se montra beaucoup plus belliqueux que tendre. Les poèmes de ce chanfre des batailles ont l'éclat sonore des trompettes de guerre. Dante le place en « Enfer ».

Mais les plus typiques, parmi les troubadours périgordins, sont bien les deux Arnaut : Arnaut de Mareuil et Arnaut Daniel.

Arnaut de Mareuil, à ne pas confondre avec les célèbres barons du même nom, naquit au bord de la rivière Belle, tout près de Nontron. Il débuta dans la vie comme clerc (moine), ce qui eut au moins le mérite de lui apprendre à écrire. Mais vite las de se lever si tôt pour chanter matines et dégouté de jeûner dévotement, il jeta son froc aux orties et

devint un poète charmant :

*Il me plaît de sentir l'haleine
D'avril quand s'annonce mai
Et que dans la nuit sereine
Chantent rossignol et geai.*

Le pauvre diable gagna un moment sa vie en célébrant la vicomtesse de Béziers, la superbe Azalaïs qui l'entretenait en sa cour. Mais à tant la vanter, *plus belle que fleur nouvelle et riche de courtoisie*, il tomba pour de bon amoureux *de son clair visage et de ses cheveux roux*.

Un autre admirateur de la dame, le puissant roi Alfonso d'Aragon, en prit ombrage.

— Il fut très jaloux et dolent, raconte un chroniqueur. Il lui dit tant et lui fit tant dire qu'elle donna congé à Arnaut et l'avertit sévèrement de ne plus paraître devant elle, d'avoir à s'éloigner tout à fait, renonçant à son amour et cessant de la prier. Arnaut de Mareuil, quand il s'entendit ainsi donner congé, éprouva une douleur au-dessus de toute douleur. Il quitta la vicomtesse et sa cour comme un homme désespéré et alla auprès du sire Guilhem de Montpellier qui était son ami et, là, il fit cette chanson qui dit : *Bien douces étaient ses pensées...*

Ah ! le beau roman...

L'autre Arnaut était ce farfelu d'Arnaut Daniel, enfant terrible d'une famille comme il faut de Ribérac...

*Je suis Arnaut qui amasse le vent
Je chasse le lièvre à l'aide d'un bœuf
Et je nage contre la marée...*

Un garçon sur mesure pour faire hausser les sourcils des pères de filles à marier : non seulement, il passait pour fort beau, mais il rimait à merveille, d'une façon tellement savante et moderne que ses contemporains teintaient leur admiration d'étonnement.

— Mon avis est que le meilleur chant est celui qu'on ne comprend pas du premier coup, assurait son confrère Guiraut de Borneil tandis que Dante, lui-même, ne manqua pas de le qualifier de « meilleur artisan de sa langue maternelle » et de le placer en son « Paradis ».

Arnaut ne se présentait pas seulement comme troubadour, mais comme jongleur. Ses poèmes, tous des chansons dont il écrivit la musique, étaient une mélodie à eux seuls par la beauté de la langue occitane et le choix rythmé des mots. En fait, il était inimitable...

— C'est pourquoi, dira un autre de ses confrères, ses chansons ne sont faciles ni à comprendre ni à apprendre.

Pour se conformer à la tradition, notre poète célébra entre autres une haute dame, l'épouse du sire Guilhem de Bouville. Et, pour se

conformer également à la tradition, la comtesse l'envoya promener. Cet amour incompris ne contraria pas son inspiration et même lui rendit service : nous lui devons de vraies petites merveilles.

Chassé de chez la comtesse, Arnaut Daniel transporta un temps sa viole et sa plume chez le prince anglais Richard Cœur de Lion qui sévissait en Aquitaine, fief de sa mère Aliénor. Richard, nouveau souverain occitan, se devait de faire de ses châteaux des havres de poésie et de distractions. Il était de bon ton de se produire chez lui et chacun en briguaît l'honneur.

Un peu comme maintenant le Capitole de Toulouse atteste des meilleurs ténors, même s'ils n'y sont passés que perdus au milieu des chœurs.

Alors que notre inimitable séjournait en cette cour du roi Richard, un jongleur le défia, prétendant qu'il trouvait des rimes encore plus précieuses.

Arnaud tint cela pour une plaisanterie. Ils firent alors des paris, chacun offrant son palefroi en guise d'enjeu et à la bonne garde du prince. Richard enferma les concurrents dans des chambres séparées avec des vivres et du papier.

— Je vous donne dix jours de délai, ajouta-t-il en leur souhaitant bonne chance.

Dix jours enfermé dans une pièce ! Quelle épreuve pour un ramasseur de vent ! Pris de vertige entre ces quatre murs, n'ayant aucun interlocuteur avec qui échanger des plaisanteries, ni personne avec qui trinquer, Arnaut, finalement, prit le parti de s'allonger sur le lit et de s'endormir.

Le lendemain, encore plus déprimé par la blancheur de sa feuille, il ne se sentit pas le moindre courage de lier un mot avec un autre. Derrière la cloison, son rival chantait lala lala lala lalala et faisait rimer amour avec toujours dans une belle obstination. Même la nuit suivante, la fièvre de l'inspiration ne lui laissa aucun répit...

Au bout de cinq jours de cette réclusion, Arnaut avait entendu au moins cinq cents fois la ballade. Aurait-il ressenti la moindre envie de composer quelque strophe qu'il s'en serait privé tant l'autre lui cassait les oreilles et le dégoûtait de la poésie. Maintenant, la tête farcie des trouvailles concurrentes, il ne savait que dire, comme l'autre :

« Jamais je ne l'eus, mais lui, l'amour, il m'a... lalala... » Il eut beau se mettre la tête sous les couvertures pour au moins dormir en paix, rien n'y fit. Plus d'une fois même, il eut envie de reprendre son rival, pour une mauvaise note ou une rime mal balancée.

Finalement, au cinquième soir, arrêtant sa musique, l'autre tapa au mur.

— As-tu fini, compère ?

Arnaud bâilla. Ciel ! La nuit était tombée ! Il ne se sentait plus de

taille à supporter un nouveau délai de réclusion. Il n'avait plus sommeil et il s'ennuierait à mourir.

— Oui ! J'ai fini depuis trois jours déjà. Je t'attends.

— Eh bien, cria le jongleur, si nous allions trouver le roi ? Cela ne sert plus à rien de s'éterniser ici...

Le roi choisit, pour commencer, d'écouter le troubadour. Était-ce par l'effet de sa naissance, de sa réputation ou celui du hasard ? Le jongleur ne s'en vexe pas : dans les jugements, la chance appartient plutôt à celui qui apporte le dernier mot.

On fit silence. Arnaut accorda sa viole et commença :

« Jamais je ne l'eus, mais lui, l'amour, il m'a... »

Le récital terminé, s'écoulèrent quelques minutes de silence réfléchi avant que chacun ne se répande en compliments, tandis qu'Arnaut, toujours incliné, la main sur le cœur pour remercier, maîtrisait mal son envie de rire. Le jongleur, pétrifié par la stupeur, semblait près de tomber en pâmoison.

Enfin, il se ressaisit au moment où Richard et ses courtisans allaient congratuler le farceur. Le regardant droit dans les yeux, il dit d'une voix blanche :

— C'est moi qui ai fait cette chanson et tu me l'as volée, compère.

Arnaut, sans lui répondre, prit malicieusement le roi à témoin :

— Sire, avez-vous apprécié cet air et ces paroles ?

— Tout à fait, dit le souverain, si je ne les comprends pas très bien. Cette chanson est donc bien de votre manière. Pourtant, ce garçon prétend qu'il l'a trouvée de son côté ! Cela aussi m'intrigue. Pouvez-vous nous expliquer ce mystère ?

Alors, Arnaut d'exposer le désagrément qu'il avait enduré toute la semaine : la chambre close, l'ennui, son imagination tarie et surtout la minceur de la cloison...

— Comment aurais-je pu trouver trois mots en entendant mille fois son œuvre ? Bien malgré moi, je la sus vite par cœur et n'eus que cela en tête. Un poète prend son inspiration où il peut et je n'ai pas plus volé mon compère que je n'aurais volé l'oiseau ou le vent en vous rapportant leur langage. Sois heureux, ami. En disant ce poème, je lui ai rapporté plus de compliments que tu n'en aurais jamais reçu !

Richard rit beaucoup, non seulement de cette plaidoirie, mais aussi de l'air piteux du plaignant.

— Les paroles de l'un et la mine de l'autre me mettent autant en grande joie, déclara-t-il finalement. Aussi, je ne sais comment me montrer équitable.

— Eh bien, reprit Arnaut, puisque cette chanson fut trouvée deux fois, la première par la cervelle de mon compère, la seconde par mes oreilles et que tous l'ont appréciée... surtout parce que je l'ai dite, ne

croyez-vous pas, Sire, que vous pourriez nous prouver doublement votre satisfaction ?

— Soit, dit Richard. Je libère les gages et j'ordonne que chacun de vous deux reçoive de beaux présents. De plus, pour prix de votre malice, messire troubadour, et de votre étourderie, messire jongleur, j'attribue cette chanson à celui qui l'a si bien dite et je donne conseil à l'autre de savoir mieux garder ses secrets.

Le jongleur, secouant la tête d'un air piteux, conclut pour la plus grande joie de tous :

— Jamais je ne l'eus, mais lui, Arnaut, il m'a...

Combien de fois une œuvre n'a-t-elle valu que par sa seule signature ?



La fontaine où va le soir boire la fée



OS lointains ancêtres, gens des campagnes, craignaient et honoraient des divinités champêtres autant que célestes. Les arbres abritaient tout un peuple : dieux, déesses, dryades, nymphes ou fées. Rochers et gouffres cachaient génies, monstres ou enchanteurs. Dans ce gigantesque temple de la nature, le souffle du vent, le murmure de l'eau étaient les mille voix de créatures invisibles et puissantes.

Principalement l'eau, mère de toute vie, méritait le culte qu'on lui rendait.

Le Périgord constitue un des plus importants réservoirs du Sud-Ouest, cette Aquitaine ainsi nommée par les Romains à cause de l'abondance et des richesses de ses cours d'eau.

Rivières, sources, étangs, marais y sont nombreux. Et depuis les Petracores, le charmant gazouillis des eaux ne cesse d'être, pour celui qui sait, le rire des nymphes et des fées qui y élirent domicile.

— *Le fount an ve lou ser beroué la fagilhera*, chante un poète. La fontaine où va le soir boire la fée.

Fade ou *fagilhera*, la protectrice du lieu fait, à l'occasion, bon ménage avec le souvenir d'un saint de passage qui n'y manqua pas de sa bénédiction. La fontaine, dorénavant bien chrétienne, conserva ainsi toutes ses qualités.

À la plupart de ces *bugues* ou *founts*, comme l'on dit, sont attachées des vertus magiques capables de guérir maladies ou chagrin d'amour, voire de transformer les gens par enchantement. Nul ne l'oublie encore s'il feint de le nier. Chacune de ces sources possède une

efficacité particulière. Même, le jour et l'heure où l'on vient y puiser entrent en jeu pour les prescriptions qui vont de la maternité à la paralysie en passant par la myopie et la fièvre quarte !

Ainsi, l'eau de Saint-Jean recueillie en un certain endroit, au jour le plus long de l'année, assurerait une vitalité exceptionnelle... Si l'on remplit un flacon à un *bullidou*, là où, du sable, l'eau monte en faisant des bulles, ah ! que l'on aura une jolie voix après s'être gargarisé. Et quelle agréable façon de se soigner. Bien plus délicieuse que les potions amères !

Comme l'on dit :

« Si cela ne fait pas de bien, au moins cela ne fait pas de mal. »

Alors, allez vite boire aux fontaines avant que le progrès ne les ait toutes canalisées, bétonnées. C'est si bon une grande gorgée de pureté et de bonheur ! Nos ancêtres connaissaient l'écologie avant que le progrès ne la rende à nouveau nécessaire.

Un jour, ce progrès qui nous transformera tous en robots, qui aseptisera jusqu'à nos âmes, détruira nos souvenirs et nous empêchera de rêver. Le merveilleux, voyez-vous, est nécessaire à l'esprit et j'ai entendu dire qu'on pouvait vous faire perdre la raison en vous empêchant de rêver.

Le merveilleux, c'est le rêve éveillé qui rend supportable le béton qui nous entoure. C'est une évasion à chaque fois qu'on y pense et j'aime mieux avoir peur du loup dont je sais qu'il n'y en a plus, que de frémir à la menace d'une bombe atomique. Pas vous ?

Maintenant, dans les fermes, le soir réunit les familles devant l'écran de la télévision. On ne prête plus guère attention à l'appel des hulottes et des hiboux. Bien loin d'apporter un message sinistre, ces inoffensifs et utiles rapaces de la nuit font la chasse aux rats ou aux lapins... On le sait, bien sûr, à présent, mais on ne peut, à leur écoute, s'empêcher de frissonner.

Autrefois à la veillée, devant le *canton* ou plus exactement dans le *cantou*, car ces cheminées immenses pourvues de bancs de pierre peuvent contenir une famille, les *grandes*, les grands-mères, racontaient les frayeurs des imprudents attardés après la chute du jour. Et pour se faire admirer, chacun y allait de son témoignage, dramatisant encore le mystère nocturne des forêts. Dehors, la chouette semblait approuver... Hou ! huou !

— Il y a le *luti*, disaient les vieilles, le lutin qui ne cause pourtant de mal à personne.

Il ne rechigne pas sur le coup de minuit à aller panser les chevaux et traire les vaches. Taquin, il se donne ensuite le plaisir de se déguiser en jument, pour galoper à travers les villages, histoire de faire du tintamarre.

— Par contre, la *litro* ou béliître, à l'aspect de chèvre vorace, rôde

pour faire le mal autour des maisons. Elle dévaste les jardins ou poursuit le voyageur. Si celui-ci court assez vite, il aura la vie sauve à la prochaine croix de carrefour. La bélièvre disparaîtra dans un grand embrasement... pour reparaître ensuite un peu plus loin. Alors la course de recommencer...

Petits et grands faisaient durer tant qu'ils le pouvaient la veillée, car chacun redoutait le *chaoucho-vicillo* dès l'instant du coucher. Le vent, qui soufflait à travers les fentes des portes et des fenêtres, n'était-il pas la respiration de cet animal fabuleux ? Il arrivait à s'effiler assez pour entrer dans les maisons par l'ouverture des chatières ou même le trou de la serrure, jusqu'à s'insinuer dans votre lit. Des *chaoucho-vicillo*, il n'y en a plus. L'électricité les a mis en fuite. Pour une fois, vive le progrès !

Il y avait aussi l'*aversier*, l'adversaire, bref... le diable qui n'est pas sans ressemblance avec le loup, autre disparu. Pareillement noir, aux mêmes yeux de braise. Tout aussi cruel, mais également stupide. Leur commune bêtise ne leur porta pas bonheur, vous allez voir.

Le principal travail du diable était de punir les coupables surpris en flagrant délit de mal faire et de ne leur accorder aucun sursis.

Aussi à Manaurie, on se souvient d'une jeune fille à la tête folle qui ne rêvait que de bals. Échappant à la surveillance paternelle, elle courut un soir à la *vote* du village voisin et, rentrant chez elle à l'aube, rencontra un sombre cavalier.

Celui-ci débita de galants compliments que la *galoupière* écouta avec ravissement. Puis, lui prenant la main pour lui offrir, prétendit-il, un diamant, il saisit la fille... et l'emporta en enfer, où la malheureuse n'a pas fini de pleurer. Qui fut le témoin et le rapporteur de ce rapt ? Je l'ignore.

On ne redoute plus l'*aversier*, maintenant. Serait-ce que les filles sont devenues toutes sages ? Oui, bien sûr ! Mais aussi, sachez que le diable est mort et enterré.

Il y avait une fois deux pèlerins, le père et sa fille. Ils revenaient de Fontpeyrine, porteur chacun d'unealebasse remplie d'eau sacrée...

Je ne sais pas quelle vertu détenait cette eau transportée, mais toujours est-il qu'ils durent la recueillir de nuit, au plus profond de la forêt. Las, si à l'aller ils avaient pu bénéficier du clair de lune, au retour le vent, poussant des nuages, cacha le grand *caleil*⁽¹⁶⁾ du bon Dieu et la tempête s'éleva. On aurait dit qu'une chasse volante passait en hurlant au-dessus des futaies.

Nos voyageurs ne se sentaient guère tranquilles malgré l'eau miraculeuse. Peut-être celle-ci, guérissant les seules maladies, ne préservait-elle pas des dangers de la route ?

Épouvantés par l'appel lugubre de la chouette, affolés par des frôlements dans les taillis, giflés par les branches, déportés par le vent,

ils cherchaient un abri. Et... ils perdirent complètement leur chemin dans l'obscurité.

C'est ce que leur révéla un éclair.

— Seigneur ! Nous côtoyons un gouffre !

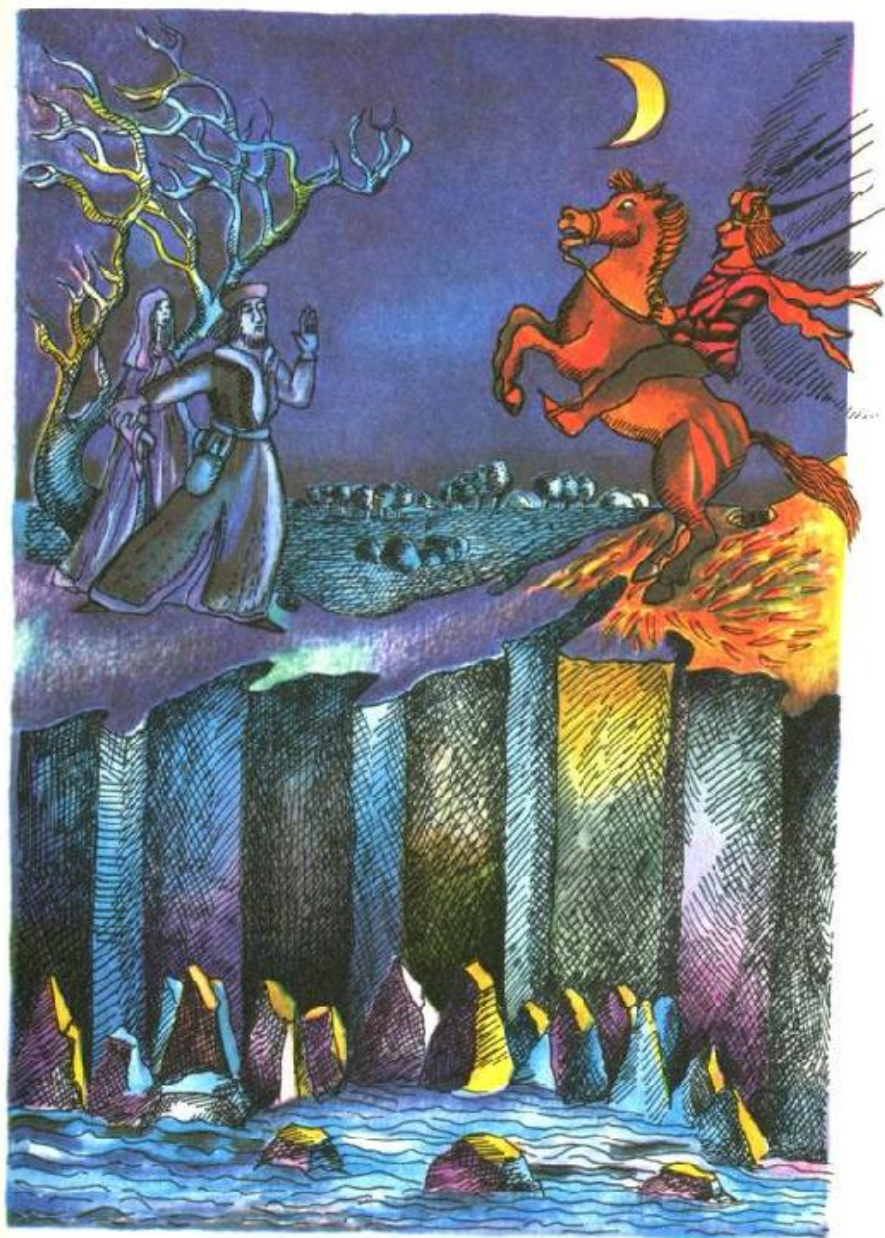
Ils avaient quitté la route et suivaient un *sendarel* surplombant la Vézère. En bas, les flots tumultueux menaient un train d'enfer.

L'enfer ! Ah ! ils n'en étaient pas loin car l'air empestait, saturé de vapeur de soufre. Les voyageurs se signèrent avec énergie, mais il semblait qu'on était bien dans un domaine diabolique où les rosaires perdent leur effet.

Soudain, un galop de cheval martela le sol et fit rouler les pierres. Dans le bref éclat d'un rayon de lune, un cavalier parut, noir comme encre, mais dont les yeux rouges brillaient pareils à des brandons.

— Le diable !

À la vue des passants, le cavalier retint sa bête. Il y mit tant de force et de violence que, sous les fers du cheval, jaillirent mille étincelles.



La fille était jolie, le père âgé. L'aversier se dit aussitôt qu'il pourrait contracter mariage en se passant de l'autorisation paternelle. D'un geste, repoussant le vieillard qui protestait, il le jeta dans le ravin. Le pauvre homme plongeait la tête la première sans toutefois lâcher sa calebasse qui se vida dans la chute. Entraîné par le courant, mais soutenu par cette bouée providentielle, il arriva sans encombre à l'aval, où il reprit ses sens, le matin venu, étendu sur la berge.

Quant à la jeune fille, elle cherchait de toutes ses forces à se défendre contre l'horrible ravisseur. Pensez si elle n'avait que faire d'un tel mariage ! D'un grand coup de sa propre calebasse, elle voulut assommer le Malin.

Pour être plus efficace, le coup aurait dû être plus sévère, et elle ne réussit qu'à asperger son assaillant. Celui-ci, trempé de l'eau miraculeuse, poussa alors un hurlement d'horreur et s'enfuit sans demander son reste, au galop fou de son cheval, lui-même hennissant de douleur.

Il trouva refuge près de Condat, à Morival, dans les ruines du château de Firouille où un souterrain caché l'engloutit dans une avalanche de pierres. Nul ne l'a jamais revu.

Depuis ce temps, lorsqu'elles se rendent au marché en portant sur la tête leur panier rempli de ce fromage blanc qui fait la gloire du pays, les Morivalaises passent sans frémir le long du précipice, elles ne risquent plus rien.

S'il y avait des fontaines bénéfiques pour le plus grand nombre, d'autres sources jouissaient cependant de mauvaises réputations. En général, cachées au fond des combes ou des ravins, elles n'étaient pas faciles d'accès.

*Mas soun aigo, aila, re la mounto
La foù na querré où chambalou
Per un sendarel en echailo
Neï bri patau qui li devalo
Sans jamai fa lou redoulou.*

Mais son eau, hélas ! rien ne la monte. Il faut aller la chercher en dégringolade, par un sentier en échelle. Il n'est pas du tout pataud celui qui y descend sans jamais faire la cabriole. (A. Champarnaud.)

Les lébérus, assez semblables au loup-garou et dont les mères menaçaient les enfants insupportables, ne faisaient, en vérité, vraiment de mal qu'à eux-mêmes, car victimes d'une malédiction personnelle, mais ils ne devaient jamais s'approcher de certaines fontaines.

Hélas ! bien souvent le sort en plaçait sur leur route. Y ayant bu fortuitement, un mal étrange les prenait par les nuits de pleine lune...

— Dans la journée, revenues à leur état normal, les victimes de ce sortilège montrent un visage pâle et soucieux, car ils savent le sort qui leur est réservé : se transformer en loup !

Voilà ce qu'on disait et on ajoutait :

— Qu'un chasseur soit assez vaillant pour le guetter et lui décocher un coup mortel, du lébéroù sans vie la peau diabolique alors disparaît.

Tenez, je vais vous raconter...

Vous avez certainement suivi la Vézère, de Terrasson aux Eyzies, descendant cette vallée sinueuse que, depuis plus de mille siècles, des générations d'hommes ont empruntée. Cette vallée est riche de tant de témoignages préhistoriques, riche de tant de souvenirs.

Parmi ces souvenirs, chaque jour cependant efface celui de la belle dame de Clérans. Pourtant, qu'elle était belle !... Mais il y a si longtemps de cela... À vrai dire, on ne sait plus très bien quand cette histoire se passa.

À l'époque, on ne savait pas non plus d'où cette dame venait... Un jour, le seigneur du lieu annonça qu'il allait se marier. Cet homme puissant possédait le château de Clérans, une élégante résidence aux toits coiffés de « tuiles » de pierre et flanqués de tourelles à mâchicoulis.

Bâti sur les rochers, au-dessus des profondes boucles ou cingles de la Vézère, et bien encadré de verdure, le manoir regarde un paysage harmonieusement composé. On dirait, grandeur nature, une de ces tapisseries médiévales. Sur le fond des bois vert sombre, les camaïeux de cultures, du bistre à l'émeraude en passant par l'or pâle des blés, se ponctuent des silhouettes élégantes des peupliers et des saules dédoublés par le miroir de la rivière, là où les falaises, étrangement sculptées, se rompent en larges échancrures.

Le château tourne le dos à un autre paysage plus monotone, le moutonnement de la forêt Barade, avec au couchant la présence à peine devinée du sinistre château de l'Herme, blotti comme un gros chat entre les frondaisons.

La dame de Clérans, comme ses contemporaines, partageait ses journées entre des broderies pour l'autel de la chapelle de saint Léon, son luth et la contemplation du paysage. Parfois, pour se distraire, elle lisait des vers, mais le temps coulait lentement et un soir, elle reprocha à son mari de la délaisser trop.

— Ah ! répondit-il, n'est-ce pas normal à un chevalier de chevaucher et de guerroyer ?

— J'aimerais moi aussi parcourir à cheval la campagne, suggéra la délaissée avec espoir.

Le seigneur de Clérans était bon sire.

— Plus tôt il fallait le dire, ma mie. Je vais vous choisir une jument parfaite et quand vous vous sentirez seule, allez rendre visite au

voisinage. Sous la garde de mon écuyer que je vous laisserai chaque fois qu'il me sera possible, vous ne risquerez rien des loups et des brigands.

Le baron repartit vers ses belliqueuses occupations. La dame prit alors grand plaisir aux promenades. Mais peu soucieuse d'aller se raconter chez des gens qu'elle n'avait guère vus, elle préférait aux mondanités de longues randonnées dans les bois.

Astier, l'écuyer, était un garçon de belle allure. Tout dévoué à son maître, il se faisait scrupule de bien obéir à la dame, comme à l'occasion de la protéger. La jeune femme prit de plus en plus plaisir à ces sorties, d'autant, il faut l'avouer, qu'elle trouvait en son compagnon, une sorte de chevalier-servant des plus agréables.

Lui se rendait bien compte de l'état d'esprit de la maîtresse et se disait souvent en son for intérieur :

— Ah ! si elle n'était pas ma seigneuresse, combien j'aimerais mettre ma foi à ses pieds. Vraiment, la vie est mal faite !

Serviteur fidèle et ne pouvant trahir la confiance de son maître, il s'ingéniait pourtant à complaire à l'esseulée, autant que se pouvait.

Un jour qu'ils revenaient d'une longue et fatigante course, ils longèrent une combe au fond de laquelle un ruisseau murmurait dans un lit de fougères :

— J'ai soif, dit la dame. Astier, apportez-moi à boire dans votre petit olifant.

C'est une corne creuse dans laquelle on souffle pour appeler à la chasse.

Astier, en entendant cet ordre, pâlit :

— Ah ! dame, s'écria-t-il. Je ne peux.

— Et pourquoi donc, je vous prie ? Auriez-vous peur d'une chute ? Ou avez-vous la paresse de remonter ?

— Je n'ai ni peur ni paresse, mais cette eau est mauvaise. Elle porte malheur.

— Serait-elle empoisonnée ? Elle court à travers les fougères !

— Non, elle est pure et délicieuse, c'est ce qui fait son maléfice. On dit qu'à la boire, on devient enchanté.

La dame eut un rire aussi musical que celui de la source et Astier, rouge comme une pivoine, s'en voulait davantage de sembler désobéir.

— Enchantée ? fit-elle en reprenant son souffle. Hé, il n'est pas d'enchantement qui m'effraie...

Brusquement, elle s'arrêta de parler et pour masquer sa gêne, tapa du pied avec emportement.

— Descendez, je vous l'ordonne, exigea-t-elle. Ou bien je dis à mon époux que vous m'avez manqué.

Astier céda. Après tout, il n'aurait fait que son devoir. Lorsque la dame de Clérans eut porté la corne à ses lèvres et avalé une longue

gorgée du liquide glacé, elle ressentit un violent frisson, devint pâle. Ses yeux eurent un bref éclat, comme le dernier feu d'un tison. Mais tout cela ne dura qu'un bref instant.

Astier crut s'être abusé. Il avait entendu tant de choses insensées au sujet de cette source ! Du reste, la dame, désaltérée, se remit à rire en versant le restant de l'eau sur le sol.

— C'est amusant d'être enchantée, dit-elle. Mais à ce qu'il semble, le sortilège n'existe que dans votre tête ou bien vouliez-vous me contrarier ?

— Vous contrarier, dame ? Moi votre serviteur, moi qui donnerais ma vie pour vous, n'ayant pas de fortune à déposer à vos pieds... Vous avez cru cela ? Comment me faire pardonner votre inquiétude ?

— Je vous pardonne. Et pour vous le prouver, j'aimerais qu'un pacte d'amitié se scelle entre nous... Sans que pour cela vous imaginiez que je suis femme volage, ajouta-t-elle avec précipitation, voyant le jeune homme passer par toutes les couleurs.

Alors, elle lui donna son écharpe en gage, selon la coutume de la chevalerie. Mais qui désormais pouvait empêcher le chevalier pour rire de laisser son imagination s'enflammer ?

La dame se garda bien de prolonger la conversation et parut prendre au parcours du retour un plaisir extrême.

Au château, ils trouvèrent le seigneur rentré de Périgueux et en grande conversation avec ses métayers. Tout à sa discussion avec les paysans, le sire de Clérans ne s'aperçut pas d'une certaine gêne dans l'attitude de l'écuyer et il le pria de se mêler au débat car on avait besoin de son avis.

En effet, une bande de loups ravageait les troupeaux et le seigneur promettait une pièce d'or pour chaque patte avant gauche qu'on lui rapporterait.

Pendant tout le séjour que fit le baron au château, Astier ne parut guère. Il était à la chasse...

Le septième jour il revint, porteur d'une gibecière, mais le seigneur était reparti. La dame reçut le jeune homme dans le petit salon où les époux se tenaient d'ordinaire. Elle leva sur l'arrivant des yeux étrangement cernés.

— J'apporte sept pattes de loup, annonça-t-il en vidant le contenu de la gibecière sur la table. Mon maître me devra donc sept sous d'or.

La dame avança la main pour toucher les répugnantes dépouilles, mais émotive sans doute, interrompit son geste, devint pâle comme la mort et se retint à sa chaise pour ne pas s'effondrer aux pieds du chasseur.

— Ah ! dame ! Je vous ai fait peur ! s'exclama le garçon alarmé. Si j'avais songé à votre délicatesse, je me serais abstenu...

— Ce n'est rien, dit la dame en retrouvant ses couleurs. Peut-être un

peu de lassitude ? En tout cas, je vais vous payer de la part de mon époux et pour la peine vous demander quelque chose en échange.

Sortant de sa bourse sept pièces, elle les mit dans la main du chasseur qui, en la remerciant, s'inquiéta de la chose qu'elle demandait.

— Je voudrais me promener ce soir, avec vous dans la forêt. Je ne suis jamais encore sortie de nuit et le temps est si doux...

Astier, gêné et inquiet à la fois, tenta de dire :

— Mais la nuit est sans lune, vous aurez peur, dame, et que dira-t-on si...

Elle eut son doux rire de gorge. Son visage était si près de celui du jeune homme qu'il sentait son parfum léger. Ses yeux étincelaient, mais il ne vit pas, cette fois, la brève lumière rouge qui l'avait tant bouleversé dans la forêt, près de la source.

— Justement, assura la dame, lorsque la nuit est sans lune, je ne risque rien. Et personne ne dira mot car personne ne nous verra sortir...

Étranges propos ! Et fort contestables.

Pendant toute la semaine, ils quittèrent ainsi le château, pour se promener à travers le hallier. Astier y songeait toute la journée, se remémorant leurs entretiens de la veille, s'impatiant au fur et à mesure que s'étirait la soirée. Bref, il en avait la cervelle à l'envers...

Bien loin de songer au courroux de son maître et aux conséquences de leur légèreté, il sentait par ailleurs croître sa mauvaise humeur contre un seigneur qui lui faisait tant confiance mais qui, à la fin de la semaine, reviendrait au château.

Pour la morale de l'époque, plus encore que la promenade nocturne et les aimables propos échangés, leur vilaine action résidait en leur dissimulation. Dans ce temps-là, après des mariages conclus sans amour et par intérêt, les châtelaines menaient leur vie de monotone réclusion, tandis que les maris guerroyaient ou chevauchaient. Il était alors parfaitement admis que les dames aient leur chevalier-servant, compagnon charmant, généralement troubadour, avec lequel le temps passait en d'oiseux badinages. S'il s'agissait d'un chevalier, il combattait en tournoi, l'écharpe de la dame autour du cou.

Les maris approuvaient ces aimables comédies sans conséquences, tant était respectée cependant la notion de fidélité. Fidélité entre époux, fidélité entre amis, fidélité de vassal à suzerain.

Le dernier soir, Astier dit à la dame :

— Demain, il ne faudra pas espérer de promenade, votre époux sera là et il fera si clair par la lune pleine qu'on pourra nous voir.

La dame soupira :

— Oui, la lune sera plus que montante et mon mari revenu...

Puis, elle réfléchit un instant.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Attendez-moi comme d'habitude, à l'entrée du petit bois. Nul ne pourra me reconnaître.

À ces mots, le jeune homme s'inquiéta :

— Si nul ne peut vous reconnaître, comment, moi, le pourrai-je ?

— Eh bien, fit-elle, si vous ne me reconnaissez pas, jamais plus je ne vous reverrai.

— Mais comment le saurai-je ? Me ferez-vous un signe ?

— Quand on aime vraiment quelqu'un, Astier, on offre sa vie pour cette personne. C'est ce signe-là qui se reconnaît.

En entendant ces mots, l'imprudent garçon sentit la tête lui tourner. En un instant, il oublia définitivement la fidélité à son maître. Mais avant qu'il ait eu le temps de prononcer des paroles fatales pour le salut de son âme, la dame avait tourné les talons. L'obscurité l'engloutit et il renonça à la chercher en apercevant un peu plus tard, derrière une vitre du donjon, s'éclairer une chandelle.

Le lendemain, il partit dans le bois très à l'avance et en tenue de chasse pour donner éventuellement le change. Au château, les époux réunis dînaient, puis une à une les fenêtres s'éteignirent. La lune s'était levée.

Soudain, dans un buisson, il y eut un bruit de branches brisées et deux lumières rouges s'allumèrent. Un loup le regardait ! Un feulement très doux fit frémir le bosquet... Astier saisit la dague qu'il portait au côté et la lança, droit devant lui.

Le feulement éclata en un hurlement de bête touchée à mort. S'approchant, le chasseur vit alors une louve magnifique dont le poitrail ruisselait de sang et dont les yeux, pareils à des rubis, le fixaient encore.

Machinalement, comme il en avait l'habitude, il coupa une patte de l'animal et la mit dans sa gibecière.

Le lendemain, on trouva la dame sans vie, dans le hallier. L'avait-on tuée pour la voler ? Sa main gauche où elle portait son alliance d'or, sa main gauche avait été coupée.

Quant à Astier, plus jamais il ne reparut. Quelqu'un l'avait bien aperçu, à l'aube, courant comme un fou, habillé en chasseur et se dirigeant vers la Vézère...

Un pêcheur prétendit avoir vu une écharpe flottant sur l'eau. Une écharpe aux couleurs de la dame.

Alors, les gens se sont mis à raconter des choses... mais faut-il tout croire, puisqu'on ne peut rien prouver ?



Moitié de Coq et Ventre d'Or



DANS les environs de Limogne-en-Quercy, il y avait une fois un coq qu'on appelait Moitié de Coq tant il était minable, car né de l'œuf d'une très vieille poule.

Avant de mourir, celle-ci dit à son rejeton :

— Gratte le sol, mon enfant, la fortune est bien cachée. Je ne t'ai pas fait beau, hélas, mais si tu deviens riche, point ne se remarquera qu'il te manque quelques plumes...

Moitié de Coq, sans trop s'affliger de sa disgrâce, passa sa jeunesse à picorer et à gratter. Un jour qu'il grattait un tas de fumier, gratte que tu grattes, qu'est-ce qu'il découvre enfin ?

— Une bourse remplie d'écus ! Cocorico ! Venez voir ce que j'ai trouvé ! Cocorico ! Je suis riche ! Approchez tous pour m'admirer ! Cococorico !

À tant mener ce tapage, il est entendu par un monsieur qui passe. Devant cette moitié de coq si fier, le bourgeois ôte son chapeau. Il a une belle chaîne de montre en travers du gilet. Ce doit être un homme considéré, de ceux qu'on appelle Ventre d'Or.

— A Di sias ! Adieu, coq ! Je serai le premier à te féliciter. Que vas-tu faire de cette fortune ?

— Ma foi, répond le coq. Je n'y ai pas encore songé. La cacher, peut-être ?

— *Niaï !* Cela ne te rapportera rien et un autre la trouvera. Vois-tu, en ville, on place son argent et chaque année on y gagne des intérêts.

— Mais je ne connais point de notaire.

— Cela n'est pas nécessaire. D'ailleurs, beaucoup sont des voleurs.

Vois-tu, je t'emprunte déjà la somme et je te la rends dans huit jours avec un gros pourcentage. Pendant ce temps, tu te renseignes pour investir de nouveau ton capital augmenté.

— Pardi ! *moussu*, voilà de bons conseils. Prenez mes écus. Que Dieu les fasse profiter et vous garde du mal.

Et Monsieur Ventre d'Or s'en va, laissant Moitié de Coq de nouveau à picorer. Quinze jours s'écoulent, puis le mois tout entier : le monsieur ne semble pas revenir. À la fin, le coq, quittant la ferme, se met en route vers la ville pour retrouver l'amnésique emprunteur.

Sur la route, un renard chemine aussi, tirant la langue.

— A Di sias, compère coq !

— A Di sias, compère renard !

Ils se demandent des nouvelles de leurs santés respectives puis le renard – toujours indiscret celui-là ! – constate que son interlocuteur n'a pas l'air content.

— Ne m'en parle pas, soupire Moitié de Coq. Je suis à la poursuite d'un vaurien de la ville pour lui réclamer cent écus qu'il me doit, plus les intérêts.

Le renard flaire la bonne affaire.

— Un homme de la ville ? Tu vas te heurter à forte partie, pauvre déplumé. Veux-tu que je vienne témoigner pour toi ?

— Ce n'est pas de refus, dit le coq. Cheminons de conserve.

— C'est que je suis fatigué, gémit le rousseau fainéant. Et si ton Ventre d'Or me voit, il se méfiera.

— Alors, glisse-toi dans mon bec. Je t'avale et tu ne sortiras que lorsque je le dirai. Bien sûr, je te dédommagerai de ton temps.

Moitié de Coq n'a guère de plumes au croupion, mais un bon bec de Quercynois. Il l'ouvre bien grand et le renard se tapit dans son estomac.

Une demi-lieue plus loin, un loup traverse le chemin, le nez en l'air à chercher un de ces coups fourrés dont il est coutumier. À la vue du coq mal plumé mais bien pansu, il se dit que le sort le favorise.

— A Di sias, coq ! Tu m'as l'air bien décidé !

— A Di sias, loup ! Ne m'en parle pas, je vais chez un monsieur qui m'emprunta cent écus et oublia de me rendre capital et intérêt. C'est une belle somme.

Une belle somme en effet ! Justement le loup songeait à prendre sa retraite. Une moitié de coq aussi pansu et une fortune ! Cela ne se refuse pas.

— Un Ventre d'Or ! s'exclame-t-il. Tu vas avoir affaire à un rude adversaire. Ne veux-tu pas que je t'assiste ? Tu auras sans doute besoin d'un avocat.

— J'en serais ravi. Viens avec moi.

— Ah ! soupire le loup, c'est qu'en y réfléchissant, je crains de ne

pouvoir y arriver. L'expérience en chicane, je la dois à mon âge et la ville est bien loin pour mes vieilles pattes.

— Qu'à cela ne tienne, je t'avale et tu ne sortiras que lorsque nous serons arrivés. Je te réglerai ensuite tes honoraires.

Il ouvre le bec. Le loup plonge tout droit jusqu'à son estomac. Ainsi une nouvelle fois lesté, Moitié de Coq chemine jusqu'à un ruisseau batifolant entre les roches. Un canard n'aurait pas hésité, mais un coq répugne à la baignade. Tandis qu'il saute d'une patte sur l'autre en ne sachant quel parti prendre, le ruisseau s'arrête de faire le fou.

— A Di sias, coq ! Tu me sembles bien nerveux ?

— A Di sias, ruisseau ! Ne m'en parle pas. Je cherche un bourgeois à qui le mois dernier, j'ai prêté cent écus pour une semaine. Depuis, je ne l'ai plus revu, ni le capital ni les intérêts.

Le ruisseau commençait à se fatiguer de toujours courir dans la même direction. Il voudrait bien voir du pays, voilà l'occasion rêvée ! Aussi, propose-t-il son aide.

— Tu remontes vers la ville ? Mais tu es dans une telle excitation que tu vas au-devant de grands ennuis. Sais-tu qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès ? Si tu m'emmènes, je saurai apaiser ce qu'il faut de ton juste courroux.

— Tu parles d'or ! Je t'avale et tu n'auras qu'à sortir dès que je me mettrai en colère. Le prix de ton service sera le mien.

Et houp, le ruisseau de se précipiter dans le bec grand ouvert de notre plaignant. Moitié de Coq chemine encore, mais à une heure de là, qu'entend-il ? Un étrange bourdonnement. À la basse branche d'un arbre, un essaim d'abeilles vrombit comme un fuseau vivant. Le spectacle est fascinant et le coq reste à le contempler. Sa présence alerte les insectes qui se figent, eux aussi.

— A Di sias, coq ! Tu parais bien indécis ? demande la reine des abeilles.

— A Di sias, Majesté ! Comme vous me voyez, j'ai du souci.

— Serais-tu amoureux et les plumes qui te manquent te feraient-elles du tort auprès de ta belle ?

— Par Dieu merci, soupire le coq en secouant sa crête, je ne songe pas encore à me marier. Non, j'ai des ennuis d'argent. Un citadin à qui j'ai fait confiance m'a pris mon bien sans rien me rembourser, ni la somme ni les intérêts.

— Un Ventre d'Or, j'imagine ! s'exclame la reine. Mon pauvre ami, dans quel guêpier t'es-tu fourré ? Si nous ne te prêtons pas main-forte, tu vas te retrouver le cou tordu dans une marmite avec du chou et des raves et sans même pouvoir te faire entendre. Nous partons avec toi, qu'en pensez-vous, mes petites ?

À cette proposition de pouvoir enfin prendre des vacances, les abeilles applaudissent de toutes leurs ailes.

Mais une si brillante troupe pourrait se faire remarquer. Aussi, le coq offre de les cacher en son estomac. Il ouvre le bec et l'essaim bavard de s'y précipiter, reine en tête. Quant au dédommagement, la reine enverra plus tard son ministre en discuter. Ce n'est qu'une question de principe.

Heureusement pour son estomac distendu, le coq arrive bientôt en ville devant la maison du monsieur. Comme toutes les demeures quercynaises, son faîte est surmonté d'un pignon carré, sorte de pigeonnier. Il est des circonstances où il faut savoir prendre le taureau par les cornes : Moitié de Coq ne fait ni une ni deux, il grimpe sur le belvédère et, battant des ailes...

— Cocorico ! clame-t-il. Vas-tu me rendre les cent écus que tu m'as escroqués, vaurien de Ventre d'Or ? Cent écus, cocorico ! Et dix pour cent d'intérêt.

À ce tapage, les gens se rassemblent. Ils montrent du doigt le bourgeois courroucé qui paraît à la fenêtre.

— Regardez, écoutez ! disent-ils. Voilà un créancier qui sait au moins se faire entendre. Hou, hou ! Ventre d'Or, rends-lui ses sous. Remboursez ! Remboursez !

On se croirait au théâtre municipal de Cahors, lorsque s'y produisent des ténors au rabais : Remboursez ! Remboursez !

Le monsieur, furieux de cette publicité, appelle ses gens.

— Attrapez-moi ce volatile déplumé et enfermez-le avec les oies. Elles sauront le ramener au silence.

Dès qu'il est à la basse-cour en face des jars menaçants, le coq crie plus fort qu'eux :

— Renard, sors de mon cou et témoigne de ma bonne foi.

Le renard sort et crac, crac, crac, étrangle la bande agressive dont il se régale bientôt.

— Merci, Moitié de Coq, fait-il en se léchant les babines. Jamais je n'aurais imaginé tel festin. Je te laisse, car je n'en peux plus. Que Dieu te garde, mon ami ! Mon office est terminé. Deux écus me suffiront bien pour ma peine. Nous verrons ça plus tard...

Le lendemain, le coq est perché sur la cheminée de la maison et recommence son scandale.

— Cocorico ! Rends-moi ma bourse et je ne te prends que cinq pour cent d'intérêt.

— Remboursez ! Remboursez ! scande la foule.

Hors de lui, Ventre d'Or convoque sa valetaille.

— Comment, ce mal empanaché est encore en vie ? Vous aurez du bâton, si vous ne l'attrapez et ne le jetez tout ficelé sous les pieds de mes poulains. Ils sauront bien en faire de la chair à pâté.

On capture le coq et on le jette tout ficelé dans les jambes des poulains qui hennissent, qui ruent. Ah ! l'instant est critique ! Mais le

pauvre prêteur a encore le temps de crier :

— Loup, mon ami, sors de ma gorge et plaide ma cause.

Le loup bondit du bec ouvert. De dix coups de gueule, il règle leur sort aux poulains. Malgré son appétit, ce *gargonélo* ne peut se régaler que de deux et abandonnant à regret autant de provisions, il préfère rentrer chez lui.

— Merci, Moitié de Coq, fait-il en frottant son ventre rebondi. Jamais plaidoirie n'a autant nourri son loup. Je pars avant de tomber malade. Deux écus me paraissent honnêtes pour ma note d'honoraires. On en reparlera...

À l'aube, le coq est sur la girouette, ameutant une fois encore tous les gens du quartier. Le monsieur s'en étrangle de rage.

— Holà ! crie-t-il à l'adresse de son cuisinier. Attrape-moi cet entêté et enfourne-le. Je n'aime la volaille que bien rôtie. Que ce soit vite fait. Il n'y aura même pas besoin de le plumer.

On chauffe le four au rouge pendant que le cuisinier donne la chasse à l'animal. Et il fait déjà une telle chaleur dans la cuisine que le coq, bientôt au fond de son plat, se sent tout en sueur. Que serait-ce alors avec toutes ses plumes ?

— Compère ruisseau, s'écrie-t-il, sors vite de mon gosier, avant que je ne me pâme.

Le ruisseau, dans son flot, éteint le four, noie les mitrons et s'enfuit en riant son saoul de cette excursion si plaisante.

— Merci, Moitié de Coq ! Je n'ai pas le temps de te congratuler, mais je me suis tant amusé que je déborde de reconnaissance. Pour deux écus, la farce me sera bien payée...

À l'aurore suivante, le coq sur le pignon mène son tapage.

— Cocorico, Ventre d'Or malhonnête ! Si tu me rembourseres, je te fais grâce de tous les intérêts.

— Remboursez ! Remboursez !

Le monsieur en a une crise de nerfs. Lorsqu'il reprend ses esprits, il ordonne à son fils aîné de monter à l'échelle.

— Grimpe là-haut et rapporte-moi cet énergumène à demi nu. Je vais le mettre dans ma poche, puisque personne ici n'est capable de lui rabattre le caquet.

C'est un homme bien nourri. Sous la chaîne d'or, son ventre de propriétaire tend à craquer gilet et pantalon. Le coq, fourré dans sa poche, ne pourra respirer longtemps. Dans son dernier souffle, il crie :

— Abeilles du Quercy, jolies mignonnes qui, de Caussade à Saint-Céré, donnez du miel si parfumé, sortez vite de ma gorge ! Sortez vite car je meurs étouffé...

Il n'a même pas la force de terminer mais l'essaim vengeur, reine en tête, jaillit de son bec et se répand dans les vêtements du bourgeois.

— Rendez-lui la bourse, hurle Ventre d'Or en se roulant par terre.

Pitié ! Pitié ! Jamais plus, je le jure, je ne me mêlerai d'affaires. Rendez-lui la bourse et comptez-lui tous les intérêts qu'il voudra. Pitié ! Pitié ! Je vais rembourser.

Voilà comment un coq quercynois devint banquier et se retira chez lui, fortune faite, après avoir récompensé tous ceux qui l'avaient aidé. On ne l'en estima que plus. Bonne renommée vaut encore mieux que ceinture dorée.

Il ne fut pas plus joli qu'auparavant, mais toutes les poules tombèrent follement amoureuses de celui qu'on n'osa plus dorénavant traiter de moitié de coq.

Avant de chercher à plaire, il faut savoir se faire respecter. Ou alors, on y laisse toutes ses plumes.



Le roi des croquants



'EST trop, trop de misère...

Celui qui venait de parler, un petit homme contrefait dont la tête penchait du côté de son épaule la plus haute, frappa ses poings énormes dans un geste d'impuissance.

Pierre Grélety sifflota entre ses dents en le considérant.

« Gorge-Torte ! » Un nabot auquel la nature avait octroyé une force considérable et une cruauté sans égale... Jusqu'à ce jour, il employait ses talents à brigander avec succès dans la région et son physique affreux comptait pour beaucoup dans sa réussite. On disait qu'à sa seule vue, les voyageurs jetaient leur bourse. Il n'avait même pas besoin de demander.

Et c'était lui qui se faisait maintenant l'apôtre de la rébellion !

« Probable qu'il ne trouve plus rien à rançonner », se dit Pierre. Mais les autres ? Des paysans bien honnêtes, tous des malheureux qui attendaient derrière leur porte-parole, appuyés sur leur *bigot* (houe) et aussi tranquilles que troupeau à l'abattoir.

Dans leurs figures sales, hâves, leurs yeux cependant étincelaient d'une haine contenue. Certains jetaient un regard sournois sur l'humble maison du jeune homme. « Libre laboureur », petit propriétaire d'un bien exigü, sachant lire et même écrire, il ne portait pas sur lui les stigmates de cette misère, encore plus effroyable : la haine.

Si en ce milieu du XVII^e siècle, on ne considérait plus les paysans comme des serfs, biens vivants des seigneurs au même titre que les troupeaux, le mépris de la « bonne » société pour les gens de la terre

restait immense et désormais impossible à supporter.

Pendant toute l'époque médiévale, le paysan fut l'objet de la plus grande répulsion. Les appellations devenues injurieuses de « rustres », « vils » et « vilains » ne signifiaient pourtant à l'origine que rustiques (de la campagne) et employés agricoles d'une « villa » (ou exploitation rurale).

Quelques âmes sensibles s'étaient bien élevées contre la dureté de l'existence de ces gens tout aussi faits que quiconque à l'image du Christ, mais traités comme des bêtes sauvages.

Les paysans, qui travaillent pour tous, qui se fatiguent par tous les temps, en toutes saisons, qui se livrent à des œuvres serviles dédaignées par leurs maîtres, sont incessamment accablés et cela pour suffire à la vie, aux vêtements, à la frivolité des autres. On les poursuit par l'incendie, par la rapine, par le glaive : on les jette dans les prisons et dans les fers, puis on les contraint de se soumettre ou bien on les tue violemment par la faim, on les livre à tous les genres de supplices..., disait le chroniqueur Geoffroy de Troyes.

Oui, la lutte pour la vie, chez ces malheureux, ressemblait à celle de David contre Goliath. Une armée de Goliaths ! À la fois les seigneurs, le clergé et les percepteurs du roi, sans oublier surtout les bourgeois de la ville qui faisaient paisiblement fortune en spéculant sur le fruit d'un travail méprisé.

Ce combat bien inégal en armes n'opposait guère que l'exaspération, les mains nues et les poitrines offertes à toute une organisation bien protégée : soldats, justice (!) et damnation. Cette révolte n'était qu'une suite interminable de guérillas : maraudages, braconnage, sabotage des corvées, refus de livrer les redevances en nature, grève devant les impôts. Et la fuite, la désertion au fond des forêts, vers une vie plus effroyable encore...

Les chartes donnant liberté et protection existaient bien, à présent. Elles n'étaient pas faites pour les chiens, mais pour les gens des communes, protégés par leurs murs et leurs archers, protégés par l'argent des marchands.

Maintenant, les paysans du Périgord comme ceux du Quercy, du Limousin, de toute la France et de l'Europe, en avaient assez. Une fois de plus !

Après les feux et les flammes des guerres de Religion qui, encore plus qu'ailleurs, ruinèrent ici un pays déchiré, après la mise au pas du protestantisme, les séquelles de ces luttes fratricides laissaient une misère inimaginable à laquelle personne des possédants ne voulait porter remède.

La hausse générale des produits agricoles ne profitait surtout pas à ceux qui avaient semé, récolté. Elle se traduisait par une diminution des salaires, toujours payés en nature, juste de quoi mourir de faim.

— Plus que jamais nous devons nous restreindre. Plus de sel, pourtant obligatoire : il y a autant de taxes que de grains. Plus de vêtements neufs pour remplacer nos haillons. Plus de faux ni de socs : le fer vaut de l'or. Plus d'huile : les noix sont toutes vendues aux moulins. Nous vivons comme des loups. Nous allons mordre !

C'était Castanet, cousin de Grélety, qui venait de parler. Il brandit d'une main vengeresse une sorte de lance fabriquée avec une faucille au bout d'un bâton.

— À quoi me servirait-il de moissonner ? Mon maître a brûlé les blés pour en faire détalier les renards. Et si je ne paie pas la censive à la Saint-Michel, il brûlera ma maison, afin que je m'en sauve pour m'aller faire rouer à Périgueux.

La *censive* ou *cens* consistait en des taxes en nature prélevées par le seigneur, à l'origine le centième des récoltes. La *dîme* (ou dixième de la valeur, en argent) allait à l'évêque du diocèse, la *prébende* au monastère voisin, la *taille* au trésor royal. Faites le compte ! Et ce n'était pas tout...

Beaucoup de seigneurs se livraient encore au brigandage pour compenser la faiblesse du cens, de plus en plus réduit comme les récoltes anéanties par les calamités naturelles (en progrès celles-là !), les dégâts de la guerre et la disparition de la main-d'œuvre décimée par la mortalité et les départs vers ce qu'on pourrait déjà appeler le maquis.

Les protestants avaient recueilli beaucoup de sympathie par ici, car ils s'élevaient contre la pratique de la dîme. Leur défaite ôtait tout espoir. Finalement, la campagne s'était résolue à une grève sauvage de tout impôt :

— On ne versera plus rien à qui que ce soit. On ne récoltera plus rien et on se défendra.

La riposte des autorités était alors devenue terrible. Le pays fourmillait de gens d'armes envoyés par le roi. La plupart, d'origine alsacienne ou suisse, se conduisaient comme en pays conquis. C'était une nouvelle forme de la guerre des Albigeois : le Nord contre le Midi. Les gens de langue d'oïl, les Français, contre ceux de la langue d'oc, les Occitans.

Les bourgeois, naturellement amis de l'ordre établi et déjà pétris de répulsion pour la paysannerie, renchérisaient à la moindre occasion sur la nécessité d'une répression implacable.

Au train où la révolte allait, ils risquaient d'y laisser de leurs plumes, ces gros paons bien nourris. Tous ces rentiers de la ville, s'ils ne possédaient des fermes, trafiquaient sur les denrées avec l'armée ou prêtaient à usure. Dame, il fallait beaucoup d'argent pour jouer aux grands seigneurs, « à vivre noblement et ne rien faire » !

— Est-ce que les marchands de Saint-Maymes ont seulement levé le

petit doigt lorsque les dragons du roi ont tenté de faire un sort à ton vieux père, l'autre dimanche ?

Gorge-Torte n'était pas présent lors de cette funeste bagarre, mais tout le pays savait. Il ne lança pas cela au hasard.

Pierre Grélety secoua la tête avec colère. Cette affaire était son affaire personnelle et seulement un des aspects de la situation générale. On ne se servirait pas de ce compte qu'il avait à régler avec l'armée pour l'attirer dans une aventure dont il ne savait pas comment il sortirait.

Du reste, s'il acceptait, comme on le lui proposait, de prendre le commandement des révoltés après la capture de leur chef Béfaro, il ferait un mauvais cadeau à tous ces pauvres diables. Sa propre tête était mise à prix, de même que celle de son père.

Le vieux avait essayé de défendre une jeune fille contre la grossièreté d'un capitaine. Au moment où les mercenaires avaient voulu pendre ce dérisoire justicier, Pierre s'était interposé, tuant l'officier.

Dès le coup de feu, les bons paroissiens avaient tous disparu et, profitant de ce que les soldats s'empressaient autour de leur chef, le jeune homme et son père avaient pris la fuite. Depuis, on les recherchait.

Le gouverneur, M. de Bourdeille, parent de l'abbé de Brantôme, passait pour un homme juste, en tout cas toujours bien disposé envers un Périgordin. Il ne put empêcher l'ouverture d'un procès contre le meurtrier d'un capitaine royal. À son insu, Pierre, qui courait toujours, avait été condamné par contumace. Il ne manquait que de l'attraper pour le décapiter.

— Vous aurez belle mine avec un général dont la tête est prête à s'envoler, sourit-il tristement. C'est pour le coup que les mousquetaires me retrouveront. Je serai doublement mis à prix et les gens ne pourront plus se taire. Même sans vouloir me vendre, ils auront trop peur des représailles.

Jusqu'à présent, la complicité générale avait permis au jeune homme d'échapper à la « justice ». Si nul n'ignorait où il habitait, personne encore ne l'avait indiqué aux cavaliers. Le premier prétexte consistait à ne point comprendre le langage de ces étrangers. Quant à son père, il s'était réfugié au village de Cendrieux chez une bru, en attendant que le temps passe. Oui, il fallait laisser le temps passer et se faire oublier.

— Les gens du roi n'oublient pas, jeta Gorge-Torte, brusquement. Ils ont attrapé ton père. À l'heure qu'il est, il court vers la prison de Mussidan, attaché à la queue d'un cheval... Il sera roué à Bordeaux.

— Quoi ? Mon père ? En... prison ? Roué ?

Oh ! non ! Non, ce n'était pas possible ! Ce pauvre homme si bon, si

juste, si paisible et si âgé ! N'y avait-il donc pas de pitié sur terre ?

— Ils l'ont pris à défaut de toi. Comme acompte.

— Si je me rends, ils le relâcheront.

— Non, Pierre. Il sera jugé comme chef de voleurs, complice de crime et parjure. On ne peut plus rien pour lui.

Robert, son frère cadet, jugea le moment opportun pour intervenir. Caché derrière les autres, il ne s'était pas encore manifesté.

— C'est moi qui ai amené ces gens dès que j'ai su. Tout seuls, toi et moi, nous ne pouvions rien faire contre l'armée. Il faut être une armée nous-mêmes.

Pierre serrait les poings à les briser. Il considéra la bande de minables qui attendaient devant lui, l'air soumis de chiens battus, mais tellement tristes de sa douleur. Il haussa les épaules.

— Une armée ? Vous êtes dix, équipés de bâtons, de faux et de serpes.

— Ils sont mille derrière nous, tous les hommes du « pariage(17) », et ils deviendront plus encore si tu acceptes d'être notre capitaine, assura Gorge-Torte et il ajouta avec orgueil :

— Compte aussi mes propres hommes, ils valent un régiment... Chacun a été condamné à la pendaison, au moins dix fois.

— Et puis, conclut un autre, tu sais lire. C'est important.



— Vous dites que s'est constituée une armée de croquants, fit avec intérêt le gouverneur du Périgord, Henri de Bourdeille, lorsqu'il reçut une délégation des consuls de Périgueux. Une armée ? C'est peut-être un bien grand mot. Une bande peut-être ?

— Non, monseigneur, une armée véritable, avec chevaux, armes et munitions et aussi de l'argent.

— Où ont-ils pris cela, grand Dieu ?

— Là où on le trouve. Les chevaux et les armes dans les casernes des châteaux, l'argent en rançonnant des marchands. Nous avons été alertés par un de nos plus éminents confrères qu'ils ont dépouillé plusieurs fois.

— Plusieurs fois ? Et il ne porta plainte que récemment ? C'est du syndic des marchands qu'il s'agit, je suppose. Oui ? Cela ne m'étonne pas. Je sais qu'il a acheté et revendu beaucoup de mousquets et de cartouches, ces mois derniers. Il ne paraît pas avoir été entièrement dépouillé : mes agents me signalent combien ses affaires semblent prospères. Il fait payer une taxe de risques à ses honnêtes clients et à

ma propre intendance.

— C'est qu'il risque beaucoup, en effet, monseigneur. Grélety et ses hommes sont venus le narguer jusque sous les murs de Périgueux et il faillit bien être tué d'une mousquetade.

— Tué par sa propre marchandise !... Comme le destin se montre curieux parfois ! Et pourquoi ce laboureur vient-il narguer les notables ?

— Il a à se plaindre d'un de nos officiers qui aurait eu de mauvaises manières à leur égard.

« Tiens, tiens, tiens, se dit M. de Bourdeille, voilà, ma foi, un croquant qui aurait, jadis, fait le meilleur des barons. »

Pourquoi appelait-on les révoltés périgordins des croquants ? Ce nom s'étendit ensuite par dérision (toujours !) à l'ensemble des paysans, mais il tient son origine de l'insurrection, en 1594, de la petite ville de Crocq dans la Creuse, soulevée contre l'impôt et le féroce hobereau local, le baron de Gimel. Quarante ans plus tard, les autorités, face aux nouveaux mouvements du Quercy puis du Périgord, les désignèrent ainsi par analogie.

Parce que c'était de bonne guerre, M. de Bourdeille ordonna que la maréchaussée ratisse toute la forêt de Vergt où, selon la notoriété publique, les croquants cantonnaient. Il accepta l'aide de gentilshommes des environs et offrit aux milices locales de coopérer.

Au bout d'un mois, les troupes commencèrent à se lasser de patrouiller dans une forêt paisible où il n'y avait à tirer que biches et lapereaux. Quant aux milices locales, elles accompagnèrent poliment les soldats, puis retournèrent à leurs affaires. Elles étaient venues pour faire plaisir à monsieur le gouverneur, mais de brigands, jamais elles n'en avaient entendu parler.

— Pensez, ça se saurait !

Interrogés, les paysans de la région ne paraissaient pas non plus s'inquiéter.

Autant demander aux arbres s'ils avaient porté un guetteur dans leurs branches ou aux ruines de la Roussille s'il existait un souterrain où les croquants se réfugiaient. Ni vilains, ni châtaigniers, ni ruines ne donnèrent signe de la présence de Grélety dans la forêt de Vergt. Même la neige se dut de recouvrir leurs traces.

Quand il lut ce rapport, monsieur le gouverneur, bien que dupé par le général des croquants, eut le bon esprit d'en rire. Mais hors de la vue de ses officiers...

— Un fin renard, ce laboureur. J'aime ça ! Soyons aussi patient et aussi rusé que lui. *Cui bol trop gagna din l'an, es peuj hat d'obou Saint-Jean*, comme on dit chez nous. Qui veut trop gagner dans l'an, ne récolte plus rien à la Saint-Jean.

Mais au fond de lui-même, M. de Bourdeille sentait que la capture –

tôt ou tard – du chef des révoltés lui causerait une peine certaine.

Puisqu'on n'avait pas vu de croquants de toute la saison dans la forêt de Vergt, il fut officiellement annoncé qu'il n'y en avait plus.

— Ne reste qu'à prendre Grélety, sûrement abandonné par les siens.

— Ce ne sera qu'une opération de routine. Que la gloire nous en revienne !

Très courageusement, les marchands de Périgueux décidèrent d'équiper, à leurs frais, une troupe de mercenaires. On retrouverait son compte en augmentant encore les prix des marchandises vendues.

Le sieur du Pouzet, un bravache des environs, prit la tête du détachement et, mousquet chargé, on sortit triomphalement par la porte Taillefer.

Durant toute la journée, ce fut une promenade charmante. Les arbres, en ce début de printemps, se paraient du vert le plus tendre et les oiseaux orchestraient un concert qui ne ressemblait en rien à l'appel aux armes. Si l'on avait osé, plus d'un se serait égaré pour cueillir des fleurs à rapporter à sa belle.

Bertrand de Born, le baron troubadour de Hautefort, n'avait-il pas chanté quelques siècles auparavant :

*Bien me plaît le gai temps de Pâques
Qui fait venir feuilles et fleurs
Me plaît d'ouïr le bruit joyeux
Des oiseaux qui font retentir
Leur chant par le bocage
Et me plaît de voir sur les prés
Tentes et pavillons dressés
Et j'ai grande allégresse
Quand vois par campagne rangés
Chevaliers et chevaux armés...*

Aussi, en fiers descendants de ces preux, il fallait avancer à grands pas sans perdre la cadence pour pénétrer plus profondément encore au cœur de la forêt.

Les buissons, nimbés de jeunes feuilles, masquaient discrètement les couverts. Le silence du sous-bois ne se ponctuait que des trilles des merles et du friselis des branches.

Les mules, au milieu du convoi, marchaient gaillardement sans qu'on les houspille, pourtant elles étaient chargées d'un copieux ravitaillement et de tonneaux de reginglard. Bien rafraîchissant à l'étape, ce petit vin aigrelet, cette sorte de piquette de l'année !

Ah ! que la guerre est agréable ! Surtout lorsqu'il fait bon et qu'on est bien payé à ne rien faire.

On cheminait paisiblement vers le bivouac projeté, contraint

seulement à ne pas rire et chanter, lorsque, tout à coup, une fusillade déchira la quiétude du soir tombant. Tous les cavaliers de tête basculèrent de leur selle, sauf le sieur du Pouzet qui n'en valait guère mieux. Mais dans le bois, à part les frondaisons caressées par le vent, rien n'avait bougé.

Avait-on rêvé ? Mais alors pourquoi ces hommes morts dans la poussière ? Et comment ?

On n'eut pas le loisir de s'en expliquer. Ou plutôt si : une seconde salve, mais cette fois à l'arrière, redonnait tout son sens à l'expédition.

— Grélety !

— Le voilà ! le voilà !

— Sauve qui peut ! On est attaqué !

À faire demi-tour, on buta contre les cinq cadavres de l'arrière-garde, qui barraient le chemin. Le sieur du Pouzet, aveuglé par le sang, incapable de parler, ne put dire s'il fallait sonner le rassemblement ou se déployer, fuir, avancer ou tirer. Oui, mais tirer vers quelle direction ? Dans le bois redevenu silencieux, rien n'avait bougé qu'un gros chat-huant qui traversa d'un arbre à l'autre, visiblement courroucé d'avoir été dérangé dans ses occupations.

Finalement, dans le doute où l'on se trouvait, il fut décidé de ne rien faire et de camper là, jusqu'à ce que le capitaine sorte de son évanouissement. Il y mit toute la nuit et ce fut une veillée bien longue. Aucun des mercenaires ne voulait tourner le dos à la forêt. On s'aligna assis en deux rangs opposés, épaule contre épaule au milieu du chemin et face aux taillis. À l'aube, les yeux rougis par l'attention faisaient aussi mal que les doigts crispés sur les détentes des fusils.

Alors, on retourna à Périgueux, insensible au charmant réveil de la nature sylvestre. Le premier inconnu qu'on rencontra était un brave laboureur. Son zèle matinal ne pouvait que le rendre suspect. On lia les mains du rustre à la queue de la mule qui portait le sieur du Pouzet de plus en plus ensanglanté, afin qu'il marche vers la justice, les yeux fixés sur ce crime.

Ah ! ce fut grand jour de deuil pour les Périgourdins.

— Une troupe si gaillarde et qu'on avait payée si cher !

Ils pendirent le laboureur sans autre forme de procès, sous la pancarte des « hors-la-loi ». Le lendemain matin, avant le jour, son corps avait disparu du gibet à la barbe de la garde. Les croquants voulaient qu'il repose en terre chrétienne, pleuré par les siens et par plus d'amis que le pauvre homme n'aurait jamais imaginé.

Autour de sa tombe, on jura que le pariage de Vergt serait désormais territoire libre et organisé. De même que les paysans avaient rayé les mots « taille » et « dîme » de leur vocabulaire, ils devaient maintenant apprendre le maniement des armes. Nul cependant n'aurait pu soupçonner que ces paisibles bouseux passaient leurs soirées dans les

clairières à faire l'exercice.

Le gouverneur, inquiet de ce calme, eut beau circuler à travers la région, il ne se passait rien contre lui et ses troupes. Il alla, pour voir, jusqu'à loger ses hommes à Vergt même. Grélety lui fit savoir qu'il le savait, mais ne s'en formaliserait pas.

Un soir qu'il tenait conseil dans une *lauze* (hutte de berger en pierres sèches), ses compagnons ne lui cachèrent pas leur étonnement, voire leur consternation.

— Comment, Pierre, tu es allé jusqu'à faire dire à M. de Bourdeille que tu n'avais rien contre sa personne et contre le roi ? Oublies-tu que les soldats du roi ont torturé ton père, brûlé ta maison ? Serait-ce là ta vengeance ? Aurais-tu trahi la foi que nous avons placée en toi ?

Pierre arrangeait le foyer où grillaient des châtaignes. Une coque éclata dans un bruit de fusée. À voir ces flammes, à écouter ce bruit, il lui semblait entendre le premier coup de feu contre le dragon qui avait décidé de son destin et le crépitement du brasier où avait disparu son propre bien.

Il se leva et arpenta de long en large la petite pièce. Puis, se tournant vers ses amis, il vit à la lueur des braises, ces visages tendus vers lui, comme le matin où ils étaient venus le trouver.

— Vous m'avez toujours fait confiance jusqu'ici ?

— Oui, oui, dirent les autres. Mais...

— Mais vous ne me comprenez pas. Vous ne me comprenez plus ?

— On sait bien, fit un bûcheron, que tu es instruit et que tu ne penses plus comme nous.

— Si, je pense comme vous. Suffit-il, pour changer un homme, que de savoir écrire son nom ? Voulez-vous continuer à me faire confiance ?

— Oui, mais alors explique-nous pourquoi tu nous interdis de bouger ?

— Je vais vous expliquer. Nous sommes considérés comme des loups et nous devons agir comme des loups. Nous tenir cois en notre tanière lorsque passent les chiens. Dieu nous a faits du même bois que les châtaigniers qui nous entourent. Tant que nous sommes faibles, nous devons plier sous les pas de la troupe, pour nous redresser droits et fiers après leur passage. Attendre de croître et de pouvoir former un vrai barrage. Ah ! cela me coûte de voir couler le temps, mais lui seul travaille pour nous. D'autant que M. de Bourdeille n'ignore plus maintenant que nous voulons seulement justice et honneur. C'est un Périgordin, il saura aller dire au roi ce qui nous anime : le bon droit. Le droit pour nos familles de manger à leur faim, le droit de ne pas engraisser à nos dépens tous ces gens qui nous méprisent, nous volent, nous trucident pour s'amuser. Je suis sûr qu'à Paris, on nous comprendra. Sinon, à quoi cela servirait-il d'être roi, si ce n'est pour le

bonheur de son peuple ?

— Pff ! Le roi ! Il se moque autant de nous que des plumes de son chapeau.

Gorge-Torte cracha vilainement dans le feu les épluchures des châtaignes qui encombraient sa bouche et, se levant à son tour, il salua cérémonieusement le jeune homme.

— C'est un roi comme toi qu'il nous faudrait.

Il ne plaisantait pas en disant cela. Tous les autres poussèrent alors de grands cris :

— Vive le roi des croquants !

Pierre remercia le nabot d'une bourrade affectueuse. Puis, voulant lui démontrer qu'il désirait la justice avant tout :

— Même si nous refusons le combat avec les gens du gouverneur, nous devons ne pas oublier qu'il faut songer à ceux que les riches réduisent chaque jour un peu plus à la misère. Il faut aider les gens à pouvoir reconstruire leur maison. Rançons-les désormais sans pitié les convois marchands. Une part sera distribuée aux pauvres, à nos veuves et à nos orphelins. Qu'on se le dise.

Et tandis que l'armée perdait son temps, les croquants recommencèrent de plus belle à faire leurs choux gras des convois de marchandises allant vers Périgueux ou en sortant.

Les consuls s'arrachaient les cheveux car la bourgeoisie grondait si le petit peuple applaudissait à chaque exploit. Ils armèrent une nouvelle expédition punitive. Celle-ci employa son énergie à réduire en cendres toute ferme isolée et sans défense, comme à pendre la moindre pastourelle solitaire. Ce lamentable travail terminé, les reîtres se trouvèrent nez à nez avec une embuscade où leur capitaine, le propre fils du maire de Périgueux, laissa la vie.

Alors les consuls en appelèrent au gouverneur général de Guyenne, par-dessus la tête de M. de Bourdeille, chargé plus spécialement du Périgord. Comme par hasard, un petit gentilhomme lui annonça sa visite, dans l'heure suivante...

Le sieur de Grignols se flattait d'être de la puissante famille des Talleyrand, bien que cousin éloigné. La plus grande partie de ses maigres revenus provenait de brigandages organisés. Au fil des siècles, certains barons périgordins n'avaient pas perdu la main.

Or, ce Grélety lui faisait, en quelque sorte, une concurrence déloyale et gâchait le métier. Il allait jusqu'à redistribuer l'argent aux pauvres, tel Robin des Bois. Un scandale !

Le brigandage est une occupation honorable tant qu'elle reste réservée aux gens de qualité. Qu'un rustre s'y emploie, voilà le crime ! Les gens du comte de Grignols arrivaient toujours après la bataille et ne trouvaient à piller que chariots vides ou barriques éventrées ! D'autant qu'à être ainsi réduit au chômage, un homme aussi bien né

que le parent des Talleyrand se voyait contraint d'emprunter à de gros pleins de soupe de Périgueux. Ces derniers, prétextant leur présent manque-à-gagner, osaient prétendre à des intérêts proprement usuriers. Ah ! le monde n'était plus ce qu'il avait été.

Avant de venir trouver le haut gouverneur de Guyenne, Grignols avait su rallier à sa cause tous les seigneurs de son acabit.

Déjà, on avait ourdi un plan destiné à semer la panique chez les roturiers : non seulement, on razzierait récoltes et troupeaux, mais encore on tirerait à vue sur de paisibles vieilles fagotant aux lisières des bois. On bouterait le feu aux églises pendant les offices et on pendrait n'importe qui aux ormes communaux. Et bien entendu, le mot d'ordre avait été donné de se déguiser en croquants, de s'armer même de faux et de bâtons. Maintenant tout le pays tremblait. Le sieur de Grignols savait se faire craindre, même si on ne le désignait pas ouvertement.

Flatté par ses amis, le mégalomane en vint à considérer M. de Bourdeille comme un imposteur. À comparer les quartiers de noblesse des Talleyrand et ceux de cet incapable, on ne pouvait que constater combien de responsabilités avaient été mal placées...

Bref, il obtint le commandement de la répression demandée par les consuls et une armée de deux mille hommes avec laquelle il passa le pays au peigne fin. Mais en vain ! Grélety et les siens restaient bien cachés.

Or, tandis que le comte-colonel enrageait de se voir refuser la bataille, les croquants préparaient leur plan personnel. Des protestants vinrent les rejoindre et la troupe rebelle s'accrut ainsi de deux cents hors-la-loi derrière cinq officiers, véritable corps d'élite dont la détermination, l'efficacité, étaient à la mesure de leur pitié.

Chacun des camps préparait son attaque. La première grande idée de M. de Grignols fut de faire revêtir à son page sa propre armure écussonnée et de placer le gamin à la tête d'une avant-garde chargée de provoquer un incident pour séparer l'adversaire. Il assura le pauvre garçon qu'il n'aurait rien à craindre.

L'armée s'ébranla, et bientôt on annonça que des croquants à cheval avaient été aperçus, faisant mouvement un quart de lieue plus loin. Grignols lança à leur poursuite l'avant-garde qu'il suivit à une distance réglementaire pour se heurter soudain contre une énorme barricade dressée au travers d'une vallée.

— Comment diable les autres ont-ils pu passer ?

Le colonel ne perdit guère de temps à résoudre cette énigme. Des hauteurs, à l'instar de Roncevaux, une véritable grêle de balles transforma soudain la cavalerie en chair à pâté, sans que l'on puisse atteindre ou même entr'apercevoir l'ennemi, tant la gorge était escarpée, et les roches et les arbres serrés.

Il envoya donner ordre au corps de réserve de le rejoindre, mais plus de deux heures passèrent à écouter une fusillade lointaine qui ôta tout espoir de voir arriver qui que ce soit.

Ayant finalement réduit à merci cinq hommes qui s'effondrèrent en chantant des psaumes, deux pelotons envoyés à la rescousse de l'arrière-garde crurent que les autres s'étaient enfuis. Mais il n'y avait pas d'autres hors-la-loi ! Ces cinq protestants abattus, les chefs huguenots ralliés à Grélety, avaient fait le travail de tout un bataillon.

— Mais alors où sont-ils ces chiens de croquants ? En avant !

En avant, on trouva une partie des croquants, postés à une troisième et dernière barricade. Ils finissaient de réduire en pièces l'avant-garde menée par le page du comte de Grignols. Le pauvre gamin, pris pour son maître, n'en avait pas réchappé. Lorsque le colonel arriva sur les lieux, Grélety faisait sonner le repli de ses troupes.

— C'est fini, constata avec une satisfaction amère le parent de Talleyrand. Je les ai mis en fuite.

Et il ordonna qu'on reprenne haleine. À peine les derniers cavaliers avaient-ils mis pied à terre que, des hauteurs environnantes, les francs-tireurs de Gorge-Torte canardèrent sans merci. On se remit sur selle juste pour recevoir l'ultime assaut des croquants cachés derrière la barricade, tombant comme une pluie de démons sur les survivants si épouvantés qu'ils ne tentèrent même pas de se défendre.

M. de Grignols rentra la mine basse à la tête d'une poignée d'éclopés et tous les habitants de Périgueux constatèrent qu'il chevauchait debout, ne pouvant s'asseoir par la faute d'une blessure honteusement placée. Mais plus encore que son séant, son amour-propre dut lui cuire car, loin de le plaindre, on le moqua de la plus belle façon.



Tout autant que son colonel à Périgueux, le haut gouverneur de Guyenne n'en mena pas large la semaine suivante, lorsque Son Éminence le cardinal de Richelieu le reçut – fraîchement – au palais du Louvre. Le ministre de Louis XIII commençait à en avoir assez de cette tragi-comédie périgordine.

— Ah ! Elle est belle l'armée qu'une poignée de laboureurs parvient à mettre en fuite ! Et ils sont fameux, ces nobliaux, plus habiles à brigander qu'à faire régner la paix dans les provinces. Sans compter qu'on manque d'officiers à envoyer en Italie. Vous savez que de la démonstration de puissance française là-bas dépend la sécurité du royaume menacée de toutes parts ! Quel gaspillage d'hommes et

d'argent pour mettre à raison des rustauds qui refusent de payer l'impôt ! Ah ! vous faites du beau travail, monsieur le gouverneur de Guyenne. Et vous avez de fiers capitaines ! Mes compliments.

— C'est que, Votre Éminence... c'est que le chef de ces croquants, un nommé Grélety, est un homme tout à fait habile et résolu.

— J'aurais bien besoin d'avoir en mon administration et en mon armée des hommes habiles et résolus. Faudra-t-il que je place un Grélety dans votre fauteuil et des laboureurs à nos frontières ?

Rentré chez lui, le gouverneur dressa rapidement un plan de pacification du Périgord, plan dont l'énergie était celle du désespoir.

De son côté, plus mal remis de son ridicule que de ses blessures, le cousin des Talleyrand prétexta de ses douleurs pour confier officiellement sa mission à un officier à la retraite, un vieux cheval de retour nommé Lavergne, le plus fieffé filou du pays, mais soldat habile.

— Je jure sur ma vie de passer mon épée au travers de Grélety.

Lavergne ne fit pas long feu. Les croquants prirent d'assaut le château où il se réfugia après une sévère défaite dans les bois.

— C'est le moment de tenir ta promesse, Lavergne, cria Grélety tandis que ses gars se ruaient dans la forteresse.

Les troupes royales entreprirent alors de saccager la châtaigneraie dont tout le pariage tenait sa substance. Les paroissiens commencèrent à murmurer. D'autant que pour rendre la punition encore plus exemplaire, on obligea les gens à bouter eux-mêmes le feu et à abattre les arbres séculaires. Des provocateurs furent chargés d'entretenir la rancœur contre les croquants, responsables par leur obstination de ces dégâts irrémediables.

Enfin, le gouverneur entreprit la deuxième phase de son plan : diviser les croquants pour les affaiblir.

— Ce qui fait leur force est leur entente.

Des espions rapportèrent que Grélety, sérieusement blessé, s'était retiré dans la grotte où il avait accumulé son butin. (Cette grotte, le Cro-Grélety, existe encore.) On en profita pour transmettre à son second, Gorge-Torte, des propositions assez étranges...

Un autre chef de croquants, le nommé Chalèpe, commandait deux cents paysans à l'autre extrémité du pariage. Souvent, il s'était associé à Grélety pour différents coups de main. Or ces temps-ci, en l'absence de Pierre, Gorge-Torte devenait impuissant à maintenir le moral et la cohésion de ses hommes.

Il n'ignorait pas combien la population se lassait et, d'un autre côté, il souffrait depuis longtemps de n'être qu'un second. Jaloux du prestige du jeune homme et vexé de ne passer que pour un exécutant un peu simplet, l'ancien meneur de brigands rêvait de prendre une initiative... Aussi, la visite d'un émissaire de Chalèpe le remplit-elle

d'espoir :

— Grélety est hors de combat et de plus en plus désavoué. Notre chef désire donc te rencontrer seul à seul, en vue d'un partage de la forêt entre vous deux et de pourparlers de paix avec le gouverneur. Celui-ci, en échange de Grélety, nous accordera le pardon et même certains honneurs, nous en avons eu la promesse formelle.

L'infirme n'en espérait pas tant ! On décida d'une entrevue dans un endroit découvert, sans armes et avec seulement quatre hommes pour chacun des chefs.

Gorge-Torte arriva le premier au pré choisi, accompagné de son fils et de trois brigands. On attendit un moment... puis soudain, d'un bouquet de saules à quelque distance, plusieurs coups de feu éclatèrent.

Ce fut la fin de Gorge-Torte et de son héritier. Les trois bandits eurent, eux, tout le loisir de se précipiter chez Grélety.

Quelques jours plus tard, celui-ci reprenait le combat, son cousin Castanet nommé second à la place du félon. Les gens du gouverneur de Guyenne ne purent plus faire un pas vers la forêt de Vergt, ni pour l'incendier ni pour la prendre. Il semblait qu'une sorte de protection surnaturelle entourait désormais Grélety.



— Puisque nous ne pouvons rien contre ce laboureur de chez vous, Sa Majesté vous charge de vous entendre avec lui, monsieur le duc. IL FAUT, j'insiste là-dessus, IL FAUT conclure une trêve et lui proposer un commandement, là où nous avons besoin de lui.

— Nous pensons, poursuivit de son côté Louis XIII, que vous êtes la personne la plus apte à prendre langue avec cet homme. D'abord parce que du même pays... mais aussi parce que nul mieux que vous ne peut le comprendre...

Il n'acheva sa phrase que par un sourire. Le maréchal s'inclina devant le roi et son ministre. Le souverain n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi on l'avait choisi, lui, Jacques Nompar, duc de La Force.

Grand ami d'Henri IV, le père du monarque actuel, La Force fut un des grands chefs de la rébellion protestante. Son marquisat, aux environs de Bergerac, s'était vu transformé en duché-pairie lorsque Henri IV abjura la foi huguenote. En outre, pour prix de son propre ralliement, La Force avait reçu le bâton de maréchal.

Comme s'il lisait dans la pensée de l'ancien hors-la-loi périgordin,

Richelieu ajouta :

— Ce Grélety ne sera pas le premier rebelle à devenir un des meilleurs serviteurs du royaume. M. de Bourdeille, votre parent, nous a dit combien il se montre astucieux capitaine, de ces capitaines dont nous avons tant besoin.

Le roi et son ministre paraissaient très fatigués, le royaume aussi n'allait pas bien sur ses frontières et dans ses provinces mal pacifiées, pressurées d'impôts et pas encore remises des guerres de Religion au bout de cinquante ans.

Dès son retour au Périgord, Jacques de La Force entreprit d'entrer en contact avec le révolté. Il fallait avant tout lui inspirer confiance. Mais aussi ne pas lui faire trop d'honneur. Un maréchal de France, duc et pair, ne pouvait directement discuter avec un laboureur, fût-il roi des croquants, génial et fort de ses droits.

Il chargea donc le marquis de Pontbriand de Montréal, descendant de l'explorateur du Canada, de lui servir officiellement de porte-parole. Celui-ci, en compagnie du funeste sire de Grignols, s'était frotté bien souvent au croquant.

Avec raison, le marquis demanda à son tour à un homme de bien, le juge Janot, de préparer le terrain.

La première réaction de Pierre fut une certaine mauvaise humeur.

— Vous êtes mon ami, dit-il au magistrat. Et vous l'avez prouvé, parfois au péril de votre réputation. Vous savez que notre cause est juste puisque vous avez défendu les nôtres sans accepter la moindre rémunération. Mais que croire de la parole d'un Pontbriand, fût-il bon Périgordin ? Je ne veux parler qu'à un homme d'honneur, un vrai soldat. Il sera accompagné de votre fils et se rendra désarmé à l'étang de la Vernide, où je l'attendrai.

— Un vrai soldat, un homme d'honneur ?

Le juge réfléchit. Aie ! le choix semblait restreint.

— Que dirais-tu du capitaine Chastaing ?

— Il est cantonné à Tonneins ? Bah ! Pourquoi pas ? J'ai eu souvent à me battre contre lui. C'est un officier courageux et droit.

Le capitaine Chastaing, en se rendant à l'auberge choisie, n'ignorait pas que rien de son trajet n'avait échappé à la surveillance des croquants. Chaque buisson, le long de la route, devait cacher un partisan, chaque arbre abriter un tireur. La petite auberge au bord de l'étang fumant de brume, sinistre à souhait, semblait bien propre à un guet-apens. Il ne fit rien paraître de son appréhension et entra dans la salle, tranquille comme Baptiste.

Pierre daigna sourire.

— Les hauteurs de la Veycarie se prêtent mieux aux combats... surtout lorsqu'on tient les sommets. Mais nous ne sommes pas ici pour nous affronter... Que m'offrez-vous ?

Une des premières propositions du gouvernement consistait en une bourse bien garnie, en échange du ralliement de Grélety et de son désaveu envers ses compagnons qui continueraient la lutte.

Cette offre répugnait à Chastaing. Aussi s'en débarrassa-t-il rapidement et ne se montra-t-il pas étonné du refus hautain que l'autre opposa, presque sans commentaire.

— Ce sont là des procédés dignes des consuls de Périgueux, Monsieur et, pour ma part, je ne suis pas à vendre.

— Bien, ne parlons plus de cela. On vous en saura gré en haut lieu. Le deuxième point, le voici : que vous veniez vous-même à Paris, recevoir la clémence du roi. Je vous accompagnerai et M. de La Force assurera votre sécurité.

L'aventure de Gorge-Torte donnait à cette proposition comme un goût de déjà-vu. Paris est grand, la Bastille profonde...

— Je ne peux pas abandonner les miens. Ils ne comprendraient pas. Mon lieutenant et parent Castanet se chargera à ma place des négociations...

Si le malheureux ne revenait pas, il faudrait ici un véritable chef pour recommencer la lutte. Le sacrifice éventuel de Castanet ne serait pas vain. D'ailleurs, tant que Grélety resterait libre, le gouvernement n'oserait rien faire, même à Castanet. Il savait trop ce qui lui en coûterait et le duc de La Force ne devait pas perdre la face.

Pierre Grélety avait raison de se méfier. S'il n'arriva rien de fâcheux à Castanet qui revint porteur de la promesse de la grâce royale, les consuls de Périgueux ne désarmaient pas contre les « voleurs » ainsi qu'ils appelaient superbement les croquants.

Or à Paris, en ce moment même, ceux qu'on appelait les Importants, les Grands de la cour, s'excitaient beaucoup, profitant de la maladie qui minait Richelieu et rendait sa main moins ferme que d'habitude. On escomptait les profits qui allaient pleuvoir dès le trépas du cardinal et dont il fallait d'ores et déjà restreindre les bénéficiaires, afin d'augmenter les parts du « gâteau ».

Le haut gouverneur de la Guyenne, M. de Lourdis, avait été remplacé, après l'équipée du sieur de Grignols, par un Alsacien, nommé Schomberg, d'une raideur toute germanique. Il prétendait que tous les gens de langue d'oc étaient des ânes à rouer de coups !

— Ach ! zes grogants font foir de quel pois che me chauffe.

Cela ne plut guère au duc de La Force et il le fit savoir.

Avec La Force, se rangea le duc de Soissons, éminent personnage qui brigait la succession de Richelieu. Un parti adverse se forma derrière l'Alsacien et l'on y complota afin de précipiter dans les mêmes fers La Force et Soissons...

C'est ainsi qu'ayant eu à peine le temps d'écouter le rapport de Castanet, très fier de sa mission, Pierre Grélety reçut la visite du curé

de Saint-Maymes, sa paroisse.

— Les combats ont repris malgré la trêve et les royaux ont tué un vieillard et un enfant au Cluzau.

— Ainsi, ils ont renié leur parole ! Ah ! les belles promesses !

— Mais il y a autre chose, Pierre... Une lettre que voici et que le nouveau gouverneur m'a chargé personnellement de te remettre.

En lisant la missive, Pierre ne pouvait en croire ses yeux :

Bien que je n'aie pas sujet de souhaiter vos avantages, puisque vous vous êtes adressé à d'autres que moi pour obtenir votre abolition (ça c'est pour le duc de La Force), j'ai l'autorité du Roi en main et parce que vous êtes brave soldat, je vous écris la présente pour vous dire que si vous voulez servir le roi, je me fais fort de votre absolution et su cela, vous vous résoudrez aussitôt. Et à moins que cela, j'enverrai incessamment des troupes pour vous prendre ou pour vous chasser.

— Il n'a pas attendu de m'écrire pour envoyer des troupes, la canaille ! Le lâche ! Alors, la grâce du roi, c'était encore une tromperie ?...

Grélety passa deux nuits à réfléchir. Finalement, il chargea le prêtre d'une contre-proposition : il irait bien à Paris, mais en compagnie d'un gentilhomme de la région, M. de Madaillan, qui se prétendait son ami et en avait donné des preuves, au prix de certains ennuis. Le chef des croquants exigeait par ailleurs un sauf-conduit au cachet personnel du roi et, enfin, il désirait rencontrer le duc de La Force avant son départ pour lui demander conseil sur la conduite à tenir.

Tout cela sembla des plus sensés et des plus acceptables. Et tout cela faisait admirablement marcher les affaires des comploteurs de la cour.

Comment, pauvre laboureur, aurais-tu pu savoir dans quelle machination tu te faisais piéger, comment pouvais-tu deviner que Madaillan avait monnayé sa propre réhabilitation, en se faisant l'obligé des ennemis du comte de Soissons et du duc de La Force ?

Le moment venu, dès que le croquant se trouverait à Paris, Madaillan déclarerait qu'il avait transmis une offre du comte de Soissons à Grélety : sous couleur de ce voyage, le laboureur devait tuer le roi. Et le cardinal aussi, pourquoi pas, pendant qu'on y était ! Tel était le plan ourdi par les Importants.

Tout à fait ignorants l'un et l'autre de ce sinistre scénario, le maréchal de France et le roi des croquants se rencontrèrent avec une satisfaction partagée. Ils s'estimaient mutuellement, parlaient la même langue, celle de leur pays, celle du cœur, celle du bon droit.

Grélety ne cacha pas au gentilhomme combien il se sentait en souci d'abandonner les siens. Pour lui, il ne craignait rien de ce voyage, mais les autres, ceux qui avaient tant confiance en lui ? Ils espéraient que la grâce royale allait s'assortir d'un dégrèvement d'impôts dès que leur chef saurait en expliquer la nécessité. Qu'adviendrait-il d'eux ?

Un coup de feu part si vite !

— Soyez rassuré, je veillerai personnellement à ce qu'il ne se passe rien en votre absence. De même que vous avez un sauf-conduit signé de moi, considérez que tout le pariage est désormais sous ma protection.

Il fallait plus d'une semaine pour se rendre à la capitale et sans guère faire de haltes.

À leur arrivée, Madaillan prétextait subitement une affaire de famille urgente et il disparut. Grélety ne chercha pas à s'en étonner, mais il tomba de haut lorsqu'il se vit soudain arrêté et assigné à résidence.

— Mais que se passe-t-il soudain ? De quoi m'accuse-t-on ?

— De vouloir tuer Sa Majesté et Son Éminence.

— Moi ? Et comment, morbleu ? Et pourquoi ?

— Cela, vous l'expliquerez aux juges. M. de Madaillan a donné la preuve formelle qu'il voulait sauver la vie du roi. Il avait lu, dans sa méfiance, une lettre que le comte de Soissons vous avait fait parvenir par son entremise.

— Le comte de Soissons ? Je ne le connais pas.

— Lui, il vous connaît assez pour vous charger, de ce parricide, de ce crime de lèse-majesté.

— Je n'ai jamais reçu cette lettre.

— Ah ! il faut le prouver.

— Eh bien, qu'on me confronte avec M. de Madaillan.

Mais dès avant le procès qui ne traîna cependant pas, M. de Madaillan sentant le terrain bien glissant, commit l'imprudence de proposer un arrangement : il assurerait que Grélety avait refusé formellement de participer à l'assassinat. En échange, le croquant mettrait en cause un autre gentilhomme, le duc d'Épernon dont les comploteurs désiraient aussi se débarrasser.

Le croquant feignit d'accepter, mais démontra rapidement aux juges dans quel guépier on voulait le fourrer.

L'enquête rondement menée, le roi des croquants regagna sa forêt, libre, abasourdi, mais heureux. Non seulement Madaillan et les autres dont il se souciait comme d'une guigne croupissaient désormais en prison avant leur exécution certaine, mais le suivait, par la voie hiérarchique, le décret royal de pardon pour lui et les rebelles du pariage de Vergt.

Richelieu venait de rendre son âme à Dieu. Sourd aux jacasseries des comploteurs, Louis XIII voulut exécuter un des souhaits de son ministre :

— J'aurais bien besoin d'avoir en mon administration et mon armée des hommes habiles et résolus.

Titulaire d'un brevet tout neuf de capitaine d'un régiment de Bergerac et placé à la tête de ses anciens compagnons, Pierre Grélety

reçut bientôt ordre de partir défendre les bannières françaises.

Grélety le croquant, capitaine des armées du roi ! Mais ce qui le rendait plus heureux encore, plus fier, outre sa propre promotion, c'était la réhabilitation de tous les croquants avec lui. Les bourgeois de Périgueux n'en crurent pas leurs yeux, en ce jour de mars 1643 :

— Ainsi, c'était eux, cette bande de haillonneux qui avaient tenu en respect les gouverneurs, les barons, les percepteurs et tous les spadassins venus d'Alsace ?

Deux cents lourds fusils, brillants comme des sous neufs et offerts par les arsenaux royaux, constituaient le seul apparat de la troupe farouche mais digne qui pénétra dans la bonne ville et parcourut les rues jusqu'à Notre-Dame, aux acclamations du petit peuple dont c'était également la victoire.

Les portes de la caserne de Trigonant se rabattirent sur le régiment des croquants, mais il semblait à chacun que derrière ces braves en loques, un défilé d'ombres s'engouffrait : la cohorte de tous ceux qu'on avait occis, brûlés, pendus, poursuivis, suppliciés. Non seulement les hommes avec leurs houes et leurs bâtons, mais aussi les serfs de tous les temps, des vieillards, des femmes et des enfants avec, sur leur visage livide, l'horreur peinte de la guerre, de l'injustice, de la tyrannie.

Les consuls eurent beau fermer leurs volets à ce spectacle invisible mais insoutenable, il y a des fantômes qu'on ne peut exorciser...

Le beau capitaine au feutre emplumé trouva, à son arrivée à Milan, une autre promotion et de taille !

Richelieu n'avait-il pas dit au gouverneur de Guyenne :

— Faudra-t-il que je place un Grélety dans votre fauteuil et des laboureurs à nos frontières ?

Les laboureurs menés au-delà des frontières, un fauteuil de gouverneur attendait Grélety en Italie. Celui d'une place forte entre Milan et Turin, et des plus importantes. Son frère Robert devait le seconder comme lieutenant.

Mais comme elle était loin la forêt de Vergt ! Malgré les honneurs, Pierre Grélety ne se sentait pas heureux. Il passait tout ce qu'il trouvait comme loisirs à visiter et à secourir les malheureux dont le travail harassant dans les rizières faisait la fortune des possesseurs des palais milanais.

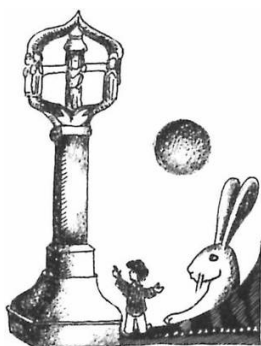
À cet apostolat dans ces marais croupissants, il tomba bientôt malade, de cette infection qui minait les populations d'ici, depuis des siècles : le paludisme pernicieux.

Lui qui aurait tant préféré mourir les armes à la main, face à ceux qui se montraient plus impitoyables que les loups envers les miséreux, il succomba à cet ennemi invisible. Sans gloire, comme tant de ces malheureux qu'il avait encore une fois tenté d'aider.

« Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort. » Ainsi finit l'histoire de Grélety, roi des croquants périgordins et dont seuls les moustiques eurent raison, quelque part en Italie.



Millassou



Le renouveau des traditions est à la mode, aujourd'hui. Mais cette mode a une raison profonde : l'instinct de sauvegarde devant certains dangers du progrès. Une question de vie ou de mort pour notre civilisation. Et c'est surtout aux jeunes que nous devons cette résurrection : le retour aux sources, la nostalgie du passé, le respect de la nature, de la pureté et de la vérité, la réhabilitation de notre environnement, bref, l'écologie. C'est un bain de Jouvence pour notre vieille humanité fatiguée.

Or, si la cuisine française est renommée dans le monde entier, c'est qu'elle est faite de tous les secrets traditionnels de nos provinces. Dans sa saveur, son parfum inimitable, on retrouve la personnalité et l'âme de chacun des peuples qui composent notre nation (ce qu'on appelle le folklore). « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. »

Un célèbre gastronome, le « prince » Curnonsky, déclarait que le Périgord est une des régions où l'on mange le mieux et depuis des siècles, « pays d'une cuisine sans beurre et sans reproches ».

Remarque tout aussi vraie pour le Quercy : « C'est juste », reprend un autre fameux gourmand, Robert Courtine, « reliés qu'ils sont par l'appétissante odeur de la cuisine à la graisse d'oie. » Au Quercy et au Périgord, patries de la truffe et du foie gras, nous devons tant de merveilles simples et rustiques.

Aussi, maintenant que je vous ai mis l'eau à la bouche, je voudrais vous proposer un plaisir raffiné, un double plaisir, je l'espère.

Si un fond sonore et discret de belle musique est une ambiance parfaite pour lire et entendre de la poésie, que penseriez-vous de

déguster une spécialité traditionnelle du Périgord en écoutant le conte qui va suivre ? Une gourmandise rustique, confectionnée comme autrefois, avec des ingrédients bien de chez nous, naturels et savoureux.

Eh bien ! puisque j'ai su vous tenter, voici comment préparer le millassou. Nous le dégusterons commodément installés pendant que je vous dirai mon histoire.

Le millassou

Il faut d'abord vous procurer de la farine de maïs, non de cette polenta italienne (d'ailleurs délicieuse, mais que nous réservons pour les contes populaires d'Italie que je vous rapporterai un jour). Il faut de la VRAIE farine de maïs, celle que l'on fait moudre chez les meuniers quercynois et périgordins. Ils ont l'habitude de ces envois, mais on en trouve dans tous les magasins de régime. Courez vite à celui du coin.

Cette farine délicieuse, au goût frais d'amande et au parfum légèrement vanillé, était, il n'y a pas si longtemps, la nourriture habituelle des paysans qui en faisaient leur pain, la *fougeasse*. Car on réservait le blé à la vente.

Le millassou est un fin gâteau, à base de cette farine de maïs et dont la recette serait à l'origine du cake anglais. Vous savez combien la guerre de Cent Ans a laissé de traces par ici. Ils nous ont appris le rugby, nous avons donné le millassou.

Vous prendrez d'abord une poignée de raisins secs que vous ferez tremper dans un bol contenant à peu près la valeur d'un verre d'eau-de-vie. Si vous avez des pruneaux, coupez-les en morceaux et ajoutez-les. Pendant que vos fruits gonflent à absorber tout l'alcool, vous mêlez dans une terrine 150 grammes de farine de maïs tamisée et 150 grammes de farine de blé (autrefois on n'employait que le maïs).

Vous formez un « puits » au milieu de la farine et vous y déposez une grosse noix de graisse d'oie fine (et non de beurre surtout !), une pincée de sel et une tasse de lait. D'autre part, vous cassez trois œufs et en réservez le blanc. Battez d'abord les jaunes à la fourchette avec deux cuillerées de miel (autrefois, on n'avait pas de sucre à la campagne). Versez ce mélange dans la farine. Tournez pour bien éviter les grumeaux.

Ajoutez les fruits à l'eau-de-vie. Mélangez encore et laissez couvert d'une assiette pendant que vous monterez les blancs en neige ferme à l'aide d'un fouet. Il faut incorporer cette neige à la pâte en soulevant la préparation avec la fourchette et non en tournant, cela « casserait » les blancs, disent les grands-mères.

La pâte est bien homogène, sans grumeaux ? Graissez une tourtière ou un plat à soufflé et versez-y votre préparation dont vous lisserez le

sommet avec le dos de la cuillère.

Portez alors votre gâteau à cuire dans un four à chaleur moyenne, allumé dès le début des préparatifs, si vous ne disposez pas d'une cuisinière à l'ancienne. Le millassou doit cuire pendant trois quarts d'heure pour être à point. Sortez-le du four et aussitôt, recouvrez le dessus de miel ou de sucre grossièrement pilé. La cassonade est encore meilleure. Voilà, il ne reste plus qu'à déguster. Son goût de fleur vous enchantera comme va, je l'espère, vous enchanter mon histoire.



D'abord, il faut que je vous dise que j'ai choisi de vous faire goûter au millassou, car mon héros porte justement ce nom. Pendant les veillées de jadis, à chaque fois que l'assistance s'en régala, il y avait toujours une voix pour réclamer ce récit.

Il était une fois de braves fermiers qui se désolaient de n'avoir pas d'enfant. Pourtant Dieu sait s'ils avaient accompli des pèlerinages, brûlé des cierges et visité des sources bienfaisantes !

Mais hélas, le miracle ne se produisait jamais et plus ils avançaient en âge, plus l'espoir diminuait. L'exploitation, petite mais prospère, aurait bien nécessité une aide et la pensée de ne la transmettre à personne en héritage leur fendait le cœur.

Les veillées étaient bien longues et le silence pesant, ponctué de lourds soupirs, lorsqu'ils ne s'exclamaient pas :

— Ah ! si nous avions un enfant, même grand comme la main, même pas beau, pour jouer autour de nous, à rire et à chanter...

Toutes les occasions étaient bonnes pour déplorer cette injustice du sort. Lorsqu'ils vendaient un veau à la foire grasse, l'argent reçu ne leur faisait même pas plaisir.

— Si encore nous avions à qui laisser notre bien !

Les moissons rentrées, ils se retrouvaient encore plus seuls, tandis que tout le pays célébrait le *gerbo baudo*, la gerbe joyeuse.

*Quei neil que nou fan gerbo baudo
Qu'ei neil que nou migin lu jau...
Nou souri qui per chanta mai beure.*

Que nous chantions la gerbe joyeuse, que nous mangions le coq. Nous sommes là pour chanter et boire...

De part et d'autre de la table garnie du bouquet ornant la dernière charretée, puisque de toute façon il fallait sacrifier à la coutume même

si le cœur n'y était pas, Yrieix et Yriette, du même geste morne, se dépêchaient d'avaler la soupe de poule avant d'aller se coucher.

Ils n'avaient guère envie de faire « couioul », un gage à celui qui touche au dernier morceau du plat. Et ils se demandaient bien pourquoi ils arroseraient d'eau bénite l'aire de battage de la grange.

— Que le grain se gâte ou que les rats s'y mettent, nous aurons bien assez pour nous.

À Carnaval, quand il fallait sacrifier le cochon, parlant par respect, Yriette se rendait en catimini, dès l'aube pâissante, pour laver à la rivière les boyaux nécessaires à la confection du boudin aux châtaignes. Elle ne détestait rien tant que de se mettre à l'alignement des femmes et des enfants, le long de la berge.

Elle se sentait toute honteuse d'emprunter à son tour l'énorme marmite communale pour y mitonner la traditionnelle soupe de boudin, le *bougras*, admirable bouillon de raves et de poireaux, bien épicé et parfumé, que l'on fait dans l'eau où a cuit le chapelet de boudins farcis. Pourtant personne ne savait mieux qu'elle confectionner le *mija*, la mixture à base de sang, de museau haché, de châtaignes et d'eau-de-vie.

Finalement, elle préféra préparer son peu de bougras dans sa *toupin*e personnelle, et Yrieix se chargeait comme d'une corvée de faire participer les animaux de la ferme à cette bombance : la vache pour qu'elle donne un bon veau et du lait bien crémeux, les cochons pour qu'ils fassent le lard aussi épais que le travers de la main, ces innocents ! les poules pour qu'elles offrent un œuf à chaque jour de l'année.

Il ne fallait pas oublier d'aller aussi en arroser un peu les tas de fumier qui attendaient d'être enfouis dans les terres pour la culture des haricots. Ainsi, ce *fient* n'en est que plus fertile.

— Pour quoi faire, ma pauvre femme ? Pourquoi tant récolter, je n'ai même plus faim et de jour en jour, je te vois moins manger, toi aussi ? Tu ne dis rien, mais tes yeux me parlent. Ah ! misère...

Un jour, voulant consoler son mari, elle entreprit de confectionner un bon millassou avec le restant de la farine dont elle s'était servie pour la fabrication hebdomadaire de pain.

Elle remplit un petit plat, mais dans son instinct de bonne ménagère, elle en avait trop fait. Alors, pour se forcer à sourire, elle ajouta de la farine à la pâte restante, pétrit le tout et en fit un petit bonhomme grand comme la main, jambes et bras écartés. Elle plaça deux raisins pour faire les yeux, un morceau de pruneau en guise de bouche et le mit debout sur la huche, en l'appuyant au mur.

— Si encore, se dit-elle, nous avions un enfant pas plus gros que ça ! J'aimerais bien mieux l'avoir accroché à mes jupes que trébucher sur ces effrontées de poules qui viennent picorer jusque dans la cuisine.

Elle mit son four à chauffer et sortit en attendant qu'il soit prêt à la cuisson. Il lui fallait ramasser son linge qui séchait au soleil.

Quelle ne fut pas sa surprise, en rentrant plus tard, de trouver sur le seuil, un petit bonhomme qui l'attendait, les bras ouverts et les pieds bien campés dans de mignons sabots. Sur sa tête, elle reconnut le *couffet* qu'elle avait brodé en cachette de son mari pour tromper sa peine. Pourtant, elle était sûre d'avoir *serré* l'ouvrage au fond d'un coffre.

Il portait, comme un vrai petit homme, un court caraco de satinette noire et tenait une *houssine*, une baguette de bouvier.

De saisissement, elle lâcha sa corbeille de linge.

— Qui es-tu ?

— Hé, mère, je suis Millassou. C'est toi qui m'as fait ce matin avec ce qui te restait de pain.

Prestement, il avait déjà rempli le linge (Ne te baisse pas, je t'en prie. C'est ma faute, je t'ai fait peur) et chassé les poules avec sa baguette. Elles filèrent sans demander leur reste. Pourtant, il était bien moins haut qu'elles.

Yriette, émerveillée, vit en effet que sur la huche le bonhomme en pâte n'y était plus. Comme le four ronronnait, elle y mit le pain et bientôt la cuisine embauma la pâte levée.

— J'ai faim, dit Millassou. As-tu quelque chose pour moi, ma mère ?

— Je n'ai que du *mourtairol*. C'est du ragoût de bœuf avec des raves et des châtaignes, expliqua-t-elle machinalement.

— Je sais, dit Millassou. Et j'en voudrais bien un peu, si tu n'y as pas mis trop de safran.

Elle lui en servit une louchette, écrasant une miette de viande confite dans la sauce. Millassou se régala, but une goutte d'eau dans un dé à coudre et proposa d'aller porter le déjeuner à son père.

— Il est là-bas à labourer, dit la fermière.

— Je sais, je sais, répondit Millassou que rien ne semblait étonner.

Le pot plein pesait bien plus lourd que lui, mais il fut bientôt sur le chemin. Le canal d'irrigation séparait le labour de la route. Millassou posa la marmite et appela d'une voix perçante :

— Ho ! Père ! ho ho ! Viens me faire traverser.

Yrieix arrêta sa charrue et regarda de tous côtés. Il ne vit rien et s'apprêtait à relancer son bœuf lorsque la voix reprit :

— Ho ! Père, je suis sur la levée ! Viens me chercher. Je t'apporte le manger.

Yrieix alla jusqu'au talus et vit la minuscule créature à côté du pot, avec son caraco de satinette, son *couffet* crânement posé sur de jolis cheveux bouclés, les petits sabots et la figure toute ronde qui souriait, avec des yeux noirs brillants comme des grains de raisin.

— Qui es-tu, petit personnage ?

— Je suis Millassou, ton fils. Maman m'a fabriqué ce matin, avec un restant de pâte à pain. Je t'apporte à déjeuner car il est l'heure d'y songer.

Le père posa Millassou sur sa grosse main et resta à le regarder jusqu'à ce que ses yeux en pleurent de joie.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? proposa l'obligeant enfant, histoire de lui changer les idées.

— Hé bien, dit Yrieix, peux-tu garder les bœufs pendant que je mange ?

— À ta disposition.

Le fait est que l'attelage resta bien tranquille pendant tout le temps que dura le repas. Quand il eut fini, Yrieix ne voulut pas laisser le gamin dans le sillon, au risque de le perdre et il proposa de le mettre dans sa poche pour qu'il y fasse un petit somme. Mais c'est que le drôle ne voulut pas !

— Non ! Mets-moi sur ton chapeau. Je veux voir le pays.

Le chapeau d'Yrieix était un grand feutre, autrefois noir et maintenant verdâtre. Ses bords larges et plats faisaient pour Millassou un magnifique belvédère. Le gamin prit alors bien vite l'habitude, les jours suivants, de se faire promener ainsi, coincé entre la coiffe et le large ruban.

La prochaine foire grasse du chef-lieu s'annonça bientôt et la famille décida d'y vendre le veau et trois porcelets, puisqu'à présent il fallait constituer une dot à l'héritier.

« Peut-être grandira-t-il au fil des années ? Et s'il ne le fait guère, une fortune excusera bien des disgrâces. »

Yriette, toujours à rêver comme le font les mères, se prenait à imaginer qu'il pourrait épouser une princesse.

« Il est si mignon et si gentil qu'elle ne pourrait trouver meilleur mari et plus capable ministre. »

Pourtant, rien qu'à inventer une bru, même couronnée, la brave femme en avait un pincement au cœur. Toutes les mères en sont là, mais Yriette avait attendu si longtemps ce miraculeux enfant qu'elle ne pouvait admettre de le perdre.

— Peut-être la princesse voudra-t-elle bien de nous au palais, expliqua-t-elle à son mari qui en tomba de haut. Et ne fais pas ces yeux ronds, nous saurons tenir notre place. Tu pourras, pour passer ton temps, t'occuper des jardins. On m'a dit que chez ces gens, les parcs sont fort beaux et vastes comme une paroisse.

— Ma femme est folle ! s'exclama Yrieix en se tapant le front avec l'index. Ce petit lui a tourné la tête.

— Moi ?

— Toi ! Tu penses toujours à des choses invraisemblables.

— Et Millassou, il est invraisemblable ? Ah ! j'ai honte pour toi de

tous les baisers qu'il te donne. Il n'existerait pas si je n'y avais autant pensé. Alors, laisse-moi réfléchir et va à la foire. Il se fait tard, j'ai du linge à repasser.

Yrieix partit à la foire, emmenant son fils dans son chapeau, afin qu'il connaisse la ville. Le gamin était fou de joie. Tout le long du chemin, une heure de carriole, le fermier n'osait guère saluer le monde qu'il rencontrait, de peur de projeter son fils à travers l'espace. Les gens étonnés se disaient :

— Qu'est-ce qu'il a l'Yrieix à faire tant le fier aujourd'hui ? Vous avez vu son sourire... ? il va d'une oreille à l'autre. Et il parle tout seul !

— De ne pas avoir d'enfant, le pauvre en est de plus en plus retourné.

Le fait est que les nouveaux parents n'avaient soufflé mot à personne de leur miraculeuse progéniture. Pour l'heure, tout le long de la route, Yrieix commentait à Millassou les lieux et les personnes que l'on croisait.

Le champ de foire, au faubourg de la ville, parut incommensurable au minuscule voyageur. S'il n'avait pas été autant à l'abri sur le chapeau paternel, bien coincé entre la coiffe et le ruban, il en aurait eu peur. Tant de gens, de bêtes, de bruits !

L'alignement des chevaux aux fesses rebondies, avec le gros chignon de leur queue dressée et nouée de paille. Les vaches propres comme des sous neufs et les veaux qui vous regardaient d'un air de tendre innocence. Les cochons sournois et les poules imbéciles qui montaient les unes sur les autres, dans leur caisse à claire-voie. Les régiments d'oies prétentieuses...

En général, les bêtes étaient séparées par catégorie, mais les petits fermiers offraient l'ensemble de leurs modestes productions.

Yrieix fit descendre le veau qui commença immédiatement à appeler sa mère. Les cochons restèrent dans la charrette.

Les marchandages commencèrent bientôt. Selon le rite, deux ou trois marchands de connivence essayaient de faire baisser le prix demandé. Ils venaient l'un après l'autre, discutaient, s'en allaient avec ostentation, le nouveau venu remplaçant juste quand il le fallait celui qui faisait un demi-tour scandalisé, et avec une offre immédiatement inférieure à la précédente.

Yrieix savait bien qu'il vendrait ses bêtes le prix qu'il en avait souhaité. Les marchands n'ignoraient pas de combien exactement ils pourraient diminuer leurs offres, mais tout ce cérémonial ne pouvait pas ne pas se dérouler. Vendre ou acheter serait bien déprimant s'il n'y avait pas cette espèce de comédie rondement menée.

Sur le chapeau, Millassou s'amusait comme un fou. Personne ne faisait attention à lui, lorsqu'il s'étrangla de rire. Les autres levèrent le

nez en l'air.

— Qu'est-ce que c'est ? J'ai entendu glousser.

— Une poule à côté, fit Yrieix assez embarrassé et retenant son chapeau d'une main.

Il avait l'air d'empêcher son couvre-chef de s'envoler, mais du bout des doigts, il invitait le polisson à se tenir tranquille. Il fallut cependant quelques secondes pour que la discussion reprenne. Le troisième marchand en profita pour offrir un nouveau prix encore moindre.

— Cinq écus et j'y perds.

— Il avait dit sept !

C'était Millassou qui s'indignait. Les autres regardèrent à nouveau vers le platane à l'ombre duquel ils discutaient.

— J'ai entendu une voix.

— C'est le vent dans les branches, dit Yrieix en assurant son chapeau.

De l'ongle, il piqua légèrement le bavard.

— Le vent qui dit « sept » ? Voilà une chose extraordinaire !

— Alors, c'est la voix de ta conscience, assura en riant un de ces badauds qui n'aimaient rien autant que de servir de témoins aux marchandages.

L'acheteur en garda la bouche ouverte. Si sa conscience se mettait à le ruiner, où allait-on ? Encore que jusqu'à présent, il ne s'était même pas aperçu qu'il en possédait une.

Ce miracle eut alors raison du maquignon.

— Bonne Sainte Vierge ! fit-il, des fois que cette voix céleste soit celle de Notre-Dame. Bonne Sainte Vierge, tu m'envoies à la faillite.

C'était d'accord ! Millassou se retenait pour ne pas danser de joie et le chapeau avec.

Le témoin – enfin, il entra officiellement en scène ! – prit gravement la main d'Yrieix, réticente, juste comme il le fallait. Le marchand tapa par trois fois sur la paume largement ouverte.

— Vendu !

L'affaire était conclue. L'usage voulait qu'on aille arroser aussitôt l'accord au cabaret, mais Yrieix prétextait un rendez-vous urgent. Le marchand s'en arrangea facilement car il avait encore à faire, mais le témoin se retira à regret, dès que fut faite aux ciseaux la marque de l'acquéreur sur la croupe des animaux.

— Ouf, j'ai eu chaud, dit Yrieix à son chapeau, aussitôt qu'ils se retrouvèrent seuls.

— Ils voulaient te voler ? commençait à s'inquiéter Millassou.

— Non, j'ai eu peur à cause de toi, petit coquin. Aussi je te prie de demeurer sage ou il va t'arriver un malheur.

— Je te le promets, mon père.

— Je n'attends pas autre chose de toi et, pour te récompenser, je t'emmène voir les saltimbanques.

En même temps que la foire aux bestiaux, sur la place entourée d'arcades et dans les rues adjacentes, se déroulait une véritable kermesse : des vendeurs de sucreries et de beignets, des baraques foraines où s'exhibaient des bateleurs ou des arracheurs de dents.

Millassou eut bientôt le tournis devant tant de spectacles extraordinaires. Puis... tout à coup, alors qu'il fermait les yeux, terrorisé par un ours dansant sur des tréteaux, il se sentit comme soulevé par une main et fourré dans un sac.

— Holà ! Père ! cria-t-il en trépignant. Ne me mets pas dans ta poche ! J'ai été sage ! Sors-moi de là !

Son père ne le sortit pas de là. Il ne s'était aperçu de rien, car, la soif venue, il s'était rendu au cabaret où l'attendait son témoin. Sans prêter attention à ce que son chapeau ne portait plus rien, il avait dit :

— Mon fils, il me faut être poli et ensuite nous rentrons.

En sortant du cabaret, il remonta dans sa carriole, s'assura discrètement du petit, ne trouva rien, s'affola, chercha partout en appelant : « Millassou ! Millassou ! reviens vite ! »

Hélas, ce fut en vain. Millassou avait disparu et les gens se dirent en hochant la tête, que le pauvre homme devait être bien fou à regarder entre leurs pieds s'il ne trouvait pas un fils minuscule qui n'avait jamais existé.

Désespéré, Yrieix retourna à la ferme où sa femme l'accueillit de la manière qu'on devine. Mais lorsqu'elle eut bien pleuré, elle s'écria, comme frappée d'une illumination :

— Je sais qu'il reviendra. Il est allé chercher fortune.

— Ô femme ! Voilà que tu te mets encore à te faire des idées.

— Si je ne m'étais pas fait des idées, nous n'aurions jamais eu de fils. Aie confiance, il est malin comme un chat...



— Il est grand comme une souris, déclara le saltimbanque en montrant le minuscule enfant à ses camarades émerveillés.

En procédant à la quête devant la baraque, les yeux perçants du bohémien avaient bien vite aperçu le petit bonhomme sur le chapeau du fermier. Habile voleur, il s'était emparé de l'enfant, sans qu'Yrieix s'en aperçoive... Et il avait filé...

— On va l'exhiber partout. Notre fortune est faite ! Comment t'appelles-tu, poupée vivante ?

Poupée vivante ! Le garçonnet prit un tel air outré sur la paume qui lui servait de piédestal que les saltimbanques en pleurèrent de rire. Voilà un Matamore qui valait de l'or ! Justement, les poings sur les hanches et bien campé dans ses mignons sabots, il déclarait fièrement :

— Millassou, tel est mon nom.
Je suis un vrai petit garçon
D'un morceau de pâte à pain
Maman me fit un matin.

— Le *capitan* Millassou de Patapin ! Il lui faudra une rapière.

— Un feutre à plume !

— Et des bottes à rubans !

Millassou s'assit. Il commençait à être fatigué de tant d'incompréhension, mais il considéra paisiblement ceux qui l'évaluaient. Ils étaient quatre dont le montreur d'ours et portaient le costume de leur métier : culottes à l'espagnole, boléro brodé et, sur leurs têtes frisées, un bonnet à pompon. Un sourire étincelant éclairait leurs faces basanées. Ils ne lui feraient pas de mal, assurément, mais adieu la liberté ! Adieu, chers parents !

Au bout de quelques secondes de ces mutuelles évaluations, le petit bonhomme se trémoussa et prit une mine piteuse.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu as peur, *capitan* ?

— Non, étranger, j'ai... j'ai besoin de...

Yrieix avait appris à Millassou comment devait se conduire un enfant bien élevé et surtout les circonstances qui réclament de la discrétion.

— Pouvez-vous m'approcher de votre oreille, s'il vous plaît : je ne peux pas dire tout haut ce qui me tracasse.

L'oreille portait un anneau d'or qui aurait pu lui faire un collier.

— Tchi tchi tchitt !

Le comédien éclata de rire.

— Ah ! ce n'est que ça. Prends ton aise, mon garçon.

Et il posa Millassou par terre, au pied d'un arbre. Celui-ci hésitait encore.

— C'est que... Je vous en prie, ne me regardez pas. Mère le défend.

— Ta mère a raison. Nous regarderons de l'autre côté.

Aussitôt Millassou se précipita dans un terrier qu'il avait remarqué entre les racines. C'était juste assez haut pour qu'il ne se cogne pas la tête. Heureusement, l'enfant miraculeux voyait dans le noir aussi clairement que dans le jour et il parcourut une belle distance avant de se heurter à une boule de poils.

— Oh ! pardon, lapin ! Seule une urgence m'a autorisé à entrer chez

toi, sans me faire annoncer. Sache que j'en suis tout consterné.

Le lapin fronça gravement le nez.

— Une urgence ? Mais qui es-tu, toi qui sais mon langage ?

— Millassou, tel est mon nom.

Je suis un vrai petit garçon.

D'un morceau de pain

Maman me lit un matin...

— Tu es bien poli, garçon et tu fus avisé de venir te réfugier chez moi. Mais, raconte-moi cette aventure. Mon nom à moi est Jean-Lapin. Ravi de te connaître.

Les lapins sont des gens beaucoup plus curieux qu'on ne se l'imagine. Mais ils ont le cœur sur la patte. Celui-ci proposa aussitôt de jouer un tour à sa façon aux impudents personnages.

Les comédiens, de leur côté, avaient cherché partout dans l'herbe et dans les buissons environnants. Ils étaient furieux.

— Idiot ! tu aurais dû l'attacher, ou tout au moins le surveiller.

— L'attacher ? En effet ! Mais je n'y ai pas pensé. Quant à le surveiller... voyons ! cela ne se fait pas.

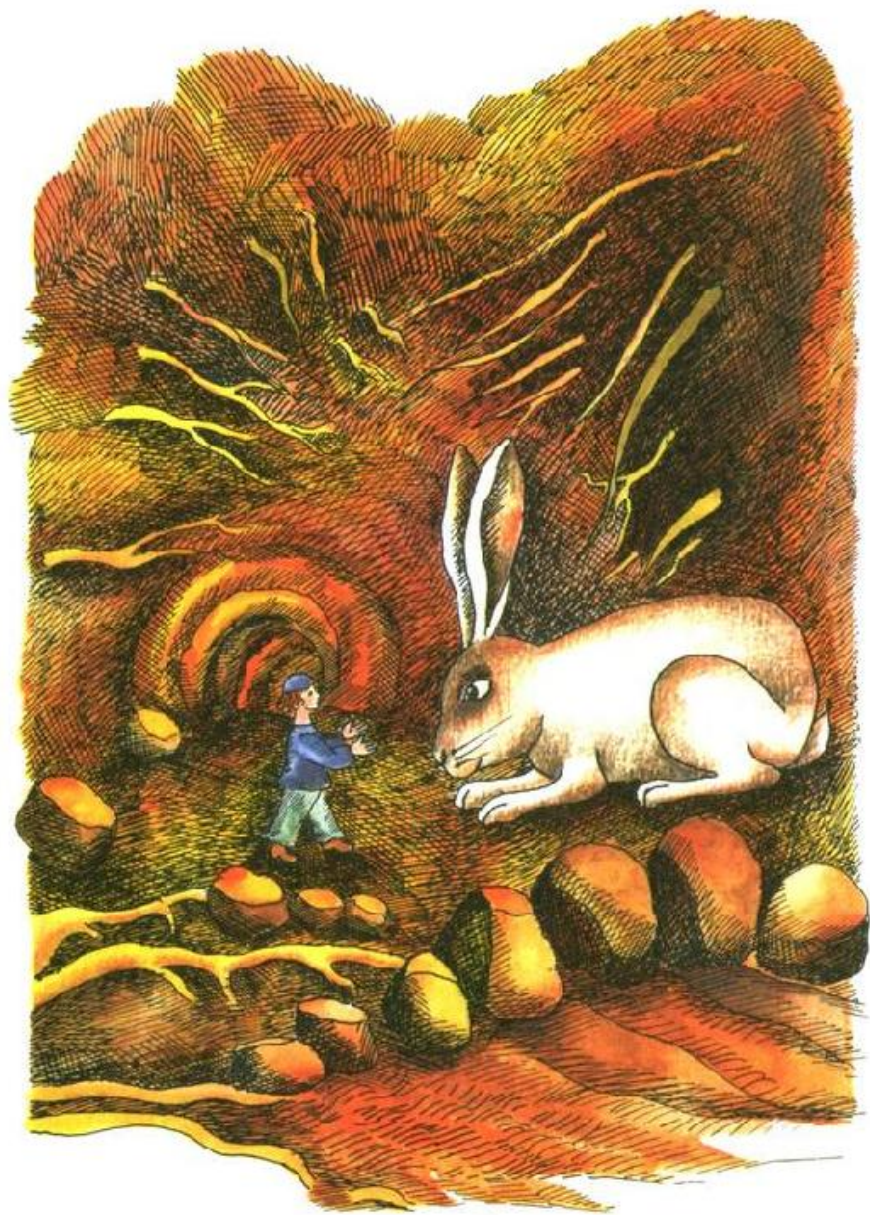
Le terrier enfin repéré, celui qui avait le bras le plus long en chercha le fond mais se retira brusquement en poussant un affreux juron. Le lapin l'avait mordu de belle façon.

Finalement, les quatre hommes, désappointés, se retirèrent. Millassou était sauvé ! Il remercia avec effusion son hôte qui protesta que c'était la moindre des choses.

— Je reste à ta disposition, gamin, si tu ne sais où gîter ce soir.

— Merci, lapin, mais je préfère retourner chez mes parents. Ils doivent être bien malheureux.

— Je comprends, je comprends, approuva Jean-Lapin de ses longues oreilles. Mais il te faudrait prendre un raccourci car la route est longue pour tes petites jambes. Si tu veux, je vais te mettre dans la bonne direction.



Ils sortirent et l'obligeant animal le mena jusqu'à la vue d'une croix de carrefour. Dressée sur un pilier de pierre, elle tendait ses bras inscrits dans une sorte d'ogive sculptée de personnages.

— À la fourche, tu prendras la route de gauche. Ensuite, le premier chemin à droite... et à son bout tu y seras. Bonne chance, mon garçon ! Reviens me voir pour me donner de tes nouvelles à l'occasion ou dès que tu auras besoin de moi.

Et ils se séparèrent après que Millassou eut encore une fois exprimé sa reconnaissance. Il se sentait le cœur gros de quitter son nouvel ami, son premier ami. Car, à part ses parents qu'il adorait, il ne connaissait personne. Les poules de la ferme étaient encore plus bêtes que les oies sournoises et vindicatives. Millassou se promit de parler du lapin à ses chers parents afin qu'ils le récompensent et l'autorisent à fréquenter leur rejeton.

La nuit tombait et lorsqu'il eut atteint le carrefour, des pas lourds firent résonner le sol. Quelqu'un ou plutôt plusieurs personnes survenaient...

Millassou qui venait de dépasser la croix, ne fit ni une ni deux. Il retourna vite sur ses pas et grimpa jusqu'en haut du calvaire. Grâce à l'obscurité, nul ne pouvait le voir et il redescendrait dès le danger passé.

C'étaient trois bandits de grand chemin.

— Puisque nous voici au carrefour, dit celui qui paraissait le chef, je vais faire le partage et nous nous séparerons chacun de notre côté, afin de brouiller les pistes.

Il ouvrit le lourd baluchon qu'ils charriaient et un véritable trésor étincela sous la lune. Le maître brigand en fit trois parts : une grosse et deux petites. De là-haut, Millassou ne perdait rien du spectacle.

— Hé ! cria-t-il, le compte n'y est pas.

Le chef, croyant que celui de ses complices qui se trouvait juste sous la croix, protestait contre l'inégalité du partage, tomba sur lui à bras raccourcis. Le laissant pour mort, il se rassit.

— Et maintenant, le compte y est ? demanda-t-il avec férocité, bien que sa victime ne soit plus en état de répondre et l'autre bandit trop soucieux de sa sécurité pour en dire davantage.

Après un instant de réflexion et devant cet accord tacite, il grossit sa part de celle du protestataire, puis s'adressant à son deuxième complice qui levait les bras au ciel, tant la spoliation était évidente.

— Toi aussi, tu trouves quelque chose à redire ?

Le malandrin hésitait entre la crainte et l'indignation, mais Millassou protesta pour lui :

— Aie ! ce n'est pas juste partage.

Avant qu'il eût compris ce qui lui arrivait, le voleur volé reçut la même correction que son compère. Assommé, il en gardait la bouche

ouverte de stupéfaction.

Le chef rassembla le trésor dans le baluchon et il s'apprêtait à filer, le cœur léger, lorsque la voix tomba du ciel.

— Holà ! Où vas-tu comme cela ?

Le brigand regarda autour de lui, derrière lui, en l'air. Personne. La main sur son tromblon, il s'écria d'une voix forte, mais légèrement tremblante :

— Qui es-tu ? Où es-tu ? Pas un geste ou je tire.

— Je suis celui qui est sur la croix, répondit Millassou.

Pardi ! il ne mentait pas, mais le malhonnête personnage en avait lourd sur la conscience. Il pensa immédiatement avoir affaire avec Notre-Seigneur.

— Bon Jésus ! Aie pitié de moi ! Ne me juge pas sans m'entendre. Écoute, si tu veux, je vais t'expliquer.

— Je ne suis pas Jésus, dit Millassou. Mais je sais ce que tu viens de faire. Je sais que tu es un bandit. Tu iras en enfer.

Dieu le Père ! C'était Dieu le Père ! Le brigand en fut tellement terrorisé que, laissant là son butin, il s'enfuit à toutes jambes. Depuis, il paraît qu'il s'est fait moine pour expier.

Quand Millassou fut tout à fait sûr que le criminel ne reviendrait point, il descendit de la croix et resta un instant à considérer le trésor abandonné, étincelant sous la lune près des corps inertes des deux brigands.

— Voilà qui ferait bien plaisir à Père et Mère. Il n'y a point de vol à voler des voleurs.

Il prit le baluchon. C'était trop lourd pour lui et pour une route si longue. Il valait mieux le cacher près d'ici et, plus tard, revenir avec Yrieix qui n'en croirait pas ses yeux.

Aussi, quelques instants plus tard, l'enfant réapparut chez Jean-Lapin.

— Hé bien, fit celui-ci en agitant ses oreilles, je ne t'attendais pas si tôt. Qu'est-ce qui t'arrive encore ?

Millassou le mit au courant et lui demanda de veiller sur cette fortune, le temps qu'il revienne la chercher avec son père. En échange d'un si précieux service, il le dédommagerait largement.

— Moi, tu sais, de l'or je n'en ai que faire... Enfin, on verra plus tard. En attendant, compte sur moi.

Heureusement, au carrefour, les bandits réveillés de leur évanouissement, s'étaient sauvés. Mais tout cela avait bien fatigué Millassou et, apercevant un fenil auprès d'un hameau, il y entra par la chatière, se fit un trou dans le foin et s'endormit.

Au matin, il dormait toujours d'un profond sommeil d'enfant, si bien qu'il n'entendit pas la fermière venue nourrir les bêtes. Elle rassembla une grosse brassée de fourrage, la mit au râtelier du bœuf et s'en fut

voir le cheval et l'âne qui tapaient du pied.

Le bœuf, d'un grand coup de langue, happa un paquet de foin et l'avalait. Il avala du même coup Millassou qui se réveilla dans la panse de l'animal et s'en trouva tout étonné.

Il se mit à crier :

— Je suis enfermé. Je voudrais partir ! Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi !

La fermière, entendant cette voix sortant du bœuf, fut prise d'une belle peur. Elle courut comme une folle jusqu'au presbytère, réveilla le curé qui se précipita à son tour jusqu'à l'étable où Millassou menait son tapage.

— Ouvrez-moi ! Ouvrez ! Je suis enfermé dans le ventre du bœuf Fauvet.

— C'est le diable, dit le curé qui s'y connaissait.

Il aspergea le bœuf d'eau bénite, mais rien n'y lit. Millassou continuait à protester.

— Je voudrais sortir ! Je suis Millassou !

— Quoi ! dit la fermière en regardant le curé. Vous avez entendu, vous aussi ?

— Les démons, expliqua le curé tout à son affaire, portent chacun leur nom : Lucifer, Belzébuth, Satan ! Ce doit être un nouveau venu. On ne les connaît pas tous. Mais il ne faut surtout pas les écouter, au risque de se voir damner. *Pater Noste...êêê !*

Entonnant un cantique, il versa le restant de l'eau bénite sur le muflle du bœuf qui en éternua. Dans l'estomac, Millassou en fut tout chamboulé. Il était justement en train d'expliquer :

— Millassou, tel est mon nom.

Je suis un petit gar...

— Atchoum ! fit le bœuf Fauvet en sautant sur place, car le prisonnier tapait du pied.

L'âne se mit à braire, le cheval à hennir. Les poules piaillaient de tous côtés. La fermière sanglotait. Le curé chantait.

Le vacarme était extraordinaire ! Alors pensez si l'on comprit trois mots à la suite :

— ... Pâte à pain... Atchoum !... Glorria Deooo ! Hi han ! Cot cot cot codett !

— Toute la ferme est ensorcelée ! gémissait la fermière à genoux.

— Bon ! eh bien ! reconnut le curé en soupirant. Ce démon Millassoupatapin me paraît bien résistant. Il n'y a plus qu'une solution : sacrifier le bœuf pour que l'esprit du mal s'envole vers l'enfer.

Et on alla chercher le boucher. Celui-ci tua le bœuf, le coupa en morceaux. Mais comme personne ne voudrait manger de cette viande

ensorcelée et bavarde, il alla courageusement jeter tous les quartiers et les abats dans un champ. Puis s'en fut bien vite, en se bouchant les oreilles, car l'estomac du bœuf criait :

— Je suis Millassou ! Ouvrez ! Ouvrez !

Attiré par l'odeur de boucherie, un loup qui traînait par là s'approcha de ce festin ainsi abandonné. Le premier coup de gueule fut pour la panse qu'il avala sans guère la mâcher. Il mourait de faim.

Naturellement, Millassou, passant ainsi d'un estomac à l'autre, ne se trouvait guère mieux avancé. Il recommença à protester et à frapper.

— Je veux sortir... Ouuu... vrez !

Le loup, vraiment inquiet de ces crampes bizarres et bruyantes, fila vers la forêt, abandonnant le restant de viande peut-être empoisonnée. Hoquetant et gémissant, il s'en fut trouver un de ses congénères, réputé pour sa science médicale et dont on faisait grand cas dans le peuple loup.

Le loup médecin ausculta le malade, ne comprit rien aux cris étranges dont il résonnait et comme il fallait bien, n'est-ce pas, composer une ordonnance (son prestige en était le prix), il recommanda à son patient impatienté d'avalier trois fois par jour une brebis mère. Nul n'ignore les vertus thérapeutiques du lait de brebis.

Encore fallait-il se procurer sans délai, une bonne nourrice... La bergerie la plus proche était celle d'Yrieix. Le loup s'y rendit d'un trait.

Quand il fut sur le seuil, les moutons affolés se précipitèrent dans un coin, montant les uns sur les autres et poussant des bêêê terrorisés.

Dominant ce vacarme et tandis que le carnassier cherchait à repérer dans ce grouillement, celle des brebis qui aurait les plus belles mamelles, Millassou cria :

— Espèce d'idiot ! Tu ne te rends pas compte que ton médecin est un âne ? Va dans la souillarde, il y a du lard bien gras. Essaie d'abord. C'est radical !

Le loup se dit :

— Après tout, mon estomac sait mieux que quiconque ce qui lui convient. Offrons-nous ce lard. Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche et m'en sens déjà mieux.

Et il fila vers la souillarde tandis que Millassou, submergé par la salive, protestait :

— Hé ! tu m'inondes ! Mal élevé !

À la ferme, Yrieix et Yriette pleuraient toujours dans les bras l'un de l'autre. Si occupés par leur chagrin, ils ne prêtèrent pas attention tout d'abord aux appels des moutons. Finalement, ce concert les tira de leur affliction.

— Il y a le loup à la bergerie ! s'écria Yrieix.

— Laisse, dit la pauvre mère. Qu'est-ce qu'un nouveau malheur dans

la peine où nous sommes ?

Mais le loup, survenant par la porte ouverte, déboula soudain, presque entre leurs jambes tant il se pressait de piquer sur le saloir. Le fermier, par réflexe, se précipita à sa suite, tandis qu'Yriette attrapait un tisonnier.

Dans la souillarde, le loup était déjà en train de fourrer son nez sous le couvercle. S'il n'entendit même pas les fermiers se poster derrière lui, il ne fit guère plus attention à la voix qui lui sortait du corps.

— Père, mère, je suis dans le ventre du loup.
Afin que j'en sorte, frappez un grand coup.

Pour Yrieix et Yriette, c'était en quelque sorte la voix du sang. Nul parent ne peut rester sourd à l'appel de sa progéniture. Le fermier prit la hache qui était dans un coin et d'un grand coup fit voler la tête de l'animal.

Quand on l'eut délivré, nettoyé, restauré, bécoté, Millassou se hâta d'expliquer toutes ses aventures. Il était surtout très fier du trésor caché chez Jean-Lapin.

— Je savais que tu ferais fortune, mon cher enfant, s'extasia Yriette en le couvrant de baisers (puis s'adressant à son mari) : Je te l'avais bien dit.

— Tu l'avais dit... tu l'avais dit... alors, pourquoi pleurais-tu ?

— Je pleurais parce que je savais qu'il courait de grands dangers, n'est-ce pas vrai, enfant de mon cœur ?

— Ah ! les femmes, soupira le fermier encore très ému. Et avant que nous nous noyions encore dans un nouveau déluge de larmes, je vais aller avec mon fils chercher son bien. Tu viens, Millassou ?

L'enfant minusculet regarda sa mère pour quêter son autorisation.

— Allons, va, dit-elle. Et sois sage.

— Je vais l'attacher à mon chapeau et s'il parle ou remue, je lui donne une bonne correction... Ah ! mais !

Riant sous cape, ils partirent tous deux chez Jean-Lapin, pendant qu'Yriette préparait des gâteaux et mettait du vin muscat au frais. Il fallait célébrer dignement cet événement familial.

Jean-Lapin fut très heureux de revoir son ami et il frappa du pied, tant lui aussi se sentait ému. Il remorqua le trésor jusqu'à l'ouverture du terrier et le fermier faillit s'évanouir à la vue de cette fortune. Le roi n'en aurait pas de semblable !

Quand Yrieix sortit de sa stupeur, Millassou tirait le bas de son pantalon.

— Père, porte-moi à ton oreille.
Je veux te demander un conseil.

Tchi tchi tchi, tchitchi tchit... Le fermier approuva chaleureusement.

Lorsqu'il reposa le petit par terre, celui-ci déclara au lapin, discrètement assis à l'entrée de son logis et qui fronçait le nez d'un air attendri.

— Voilà : pour te récompenser, j'ai proposé à mon père d'acheter un champ immense et d'y planter des carottes à perpétuité. Ce champ et ses carottes seront pour toi, en témoignage de reconnaissance et d'amitié, puisque tu n'as cure de deniers et de perles fines.

Le lapin se montra enchanté d'une aussi délicate attention. Il demanda seulement qu'on réserve aussi quelques arpents pour des choux, ce qui lui fut accordé, bien sûr.

C'est ainsi que Millassou fit la fortune de ses parents. Ils construisirent à côté de leur ferme un château magnifique et prirent le nom de marquis et marquise de Pâte à Pain.

L'imprimeur ne comprit pas bien et grava « Patapin » sur leurs cartes de visite, mais cela ne faisait rien, les lettres dorées vous éblouissaient les yeux.

— Nous enverrons une carte au roi, avec nos compliments, dit Yriette en serrant la boîte dans son secrétaire de fine marqueterie.

— Au roi ! Et pourquoi donc ?

— Pour l'inviter à goûter ! N'oublie pas qu'un jour viendra où notre garçon épousera une princesse. J'en suis sûre.

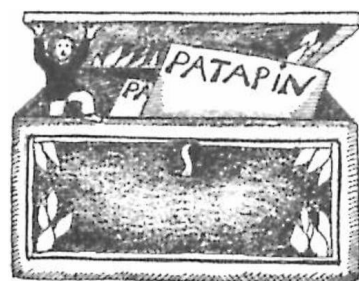
Millassou épousa-t-il la fille du roi ? Je ne sais. Peut-être grandit-il beaucoup jusqu'à cet instant solennel, car nul ne fit jamais mention d'un marié royal, grand comme la main, avec une jolie figure ronde et des petits yeux noirs et brillants, tels des grains de raisin.

Mais notre gâteau est fini et avec lui son histoire.

Vous êtes-vous bien régalez ? J'en suis fort aise.

*Avi tan travailla
Que aro bien fatigua
E n'engué se coussa
E non van in fa outant.*

Il avait tant travaillé, ce héros, qu'il était bien fatigué.
Il est parti se coucher et nous allons en faire autant.



-
- 1 Heure de midi.
 - 2 Grand Père vécut un peu moins de cinquante ans, à peu près.
 - 3 Lucarne (de *guicher* : regarder du coin de l'œil).
 - 4 *Drole*, sans accent circonflexe sur le o, signifie garçon et non plaisantin.
 - 5 *Englandé* : englué.
 - 6 On donnait ce surnom aux Anglais, toujours prêts à jurer : « *God damn me*, Dieu me damne ! »
 - 7 On appelait ainsi ceux qui faisaient partie d'une bande de soldats irréguliers et qui, à défaut d'occupations guerrières, se contentaient de dépouiller les voyageurs imprudents sur les routes.
 - 8 Guérisseur des campagnes qui est extrêmement habile pour remettre les membres abîmés et soigner mille maux.
 - 9 Commère affaiblie par l'âge.
 - 10 *Englandé* : trompé, comme l'on capture un oiseau avec de la glu.
 - 11 Manants, gens de peu ne valant guère mieux que des chiens.
 - 12 Officier de bouche : gentilhomme responsable des repas et de l'approvisionnement.
 - 13 Réservoir carré, en général taillé dans le rocher à fleur de terre et qui sert à retenir l'eau de source pour le besoin des troupeaux.
 - 14 Soupe épaisse de raves, par extension infâme brouet.
 - 15 Né en 1265, mort en 1321, il est l'auteur de la *Divine Comédie* (l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis).
 - 16 Lampe à huile.
 - 17 Les dix-sept paroisses entre Périgueux et Bergerac.